27e Année | No 19 | 1er Octobre 1920

GENERAL LIBRARY
NOV 13 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Arnold Bennett	*Le Ménage Clayhanger* (1re partie)	449
Augustin Filon	*L'Impératrice Eugénie.* — IV	504
Ernest Lavisse	*Augustin Filon et ses « Souvenirs »*	523
Marcel Boulenger	*Gabriele d'Annunzio dans Fiume.* — I	545
Marie-Louise Pailleron	*Prosper Mérimée et « le Filleul de l'Ours »*	563
Louis Laloy	*Un Mystère moderne*	570
Giraud-Mangin	*Ceux de Jadis* (fin)	579
Jacques-Émile Blanche	*Les Arts et la Vie*	626
Louis-F. Aubert	*La Défiance des États-Unis à l'égard de l'Europe*	642

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1920

LIVRES NOUVEAUX

LA MORT DE NOTRE CHÈRE FRANCE EN ORIENT
par **Pierre Loti.**

On connaît l'ardente campagne qu'a menée M. P. Loti pour ses amis Turcs, depuis la fin de la guerre. On trouvera dans le présent livre un recueil de textes où la question de notre politique orientale est traitée avec une passion qui reste sagace. Les articles donnés par M. Loti à certains journaux lui ont attiré des lettres spontanées et naïves de Français et d'étrangers, pour la plupart anciens militaires de l'armée d'Orient, qui applaudissent à son effort et fortifient de leurs souvenirs ses conseils de turcophilie. On ne lira pas sans intérêt ses témoignages : auteur et correspondants communient dans un si grand amour de la France !

L'AVENTURE AUX GUITARES
par **René Bizet,**

Le sujet de ce livre, tour à tour émouvant et amusant, est l'espionnage allemand en Espagne, combattu par le contre-espionnage français. On y rencontre de faux voyageurs de commerce et de faux mendiants avec des guitares qui travaillent pour le compte de la Prusse ; on y voit aussi une jeune fille héroïque et son vieux père qui s'appliquent à entraver leurs machinations. L'ouvrage est écrit avec beaucoup de verve et de fantaisie ; c'est une lecture fort attachante.

LA CAMPAGNE DES DARDANELLES
par **X. Torau-Bayle.**

Le récit de *la Campagne des Dardanelles* de M. Torau Bayle est la chronique vivante et exacte de l'expédition à laquelle l'auteur prit part ; c'est aussi un recueil de documents sur l'ensemble des questions balkaniques. Les rapports du général Hamilton qui commandait les troupes franco-anglaises et le rapport germano-turc du maréchal Liman von Sanders forment la documentation militaire, et les traités secrets concernant les Balkaniques avant et pendant l'expédition des Dardanelles, la documentation diplomatique. La reproduction, notamment, des Conseils de la Couronne grecque où M. Venizelos discuta l'intervention de la Grèce avec le roi Constantin, nous fait assister de la façon la plus vivante à l'exposé du problème balkanique, et notamment de la question de Constantinople. Or, comme le dit l'auteur, « Constantinople, pour tout l'Orient, c'était la France !... »

HISTOIRES EXOTIQUES ET MERVEILLEUSES
par **Pierre Mille.**

Ce petit livre contient une douzaine de contes très divers par le sujet et l'inspiration mais qui offrent ce trait commun : tous fournissent à l'imagination du lecteur le moyen de voyager dans le temps et l'espace. Avec un guide comme Pierre Mille, l'exploration est fort agréable. Les *Histoires exotiques et merveilleuses* joignent l'attrait de la féerie à celui de l'aventure.

LE LANGAGE POPULAIRE,
par **Henri Bauche**

L'auteur nous trace en quelque 300 pages le portrait complet du français populaire, tel qu'on le parle dans le peuple à Paris. Ce n'est pas l'argot, ce n'est pas non plus le parler vulgaire, ni le parler simplement familier. Les caractéristiques de tous ces parlers sont données d'une manière toute concrète. Les Français y apprendront fort utilement à reconnaître la nuance du langage qu'eux-mêmes emploient, ou des expressions nouvelles qu'ils entendent autour d'eux. Ce petit livre est indispensable aux étrangers qui désirent comprendre ce qui se dit autour d'eux à Paris, n'ayant appris jusqu'alors que le français écrit, ou correct. Tout en établissant avec une exactitude scientifique la phonétique, la morphologie, la sémantique et la syntaxe du langage populaire, l'auteur a su éviter les lourdeurs trop techniques et rester vivant comme le parler même qu'il étudie.

ROLE DE LA MÉMOIRE
par **Eugène d'Eichthal.**

Comme le titre l'indique, il s'agit ici non d'une étude savante du mécanisme ou des conditions de la mémoire, mais d'une revue des phénomènes mentaux où elle joue un rôle. L'auteur indique dans sa préface son idée directrice. « Après bien des années de réflexion, la mémoire m'est apparue définitivement la faculté maîtresse de l'humanité arrivée (par elle d'ailleurs) à un certain stade de civilisation. » On ne sera pas étonné, dès lors, de l'importance accordée au rôle de la mémoire dans les actes les plus élevés de la vie mentale, dans la perception esthétique, par exemple. On trouvera seulement peut-être que le fil qui relie toutes ces considérations psychologiques est un peu ténu, et qu'à regarder les faits de biais et non en plein, on risque des erreurs de perspective.

LE MÉNAGE CLAYHANGER

I

HILDA DANS L'ESCALIER

Edwin Clayhanger, très jeune à ne considérer que ses années de mariage, apparaissait cependant à ses propres yeux comme un contribuable d'âge mûr. Il avait trente-six ans et s'était marié il y avait seulement quelques mois dans des circonstances spéciales dont le souvenir n'était point sans le gêner un peu. Un soir du mois d'août 1892 il attendait dans le hall de sa maison avec une appréhension ridicule que commençât une réception tardivement décidée et d'un genre à part. Mais cette appréhension n'avait rien de pénible et lui-même en aurait ri volontiers. Il avait beau être timide, un peu gauche et même éprouver souvent la curieuse sensation de n'être pas adulte véritablement, de n'être en somme qu'un petit garçon, certains grands faits impressionnants ne s'en imposaient pas moins. Il était le chef respecté d'une famille bien connue. Il réussissait. Il avait des idées et de l'argent. Sa situation qui faisait de lui un des deux plus grands imprimeurs de la région n'était contestée par personne. Il savait qu'il pouvait se permettre d'être énervé. D'ailleurs, puisqu'il avait l'orgueil de sa maison, il n'avait qu'à regarder autour de lui pour se sentir rassuré et fier.

Il faisait les cent pas près de l'escalier, dans la sobre élégance de son complet de serge bleue presque neuf et de sa cravate de satin noir très neuve. La lumière du gaz éclairait un côté de sa figure et celle du crépuscule passant par la vitre de la porte d'entrée atténuait l'ombre de l'autre côté. Il promenait avec complaisance sa pensée sur toute l'organisation de son chez lui. A l'extérieur tout le bois et le métal de la maison avaient été repeints et les briques jointoyées. Il se plaisait à imaginer les longues lignes régulières de mortier frais, les conduites et les gouttières neuves couleur de sauge, dont il connaissait chaque pied à fond, de même qu'il savait où commençait chaque tuyau et à quoi il servait. La précision avec laquelle une gouttière perpendiculaire s'adaptait à une gouttière horizontale, la courbure par laquelle celle-ci passait du pignon au mur, la complication des crochets qui la fixaient et le coude final qui amenait exactement sa bouche au-dessus d'une grille immaculée et fixée au sol, tout cela, cette perfection de détails ridicules dont aucun n'eût mérité d'attirer l'attention d'un esprit vraiment détaché de la terre, plongeait le contribuable Edwin dans une sorte de contemplation extasiée. Il était peut-être comique. Mais ces émotions intimes faisaient partie du grand intérêt qu'il prenait à la vie, de sa grande faculté générale de se passionner.

Dans le hall il regardait avec autant d'intérêt et d'orgueil une photogravure du tableau de Bellini qui se trouve à la « National Gallery », *l'Angoisse du jardin des oliviers*, ainsi que le radiateur qu'il venait de faire installer. Ce radiateur ne représentait qu'une demi-mesure, mais c'était son joujou favori, sa toquade, sa passion. Il devait en chauffant le hall et la cage d'escalier exercer une douce influence sur toute la maison et abolir les courants d'air. Edwin avait exagéré le froid de cette soirée de la fin d'août afin de pouvoir faire fonctionner l'appareil.

Il avait ouvert la porte de ses trois salons, un peu pour élargir la sphère où se faisait sentir la puissance bienfaisante du radiateur et un peu pour pouvoir juger de l'effet total que produisaient ces pièces illuminées et, si possible, améliorer cet effet. Et chacune d'elles portait l'empreinte mystérieuse d'émotions anciennes.

Dans le salon paré de ses nouveaux globes à gaz de couleur orange qui doraient tout ce qui se trouvait dans leur lumière, le père d'Edwin avait coutume, autrefois, de rester assis, tout seul, le dimanche soir. Et dans ce salon aussi il s'était fiancé à Hilda. Ceci en comparaison ne datait que d'hier et pourtant semblait appartenir à une histoire lointaine. Il était en robe de chambre, convalescent après une crise d'influenza et se rappelait distinctement la sensation de cette robe de chambre. Et Hilda était entrée, portant une voilette...

La salle à manger, dont la grande table luisante était à présent couverte des rafraîchissements les plus variés et les plus modernes en vue de la réception imminente, n'avait été témoin d'aucun événement particulièrement dramatique, mais, en revanche, des centaines de repas monotones et tragiques y avaient été servis au cours desquels les progrès de la maladie mentale du père d'Edwin et l'approche de sa mort avaient pu être mesurés par la grandissante impuissance du vieillard à distinguer entre son couteau et sa fourchette. Elle avait vu nourrir Darius Clayhanger comme un bébé. Et elle n'avait jamais été depuis la même salle à manger. Edwin pouvait la transformer, changer son papier ou ses meubles, l'empreinte mystérieuse subsistait...

Puis il y avait le petit « breakfast-room » inséré sur le plan de la maison entre le hall et la cuisine. Rien ne s'y était passé parce que le train de la vie familiale n'avait jamais pu s'adapter à cette convention nouvelle et empruntée qu'était le « breakfast-room ». Rien? Mais si, au contraire, l'événement le plus sensationnel de tous ! Lorsque, avec une timidité passagère et exquise, Hilda avait pris possession de la maison d'Edwin en qualité d'épouse, elle avait eu dans ce « breakfast-room » une soudaine poussée d'audace. En dépit de la maturité de son âge (qu'attestait un fils de dix ans) elle avait exprimé par ses gestes naïfs la joie d'une toute jeune fille qui vient d'hériter d'un boudoir.

— Ce sera ma pièce bien à moi et je l'arrangerai absolument comme je voudrai, sans rien vous demander au sujet de quoi que ce soit. Et elle sera à moi seule.

Elle n'avait point fait de proposition ; elle avait annoncé une décision. Edwin avait eu d'autres projets pour cette

pièce, mais il comprit qu'il devait les ensevelir dans un silence éternel et s'empressa d'accéder au caprice de sa femme. Et, ce faisant, il éprouva une joie étrange et profonde.

Il fut peut-être saisi de découvrir qu'il avait amené dans sa maison, non pas une femme, mais une créature à triple nature, à la fois femme, enfant et sybille. Ni ses sœurs, Maggie et Clara, ni son amie Janet Orgreave n'avaient jamais éveillé en lui le moindre soupçon qu'une femme pût être une créature à triple nature. Il était marié assurément — on ne pouvait être plus légalement et plus correctement marié qu'il l'était — mais le simple fait d'être marié semblait n'avoir aucune importance en comparaison de cet autre fait énorme d'avoir dans sa maison cette créature unique et d'y vivre avec elle, elle à sa merci et lui à la sienne. Escapade enchanteresse ! Destin solennel !... Et d'ailleurs elle n'avait jusqu'à présent rien fait de ce « breakfast-room ». Si, elle avait dérobé dans le magasin un cadre doré du format « album », y avait mis la photographie de son mari et l'avait planté sur la cheminée. Mais c'était tout. Elle ne lui permettait pas de la tourmenter de questions sur les desseins secrets qu'elle nourrissait au sujet du « breakfast-room ». Le « breakfast-room » était son affaire à elle. Et même la maison entière était son affaire à elle. Ce n'était plus la maison d'Edwin, dans laquelle il pouvait donner des ordres sans avoir à se préoccuper d'une autre individualité — ordres qui seraient infailliblement exécutés, avec allégresse ou maussaderie, par Maggie, cette vieille fille grassouillette. Il lui fallait désormais se surveiller et être sur ses gardes, partout. Cette créature n'habitait pas seulement la maison ; elle l'envahissait. Dès qu'il ouvrait la porte d'entrée il la sentait là.

Elle se trouvait en ce moment là-haut, dans leur chambre commune, en train de s'habiller pour la réception. Toute la journée il avait craint qu'elle se mît en retard et, comme il regardait la pendule du hall, il vit que ce danger devenait pressant.

Avant que la réorganisation des arrangements domestiques qui précède un mariage eût été pleinement discutée, il avait supposé — et Maggie et Clara avec lui ainsi que Tantine Hamps (celle-ci avec une assurance absolue) que le ménage occu-

perait la chambre du vieux père, vide depuis si longtemps, parce qu'elle avait deux pieds et demi de largeur de plus que la sienne et qu'elle était la chambre principale de la maison. Mais Hilda lui avait dit « non » en tête à tête. Sur quoi, ayant horreur de la sentimentalité, il lui avait judicieusement fait remarquer que s'opposer à l'adoption d'une chambre parce qu'un vieillard y est mort dans des circonstances pénibles était faire preuve d'une sensibilité morbide et indigne d'elle. Sur quoi elle avait souri mystérieusement, murmuré de douces injures et s'était suspendue à son cou en l'embrassant. Elle, sentimentale ! Grand bête ! Ne pouvait-il pas comprendre, sans qu'on le lui dise, que ce qui la déterminait n'était point une aversion à l'égard de la chambre de son père, mais une prédilection pour la sienne? Elle désirait qu'ils habitassent dans sa chambre à lui. Elle voulait dormir dans sa chambre, s'y réveiller et sentir qu'elle se plongeait dans le passé... Ah ! quelle émouvante flatterie, semblable à un philtre amoureux ! Et elle ne voulut pas lui permettre d'enlever les rayons à livres fixés de chaque côté de la cheminée. Elle dit que pour elle ils faisaient partie de la chambre elle-même. Inutile de lui représenter qu'ils prenaient une place dont on avait besoin pour des meubles supplémentaires ! Elle s'arrangerait ! Et en fait elle s'arrangea. Edwin trouva qu'il n'avait pas obtenu en tant que mari le suprême du confortable, mais le confortable comptait pour rien à côté du ravissement que lui procurait cette petite folie. Il avait eu besoin d'être un peu secoué et il l'avait été.

Néanmoins, encore que secoué, sans l'ombre d'un doute, il avait eu assez de finesse masculine pour s'apercevoir que cet incident de la chambre à coucher représentait pour lui un triomphe particulier. L'attitude d'Hilda, en apparence impérieuse, n'était au fond d'une reddition totale et passionnée d'elle-même. De plus, elle avait aussi adopté avec une franche admiration sa théorie des chambres à coucher. Le besoin qu'il avait jadis éprouvé d'une confortable solitude l'avait conduit à rendre sa chambre habitable au moyen d'un poêle à gaz, d'un fauteuil et d'autres agréments de moindre importance. Lorsque des compatriotes durs à cuire le taquinaient sur son sybaritisme, il rougissait parfois, se sentait agacé

et se livrait à des commentaires blessants et nullement anglais sur la chambre à coucher ordinaire d'une maison ordinaire en Angleterre. Elle était, disait-il, conçue d'après des principes si barbares que pendant huit mois de l'année on ne pouvait y conserver sa propre température qu'en restant couché ou en y courant dans tous les sens. Et même on ne pouvait pas s'y asseoir à l'aise parce qu'il n'y avait rien de commode pour cela. Il n'y avait même pas de table devant laquelle s'installer, ni de livre à lire. Il demandait avec ironie à savoir pourquoi les Anglais qui passent pour être pratiques et aimer le confortable se contentaient d'une chaumière des Alpes comme chambre à coucher. Et il abondait dans ce sens. Il était assez content de cette expression : chaumière des Alpes. Un jour il avait entendu Hilda répondre en haut de l'escalier à un de leurs amis : « On dira ce qu'on voudra, mais Edwin et moi n'avons pas envie de dormir dans une chaumière des Alpes. » Elle s'était emparée de son expression ! Elle était son disciple en cette question ! Et comme elle avait apprécié son fauteuil ! Et en ce qui concernait la calme lenteur qui doit présider à l'habillage et au déshabillage elle pouvait le surpasser à un degré étonnant et même déconcertant. Mais il est à remarquer qu'elle ne voulut pas permettre à son fils d'avoir un poêle à gaz dans sa chambre. Elle ne voulut pas non plus lui laisser occuper la chambre principale restée vide, sa raison étant qu'elle était trop grande pour un petit garçon. Elle lui donna l'ancienne chambre de Maggie Clayhanger et la chambre principale resta vide.

Le fils d'Hilda, George Edwin, se glissa dans le hall de façon surprenante. Il portait un costume marin, flambant neuf, et il était probablement demeuré invisible quelque part, contre les rideaux bleus de la fenêtre du salon — exemple du mimétisme protecteur de la nature. Il était plutôt petit pour ses dix ans. Brun, comme sa mère, il avait les yeux de celle-ci et ses sourcils épais qui se touchaient presque, ainsi que sa peau pâle. En ce qui concernait son intelligence, il semblait parfois précoce à un point alarmant et parfois offrir un exemple d'arrêt dans le développement. En ceci comme en d'autres choses il ressemblait beaucoup aux autres

enfants. Le fils d'un bigame [1] ne peut avoir d'autre nom que celui de sa mère, mais George n'en savait rien. Il avait porté le nom de son père, puis, lorsque, à l'époque passionnante et pleine de mystère du mariage de sa mère, il avait appris que ce nom serait à l'avenir Clayhanger, il avait quelque peu ressenti l'affront qu'on faisait à son égoïsme. Pourtant l'explication d'Edwin, à savoir que ce changement avait pour but de faciliter les choses aux gens en général lui avait fait hausser les épaules en guise de concession et murmurer d'un ton indifférent « oh, alors !... ». Il semblait dire avec une condescendance hautaine : « Si ça peut être utile au monde entier, je n'ai réellemeat pas d'objection. »

— Dites donc, mon oncle, — commença-t-il.

Edwin avait choisi cette appellation. « Beau-père » était ridicule et « père » le choquait pour quelque raison. Il se bombarda oncle en conséquence.

— Allo, le gosse ! — dit-il. — Est-ce que vous pouvez trouver de la place dans vos poches pour mettre autre chose que vos mains?

George les retira vivement. Puis il leva vers Edwin un sourire plein de confiance. Tous deux étaient amis. Edwin était aussi fier que l'enfant de cette amitié et peut-être plus flatté. D'abord il n'avait pas eu beaucoup de sympathie pour lui, repoussé qu'il était par sa façon bruyante et décidée de s'exprimer, ses gestes brusques et souvent violents et son intense absorption en lui-même. Mais, peu à peu, il avait été gagné par ce qu'il y avait d'enfantin dans ce garçon, son sourire, son petit corps tendre, ses invocations muettes, sa façon de ressentir l'injustice (sauf quand la stricte justice lui paraissait en contradiction avec son propre intérêt), son impuissance absolue à l'égard des décrets pris par les adultes, son fatalisme touchant, la distinction secrète de sa personne qui se montrait comme un éclair aussitôt éteint et la malignité et l'esprit dont il faisait preuve parfois. Il reconnaissait que George le charmait. Mais il savait fort bien aussi qu'il charmait George de son côté. Il avait une façon de le traiter en égal à laquelle peu d'enfants (sauf peut-être ceux de Clara) auraient résisté. Il est vrai qu'il le taquinait, mais il ne lui

1. Voir *Hilda Lessways*.

défendait pas de lui rendre la pareille ! Hilda éprouvait de cette amitié un soulagement et une joie profonde. Elle la savourait avec délices. Edwin aurait très bien pu être un ennemi pour son enfant et témoigner à travers lui sa jalousie du père. Mais il se trouvait, et Edwin lui-même s'en étonnait, qu'il ne voyait jamais le père dans l'enfant, ne pensait pas à lui et n'était nullement froissé de cette parenté qui lui était étrangère. Pour lui ce petit garçon était une individualité : et en dépit de sa ferme résolution de ne pas se laisser tomber dans les illusions des parents vaniteux, il ne pouvait s'empêcher de trouver que George était un enfant remarquable.

— Avez-vous vu mon cheval? — demanda celui-ci.

— Si j'ai vu votre cheval?... Oh !... j'ai vu que vous l'aviez laissé traîner sur la table du hall.

— Je l'ai mis là pour que vous le voyiez, — dit George, tâchant d'excuser son désordre et sur un ton persuasif.

— Eh bien, examinons-le, — acquiesça Edwin.

Et il prit sur la table un morceau de papier à dessin sur lequel était représenté un grand cheval de charrette aux pieds couverts de longs poils rudes. C'était une esquisse pleine de vie.

— Vous faites des progrès, — dit Edwin en critique détaché. A dire vrai, il était fortement impressionné. Sûrement très peu d'enfants de dix ans pouvaient dessiner aussi bien ! Cela représentait, au point de vue maturité, une étrange avance sur certaines aquarelles tout à fait enfantines qu'Edwin avait vues, il y avait à peine un an.

— Ce n'est pas mal, n'est-ce pas? — suggéra l'enfant, levant la tête de manière à pouvoir juste regarder par-dessus le bord du papier qu'Edwin tenait à la hauteur de sa chaîne de montre.

— J'ai vu plus mal. Où avez-vous aperçu ce cheval-là?

— Près de la brasserie ce matin. Mais quand je fais un cheval je le vois d'abord sur le papier avant de commencer et je dessine autour de lui.

Edwin pensa :

« Ce gosse n'est pas ordinaire. »

Il dit :

— Eh bien, nous allons le suspendre ici. Ce sera comme au

Salon et nous entendrons ce que le public aura à dire.

Il prit une épingle au revers de son gilet.

— Ce n'est pas droit, — dit George.

Et lorsque Edwin eut rectifié la position de l'épingle, l'enfant persista hardiment.

— Ce n'est pas droit non plus.

— Ça ne sera pas plus droit que ça n'est. J'imagine que vous avez dessiné des chevaux au lieu d'étudier votre piano.

Il baissa son regard vers le petit garçon mystérieux qui vivait toujours tellement plus près que lui-même de la surface de la terre.

George fit simplement signe que oui et se gratta la tête.

— Je suppose que si je n'étudie pas mon piano pendant que je suis petit je le regretterai plus tard, n'est-ce pas?

— Qui vous a dit cela?

— C'est ce que Tantine Hamps m'a dit, je crois... Dites donc, mon oncle.

— Quoi donc?

— Est-ce que Mr John vient ce soir?

— Je le pense. Pourquoi?

— Pour rien... Dites donc, mon oncle.

— Voilà deux fois que vous le dites.

L'enfant sourit.

— Vous savez ce passage de la Bible qui dit que « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre... »?

— Et puis après? — demanda Edwin un peu sèchement, sentant venir des difficultés.

— Je ne crois pas que deux petits garçons ce soit assez, dites? Deux grandes personnes peut-être, mais je ne suis pas bien sûr avec deux petits garçons. Vous savez que dans le verset suivant il y a « deux ou trois personnes assemblées ».

— Trois auraient plus d'action. Il vaut toujours mieux prendre le plus de précautions possible.

— Peut-on demander n'importe quoi dans ses prières? Un couteau par exemple.

— Pourquoi pas?

— Mais le peut-on?

George était un peu impatient.

— Vous feriez mieux de le demander à votre mère, — dit

Edwin qui commençait, ainsi pressé, à éprouver quelque gêne.

George s'écria sans vergogne :

— Bah ! ce n'est pas la peine de le demander à maman !

Edwin dit :

— Ce qui importe dans ce genre de choses c'est de savoir ce que l'on veut et le vouloir. Concentrez votre volonté aussi dur que vous pouvez, longtemps à l'avance. Ce n'est pas la peine d'essayer si vous ne voulez qu'à moitié.

— Bon, mais il y a quelque chose de bien certain. C'est que je ne pourrais pas me mettre à concentrer ma volonté ce soir.

— Pourquoi pas?

— Qui le pourrait? — protesta George. — Nous sommes tous si agités ce soir, avec cette histoire de réception ! Et puis je sais bien que je ne pourrais jamais le faire avec mon beau complet.

Edwin eut l'impression que l'enfant avait, avec son outrageante candeur, précipité pour ainsi dire la nervosité collective de la maison qui était contenue dans l'atmosphère et en avait fait un phénomène visible, tangible, oppressant. Et cette maison n'était plus une réunion d'entités mais une entité elle-même. Une sonnette raisonna faiblement dans la cuisine et fit sentir à Edwin que ses nerfs étaient à vif. Les premiers invités se trouvaient au seuil de la maison et Hilda était en retard. Il regarda la pendule. Oui, elle était en retard. L'heure portée sur les invitations était déjà passée. Toute la journée il avait redouté qu'elle se mît en retard et elle était en retard. Il regarda la vitre de la porte d'entrée. Mais la nuit était venue et elle était opaque. Ada, la femme de chambre, arriva prestement et s'élança vers le haut de l'escalier.

— N'avez-vous pas entendu la sonnette de la rue? — dit-il arrêtant son élan.

— C'était la sonnette de madame, monsieur.

— Ah !

Ada disparut.

Répit.

Puis un autre bruit de sonnette ! Et pas de domestique

pour y répondre ! Naturellement ! Naturellement, Hilda ayant oublié quelque chose au dernier moment, avait enlevé la bonne de son poste juste à l'instant où on avait besoin d'elle ! Oh ! Il l'avait prévu ! Il pouvait entendre des frottements de pieds au dehors et même distinguer des formes à travers la vitre — des formes nombreuses. Tous les gens qui devaient converger de rues variées vers la maison expectante et nerveuse semblaient être arrivés tous à la fois.

George se dirigea vers la porte d'un mouvement impulsif.

— Où allez-vous? — lui demanda brutalement Edwin. — Venez ici. Ce n'est pas votre place d'ouvrir la porte. Venez avec moi dans le salon.

« Ça ne regardait pas Edwin, se dit Edwin avec une assurance maussade, si on laissait les invités attendre à la porte, ça regardait Hilda; c'était elle la maîtresse de maison, elle devait en supporter le blâme. »

Ada descendit l'escalier à toute vitesse, les rubans de son tablier flottant derrière elle, comme un écureuil se précipitant d'une branche. Et Hilda arriva ensuite.

Elle s'arrêta au tournant de l'escalier, pendant que s'ouvrait la porte. Edwin et George pouvaient la voir à travers la rampe et au-dessus. Et à la vue de son air triomphant, tout l'agacement du mari s'évanouit. Il ne le désirait pas, mais le fait ne s'en produisit pas moins. Elle était en retard. Il ne pouvait compter qu'elle ne le fût pas. En convoquant la femme de chambre auprès d'elle quand cette femme de chambre aurait dû être à son poste en bas, elle avait agi avec une étourderie inexcusable. Il se trouvait qu'aucun malheur ne s'était produit. Le simple hasard la sauvait souvent ainsi, mais en bonne logique sa double faute n'en était pas atténuée. Il sentait que s'il lui pardonnait, s'il abandonnait l'accusation et faisait ardoise nette, il désertait les grands principes masculins de la logique et de la justice. Il répugnait au juge, à l'espèce de dieu qu'il y avait en lui, que justice ne fût pas faite. Néanmoins ce fut ce qui arriva. Et le faible mari dit comme une femme :

— Qu'est-ce que cela fait ?

Tel était le honteux pouvoir qu'elle possédait sur lui et

dont, en créature sans scrupule, elle se rendait très bien compte.

Comme il la regardait il se demanda : « Est-elle magnifique? ou bien est-elle simplement ordinaire et me fais-je illusion? Est-ce qu'elle paraît son âge? Est-elle une femme mûre qui commence à décliner ou s'est-elle miraculeusement conservée jeune pour moi? »

Son âge était trente-cinq ans. Elle avait de gros os et son corps robuste, ni gras ni maigre, avait le port ferme et assuré qui convenait à ses années. Il semblait dire : « J'ai affronté le monde et on ne saurait m'intimider. » Cependant le mariage l'avait rajeunie. Elle était merveilleusement jeune par moments. Elle se dépouillait de son expérience et redevenait la jeune fille qu'Edwin avait d'abord connue et embrassée dix ans plus tôt, mais moins rude, moins absolue. Lors de leur première rencontre, il s'était senti repoussé par son sérieux farouche. Aujourd'hui elle riait sans raison apparente et faisait même des pirouettes. Son teint était bon ; Edwin arrivait presque à se persuader que sa peau olivâtre n'avait pas souffert de ces dix ans de détresse et de désastres.

Avant son mariage, elle n'avait pris à sa toilette que peu d'intérêt. Mais à présent il lui arrivait de se tourmenter par intermittence au sujet de ses robes et de faire aussi se tourmenter Edwin. C'était à lui de décider, bien qu'il ne fût pas qualifié pour être arbitre. Elle fronçait les sourcils devant une couturière avec un air de dire : « Pour l'amour de Dieu, comprenez donc que sur vous repose la responsabilité sacrée de m'aider à plaire à mon mari ! » Ce soir elle portait une robe bleue rayée, imperceptiblement décolletée, avec les manches à gigot de l'époque. Les couleurs qui étaient deux nuances de bleu ne lui allaient pas. Mais elle s'imaginait le contraire et lui aussi. Et cette toilette était compliquée, représentait le résultat d'un terrible labeur et produisait un effet riche, tel qu'il convenait dans le cas d'une maîtresse de maison d'une position élevée.

Le simple fait que cette femme sans talent pour la coquetterie et qui venait de traverser des années de grande gêne, fronçât les sourcils devant des couturières et boudât parce que des étoffes stupides contrariaient son besoin d'élégance, pro-

curait à Edwin d'absolues délices. Sa présence là, sur le palier, au milieu de l'escalier tenait du miracle. Il l'avait voulue et il l'avait eue. Il l'avait eue à la fin et rien n'avait pu l'arrêter, pas même l'obstacle qui constituait son aventure tragique avec un coquin et un bigame. Le pouvoir magique de sa passion avait obligé la destinée à la lui rendre, mystérieusement intacte malgré tout. L'impossible s'était produit et la société, vaincue, l'avait accepté. Elle était là, dramatique apparition, avec ses sourcils épais, ses narines larges et fines, le lobe délicat de ses oreilles et cette bouche qui de façon si saisissante se posait sur lui pour absorber sa vie dans un baiser.

— Voici notre chère Hilda ! — dit quelqu'un à la porte, dans le groupe des nouveaux arrivés.

Nul, sauf Tantine Hamps, n'aurait dit « notre chère » Hilda. Maggie, Clara, Janet Orgreave elle-même, n'employaient jamais d'adjectifs sentimentaux dans les grandes occasions.

Et, de sa voix claire, précise, dominatrice, Hilda, joyeuse et dégagée, souhaita de là-haut la bienvenue à ses invités :

— Bonsoir, tout le monde !

« Que diable avais-je donc à m'agiter ainsi tout à l'heure? se dit Edwin, envahi par une félicité soudaine, instinctive, enivrante, tout se passe de façon absolument parfaite ! »

II

ATTAQUE REPOUSSÉE

Les personnes qui venaient de faire leur entrée étaient Clara, jeune sœur d'Edwin, avec son mari, Albert Benbow, Maggie, sa sœur aînée, Tantine Hamps et Mr Peartree. Ils étaient arrivés ensemble et à la manière des gens pas chics, peu après l'heure indiquée sur les invitations parce que les Benbow avaient pris Tantine Hamps en route et les Benbow étaient toujours en avance, soit pour arriver, soit pour partir « à cause des enfants ». Eux-mêmes s'appelaient « la famille Bonne heure » et n'y manquaient pas toutes les fois qu'ils

se trouvaient passer la soirée hors du nid. Ils avaient répété leur plaisanterie des centaines, des milliers de fois sans en être fatigués et même ils étaient chaque fois persuadés qu'ils venaient de l'inventer pour l'occasion présente.

Tantine Hamps, magnifique dans sa toilette couleur de jais, élégante même et surtout imposante, dit :

— Je savais que vous seriez ravi de revoir Mr Peartree, Edwin. Il couche ce soir chez moi, — je peux, en effet, me montrer bien plus hospitalière depuis que Maggie est là, — j'ai insisté pour qu'il nous accompagnât. Mais je n'avais pas besoin d'insister.

La vieille dame, se tenant bien droite, tourna avec orgueil son regard de Mr Peartree vers son neveu.

Mr Peartree était un homme de taille moyenne, âgé de cinquante ans, aux cheveux roux qui tournaient au gris. Vingt ans auparavant il avait été second pasteur pour la région de Bursley de l'Église méthodiste de Wesley. Il était, à présent, superintendant d'une région du Cheshire.

Il n'était ni surchargé de besogne, ni mal payé. Il appartenait à un milieu de petits boutiquiers et, s'il avait tenu un magasin dans St-Luke's Square, il aurait pu fort bien travailler davantage pour un moindre salaire. Sa profession avait néanmoins de graves inconvénients. Elle le mettait en contact avec un grand nombre d'êtres humains, mais la proportion anormale parmi eux de visionnaires, de bigots, d'hypocrites et d'ambitieux médiocres avait faussé son appréciation de l'humanité en général. De plus les canons de son Église lui interdisaient rigoureusement de penser librement et par lui-même sur les sujets qui, en théorie, l'intéressaient le plus. Il en résultait qu'il était resté extrêmement ignorant, par peur même de savoir, ainsi qu'ennemi convaincu de la liberté et qu'il poussait habituellement l'improbité intellectuelle jusqu'au bord du cynisme. Troisièmement il était toujours obligé de se montrer diplomate (excepté naturellement avec sa famille) et la nature ne l'avait pas destiné à une carrière diplomatique. Il était tellement dégoûté de jouer tous les rôles avec tout le monde qu'il allait jusqu'à rêver de diplomatie comme un galérien rêve de sa rame. Et il était si peu fait pour son rôle qu'il portait des cols rabattus insignifiants et étroits,

n'ayant jamais aperçu l'immense avantage moral que confère au diplomate le col haut, souple et bien large. Il était également dégoûté de sa captivité et cela ne diminuait nullement son opposition à la liberté. Il avait perdu tout enthousiasme juvénile et était en vérité également assommé et par la terre et par le ciel.

Edwin recula devant cette apparition de Mr Peartree. Que Tantine Hamps elle-même se fût permis de son propre mouvement d'amener à sa réception un pasteur wesleyen, cela était déjà surprenant, mais que ce pasteur dût être Mr Peartree, cela lui coupait bras et jambes. Depuis vingt ans et davantage, Edwin avait gardé dans son cœur un ressentiment effroyable, quelquefois exprimé en public, contre Mr Peartree. Il l'avait exécré, anathématisé, absolument excommunié et avait étendu sa terrible malédiction à sa famille et tous ses ancêtres et descendants. A l'époque où Mr Peartree était jeune et fervent dans le service de Dieu, il avait eu l'idée monstrueuse de créer un cours d'instruction religieuse le dimanche après-midi à l'usage des garçons. Aidé par des parents cruels et d'esprit faible, il avait saisi et horriblement torturé une vingtaine de misérables victimes dont Edwin faisait partie. Le souvenir amer de ces demi-congés hebdomadaires que ce toqué lui avait béatement volés et rendus affreux ne s'était jamais adouci dans la mémoire d'Edwin et il n'avait jamais pardonné à Mr Peartree.

A présent, dans le mouvement qui remplissait le hall sous la lumière du gaz, après un intervalle d'environ vingt ans, il revoyait son ennemi, son épouvantail, son tyran détesté, le symbole vivant de tout ce que son âme condamnait.

Mrs Hamps dit :

— J'ai rappelé à Mr Peartree que vous suiviez ses cours d'instruction religieuse, Edwin. Vous vous le rappelez? J'espère que oui.

— Oh, certes ! — répondit Edwin avec un petit rire nerveux et en rougissant.

Son regard rencontra celui de Clara, mais il n'y avait absolument rien du sourire malicieux de jadis sur le visage maternel de celle-ci. Celui de Maggie resta également impassible. Et, bien entendu, la duplicité majestueuse de Tantine

Hamps ne fut en rien affectée par cette épreuve. Aussi le Révérend Peartree, protestant honnêtement qu'il aurait reconnu n'importe où son ancien élève Mr Clayhanger, ne soupçonna nullement le drame terrible qui était en train de s'accomplir.

Et, l'instant d'après, il n'y eut plus de drame du tout... Maître et élève se serrèrent la main. Ils se retrouvèrent réciproquement. Aux yeux d'Edwin, Mr Peartree, sauf en ce qui concernait ses cheveux gris, n'avait pas changé. Sa voix, son corps, ses gestes étaient absolument les mêmes. Seulement, au lieu d'être Mr Peartree, c'était un homme comme les autres — un homme ordinaire, aux traits durs, à l'aspect las ; un petit homme menu avec un veston d'un noir verdâtre et un col bas d'un blanc bleuâtre ; un homme machinal et distrait, à la voix désagréable ; un homme qui obéissait au code social des Benbow et de Tantine Hamps ; un homme dont les traits exprimaient une ignorance étroite et satisfaite d'elle-même ; un homme auquel la destinée avait à jamais interdit d'être naturel ; l'homme aux vulgaires instincts de snob qui avait entendu parler de l'importance, des succès, de la fortune d'Edwin Clayhanger et leur rendait hommage et était naïvement impressionné et fier qu'Edwin Clayhanger eût jadis été son élève. D'ailleurs appartenant à la bonne moyenne des braves gens.

Edwin aima assez l'expression détachée de Mr Peartree qui semblait dire : « Ma présence fait partie de mon métier. Elle m'indiffère. Je fais ce qu'il faut que je fasse et je vous assure que tout m'est égal. J'ai fait des dizaines de mille de visites et j'en ferai d'autres dizaines de mille. Si ça m'assomme, je suis payé pour l'être et je répète que ça m'est égal. » C'était le côté humain qui se montrait chez Mr Peartree. Il lui gagna le cœur d'Edwin.

« Ce n'est pas un mauvais diable, après tout ! » se dit celui-ci.

Toute la rage, toute l'animosité soigneusement cultivées pendant vingt ans s'évaporèrent et disparurent de son cœur. Il ne pardonna pas à Mr Peartree parce qu'il n'y avait plus de Mr Peartree — il n'y avait devant lui que cet homme.

Abel Peartree, sur un ton nonchalant et avec un aplomb

qui révélait une longue pratique, dit ce qu'il fallait à Edwin et à Hilda. Et on finit d'une manière ou d'une autre, par savoir qu'il faisait une tournée à Bursley pour y donner sa conférence bien connue intitulée : « le Manteau et la Mission du prophète Élie ».

Un peu plus tard, de nouveaux invités étant arrivés et s'étant distribués dans les salons, les lustres laissaient tomber leurs rayons sur de légères toilettes d'été, des bijoux, des vestons noirs, gris sombre et bleus ; les plus beaux dessus de lit étalés dans la plus belle chambre disparaissaient complètement sous des manteaux et des pardessus et le porte-chapeaux du hall portait une lourde masse de chapeaux et de casquettes. La réception allait son train et la maison était pleine d'animation. Edwin, attentif à tout et préoccupé de ses devoirs d'hôte, conduisit ses pas errants du salon dans le hall. La porte du « breakfast-room » était entr'ouverte et il put entendre derrière elle la voix de Clara. Il savait que les Benbow, Maggie et Tantine Hamps se trouvaient dans ce petit salon et c'était surtout Clara qu'il rendait responsable de ce besoin de se grouper si caractéristique de sa nature. Sûrement Tantine Hamps aurait dû, elle du moins, se rendre compte que le devoir des membres de la famille était de se répandre parmi les invités

Il écouta.

— Non, — disait Clara —, nous ne savons pas ce qu'il lui est arrivé depuis qu'il est sorti de prison. Il avait attrapé deux ans.

Elle parlait sur le ton qu'Edwin appelait « le ton des cancans ». Il était bas, contenu, respirait la confidence, l'ardeur et le délice.

Puis la voix d'Albert Benbow se fit entendre.

— Il a eu le bon esprit de ne pas nous ennuyer.

Edwin, quoique choqué de cette conversation et de cette façon des Benbow de dire « nous » en parlant d'une affaire qui ne les regardait pas, eut du moins l'ironique satisfaction de se dire qu'ils ignoraient un détail auquel ils eussent pris un intérêt passionné. Personne, à l'exception d'Hilda et de lui-même, ne savait que le bigame se trouvait de nouveau

en prison à ce moment pour un autre et nouveau crime. Tout avait été dit sauf cela.

— Bien entendu, — dit Clara, — ils n'étaient pas du tout obligés de raconter cette histoire de bigamie et personne en dehors de la famille n'avait besoin de savoir que cette pauvre Hilda n'était pas tout à fait une veuve ordinaire. Mais nous avons tous pensé...

— Je n'en suis pas si sûr que cela, Clary, — l'interrompit son mari. — Il ne faut pas oublier que sa femme légitime vint faire une enquête à Turnhill. Cela mit la puce à l'oreille aux gens.

— Oh, vous savez bien ce que je veux dire, — dit Clara vaguement.

La voix de Mr Peartree s'interposa :

— Mais sûrement les journaux ont parlé de l'affaire?

— Ceux du Sussex, je crois, — répondit Albert. — Vous comprenez, ils se marièrent à Lewes. Mais la feuille de chou d'ici n'en dit rien parce qu'il s'était marié sous son véritable nom, — Cannon n'était pas son vrai nom ; et il n'avait pas d'adresse dans les Cinq Villes à cette époque. Il était simplement tenancier d'un boarding-house à Brighton. Si vous voulez mon opinion, c'est un miracle que ça ne soit pas parvenu jusqu'au *Signal*, mais c'est pourtant un fait. Je me trouve savoir — ici sa voix prit un ton important — que la direction du *Signal* a pris un arrangement avec l'Association de la Presse pour avoir un compte rendu complet de toutes les affaires matrimoniales qui sont susceptibles d'intéresser la région. L'Association de la Presse cependant ne se trouvait pas à ce moment juste à l'endroit voulu. Et il n'y a rien de surprenant à cela.

Clara reprit :

— Non. La chose n'a jamais transpiré. Néanmoins, comme je vous l'ai dit, nous avons tous jugé préférable de ne rien cacher. Albert a fortement engagé Edwin à ne rien tenter de la sorte. — (« La bonne blague ! » pensa Edwin.) — Nous en avons donc parlé discrètement à quelques amis. Après tout la pauvre Hilda était parfaitement innocente. Bien sûr elle a vivement senti ce que sa position avait de délicat quand elle est venue vivre ici, après son mariage, — (« Ah ! vrai-

ment ! » pensa Edwin.) — Edwin a voulu que le mariage se fît à Londres. Nous comprenions si bien ce que devait éprouver cette pauvre Hilda ! — (« Ah, oui ! » pensa Edwin.) — Elle ne voulait pas donner de réception. Je savais que c'était une erreur. Nous le savions tous. Mais non, elle ne le voulait pas. Les gens commençaient à bavarder. On trouvait étrange qu'elle se refusât à recevoir comme tout le monde. Beaucoup de jeunes mariées donnent deux réceptions aujourd'hui. A la fin on a fini par la persuader. Elle a choisi le mois d'août parce qu'elle croyait qu'il y aurait beaucoup de gens partis pour les bains de mer. Mais il n'y en a pas — ou du moins pas autant qu'on pourrait le croire. Albert dit que c'est à cause de l'agitation que causent les élections générales. Et puis elle n'a pas voulu avoir sa réception l'après-midi comme tout le monde. Mrs Edwin n'est pas une femme ordinaire et on ne peut pas la changer.

— Pourquoi ne peut-on pas recevoir le soir? — demanda Benbow avec la belle sérénité que lui donnait la conscience de son libéralisme.

— Oh, bien entendu, je pense tout à fait comme vous. Et j'aime cela. Mais les gens sont si drôles !

Après un instant de silence, Mr Peartree dit sur un ton incertain :

— Et il y a un petit garçon?

Clara répondit :

— Oui, celui que vous avez vu.

Tantine Hamps ajouta :

— Pauvre petit ! Comme c'est triste ! Pensez, quand il grandira...

— Inutile de le plaindre, Tantine, — dit brusquement Maggie.

Son attitude à l'égard de George s'exprimait dans cette tranquille brusquerie.

— Bien sûr, — dit vivement Clara. — Pour nous ça n'a jamais produit la moindre différence. Et même notre Bert et lui sont assez bons amis, n'est-ce pas, Albert?

A ce moment George lui-même ouvrit la porte de la salle à manger faisant pénétrer avec lui un léger bourdonnement de conversation ainsi qu'un cliquetis de porcelaine. Sa bouche

n'était pas vide. Edwin plongea précipitamment dans le « breakfast-room ».

— Allo ! C'est vous ! — murmura-t-il. — Hé bien, Mr Peartree?

Ils étaient tous, y compris le clergyman, bien groupés et se baignant avec délices dans leur flot de cancans.

Clara se tourna, et sans la moindre gêne, dit d'une voix douce :

— Oh, Edwin ! Vous voilà ! J'étais en train de raconter à Mr Peartree votre histoire avec Hilda. Nous avons jugé que cela valait mieux.

— Vous comprenez, — ajouta Tantine Hamps sur un ton impressionnant, — Mr Peartree parcourra la ville demain et un mot de sa bouche...

Mr Peartree essaya, mais en vain, de prendre l'air de quelqu'un sans aucune importance.

— Ça va bien, — dit Edwin. — Nous pourrions aussi bien fermer la porte.

Il se dit comme tant d'autres avant lui : « Ma famille est vraiment unique ! »

Il n'aimait pas sa sœur Clara ; il lui reprochait ses instincts casaniers, ses allures maternelles, sa fécondité luxuriante, les intonations de sa voix, son intense contentement d'elle-même, sa remarquable duplicité et, peut-être plus encore que le reste, son heureuse provincialite. Il n'éprouvait pas d'antipathie bien caractérisée à l'égard de son beau-frère, mais il n'aimait pas ses airs conjugaux, la certitude épanouie qu'il avait de la perfection de sa femme, son ignorance contente et vaniteuse de tout ce qui était intellectuel, son incorrigible vulgarité de petit industriel témoignant en toute occasion du pli professionnel qu'imprime l'habitude des petites affaires, ni enfin son amour naïf pour son bureau. Edwin respectait Maggie, vieille fille dodue de quarante ans, lorsqu'il songeait à elle, mais lui en voulait de sa gaucherie dans le monde et de sa taciturnité. Quant à Tantine Hamps, il ne pouvait pas respecter mais était obligé d'admirer sa magnifique et tenace hypocrisie, dans laquelle aucune paille ne s'était encore découverte et dont elle devenait elle-même la victime. Il se sentait toujours fortifié au contact de cette énergie qui ne connaissait

pas d'âge et au spectacle de cette belle personne, toujours si droite et si vaillante.

La présence d'Edwin avait arrêté le cours naturel de la conversation. Mais il y avait au moins trois personnes dans la pièce que rien ne pouvait intimider : Mrs Hamps, Clara et Mr Peartree.

Celui-ci, plaçant ses mains aux genoux, sur son pantalon déformé, se leva et dit :

— Tout paraît avoir tourné pour le mieux, Mr Clayhanger, pour le mieux assurément.

Ses traits exprimaient moins son ennui de l'existence.

— Hé, oui! hé, oui! — murmura Tantine Hamps en extase.

Puis elle se leva à son tour avec un léger soupir et ajouta :

— Je crois que nous ferions bien d'aller rejoindre les autres.

Son sentiment des convenances, si développé, avait fini par l'emporter en elle.

Maggie et Clara, l'une en vert clair et l'autre en vert foncé, quittèrent la pièce. Le visage de Maggie s'était déjà raidi dans un mutisme contraint et celui de Clara avait pris un air important devant la perspective de paraître devant le monde.

Tantine Hamps resta en arrière et Edwin comprit tout de suite, au regard conspirateur de ses yeux splendides, qu'en suggérant de partir elle avait voulu tromper Clara, l'associée ordinaire de ses conspirations. Mais elle ne pouvait pas vivre sans intrigues. Et elle n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle les avait entassées l'une sur l'autre en replis compliqués.

Elle posa sur le bras d'Edwin sa main chargée de bagues avec une douceur impérative et poussa la porte. Seul avec elle et le pasteur, Edwin se sentit dans une position désespérée et recula comme devant une menace inconnue.

— Mon cher Edwin, — dit-elle, — Mr Peatree a quelque chose à vous proposer. J'allais dire « une faveur à vous demander », mais je ne veux pas employer cette expression. Je suis sûre que mon neveu considérera ce dont il s'agit comme un privilège à lui conférer. Vous savez à quel point Mr Peartree s'intéresse à la quête des nouvelles chapelles du district...

Edwin ne le savait pas. Mais il avait entendu parler de la quête des nouvelles chapelles du district de Macclesfield, car

Bursley constituait un des circuits dudit district. Le Wesleyanisme ayant à faire face à une diminution du nombre de ses fidèles et à une crise du recrutement de ses pasteurs, le district de Macclesfield avait résolu de démontrer la vigueur spirituelle de sa foi par un moyen singulier qui consistait à bâtir de nouvelles chapelles. Mr Peartree, inventeur des classes d'instruction religieuse du dimanche après-midi, était un des promoteurs de ce projet architectural et sa conférence sur « le Manteau et la Mission du prophète Élie » avait justement pour but d'obtenir des fonds. L'instant d'après il avait offert à Edwin de devenir trésorier pour le district, son prédécesseur venant de mourir.

Encore une intrigue! Cette visite du pasteur n'était donc pas une simple démarche amicale, faite sous l'inspiration du moment. Elle formait la partie d'un plan, avait été décidée dans le but de le circonvenir. Il lui semblait se demander si on le croyait assez naïf, assez simple pour ne pas y voir clair dans cette machination. Sinon, pourquoi tous ces faux-semblants préliminaires? En réalité, il ne se posait pas ces questions parce qu'il en savait la réponse. Lorsqu'une intrigue avait réussi, Tantine Hamps l'oubliait et comptait que les autres l'oublieraient aussi — ou du moins elle mettait au défi, avec son toupet magnifique, qui que ce fût de la lui rappeler. Elle était parfaitement indifférente à ce qu'Edwin pénétrât ses ruses ou non.

— Vous vous entendez si bien aux affaires ! — dit-elle.

Ah ! elle insistait sur le côté affaires de la question, affectant d'ignorer l'immense signification morale qu'aurait l'acceptation d'Edwin ! S'il cédait, le triomphe que remporterait le Méthodisme retentirait dans toute la ville. Il lisait toutes les pensées de sa tante. Rien ne pouvait démonter sa magnifique assurance. Elle l'avait acculé, grâce à son astuce. Elle le tenait aux abois. Et elle comptait pour obtenir la victoire sur la faiblesse de sa bonne nature, la lâcheté de son humeur facile.

Mr Peartree parla. Il exprima la certitude qu'Edwin était « de cœur avec eux » et sa confiance absolue dans le sentiment qu'Edwin avait de sa responsabilité, étant donnée sa position. Tantine Hamps rappela avec ferveur la part active qu'Edwin

avait prise jadis à l'œuvre méthodiste — la conférence des Jeunes Gens par exemple, qui se réunissaient à six heures par les matins glacés d'hiver, pour prouver par le raisonnement la légitimité de la foi.

Et Edwin se mit à balbutier :

— Vous devriez vous procurer Albert, — suggéra-t-il faiblement.

— Oh non ! — dit Tantine. — Albert est remarquable dans sa sphère à lui. Mais pour une affaire de ce genre, nous avons besoin d'un homme comme vous.

Cette réponse était un coup de maître. Edwin eut l'illusion de trembler tout en sachant qu'il ne tremblait pas, pas même intérieurement. Il lui semblait voir les forces d'évolution et les forces de réaction rangées les unes contre les autres dans une crise suprême et se trouver devant l'alternative de deux avenirs — ou bien accepter un esclavage humiliant et excédant ; ou bien lever magnifiquement avec défi l'étendard de la liberté. Il croyait avoir des doutes sur son propre courage. Mais, au fond de l'âme, il n'en avait pas. Il se rappelait tout l'ennui effroyable et dégradant qu'il avait, étant jeune, souffert comme martyr du Wesleyanisme et du dogme, toutes les fraudes sinistres qu'il avait dû commettre et subir. Il se rappelait sa haine intense de Mr Peartree qui avait duré presque toute sa vie. Pour un peu il aurait serré les poings avec amertume et dit avec une animosité homicide : « Maintenant vous allez me le payer ! Et je m'en vais vous dire la vérité ! Et je vais vous figer, vous réduire en cendres et me venger de tout par une seule phrase ! » Mais il n'éprouvait pas d'amertume et son animosité était morte. Au fond de son âme il n'y avait rien qu'une douce indifférence incapable même de mépris.

— Non, — dit-il tranquillement, — je ne serai pas votre trésorier. Il faut vous adresser à un autre.

Il fut rempli d'un sentiment de grande satisfaction. Le refus était bien facile et les forces hostiles bien négligeables.

Tantine Hamps et Mr Peartree ne savaient rien des phénomènes particuliers provoqués dans l'esprit d'Edwin par l'apparition du légendaire Abel Peartree au bout de vingt ans. Mais Tantine Hamps, bien que ne pouvant trouver d'explication, comprit qu'elle était battue de façon décisive. Le coup

était rude. Néanmoins elle ne faiblit pas. Elle sourit et, secouant ses boucles, arrêta Edwin avec une promptitude pleine de bonne humeur mais indomptable.

— Allons, allons ! Ne décidez pas tout de suite. Pensez-y avec grand soin et nous vous le demanderons de nouveau. Mr Peartree vous écrira. Je suis sûre...

Les apparences étaient sauves.

La conversation fut interrompue par Hilda qui entra, animée, gaie, les yeux brillants et fredonnant un air. Elle avait véhémentement protesté contre le projet de donner une réception. Elle avait répété sur tous les tons que cette idée lui était odieuse, qu'elle détestait toutes ces façons cérémonieuses d'offrir l'hospitalité en grand et ne pouvait pas souffrir « les gens ». Mais elle était à présent enchantée de sa position de maîtresse de maison, ravie d'elle-même et de sa riche toilette, presque extasiée devant sa propre attirance et son pouvoir de domination. Rien que la voir donnait du plaisir et insufflait de l'entrain. Quoique mûre, elle ne faisait que commencer à vivre. Et comme elle jetait un coup d'œil avec une secrète condescendance sur l'inattentif Mr Peartree elle semblait dire : « Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires de ciel et d'enfer? Je suis amoureuse de la vie et de mes sens et de tout ce qui m'est permis et je suis au-dessus de vous. » Et Tantine Hamps elle-même, bien qu'elle fût une des créatures les plus satisfaites d'elles-mêmes qui aient jamais vécu en ce monde, envia dans sa splendide décadence la jeune maturité de la sensuelle Hilda.

— Hé bien, — dit celle-ci, — qu'est-ce qu'on fait ici ?

Elle eut un magnifique sourire à l'adresse d'Edwin qui se sentit parcourir d'un frisson d'orgueil à la pensée de la posséder. Sa supériorité sur les autres femmes était évidente ; elle les faisait paraître négatives. Elle était, en vérité, vibrante avant tout. Vibrante, c'était bien cela ! Il la compara à Clara qui n'était rien que mère et à Maggie qui n'avait jamais rien été du tout.

Mr Peartree commit l'erreur de lui dire quel était le sujet de la conversation. Elle n'attendit pas de savoir ce qu'Edwin avait répondu.

Elle dit sèchement et sur un ton sans réplique :

— Oh non ! je ne veux pas de cela.

Edwin n'aima pas beaucoup ce ton-là. Cette affaire ne regardait que lui seul et il était parfaitement libre de ses actions. Elle aurait dû exprimer autrement son opposition. Elle aurait pu dire par exemple : « J'espère qu'il a refusé. »

Néanmoins son agacement n'avait que d'infinitésimales proportions.

— Le pauvre garçon travaille déjà bien assez comme cela, — ajouta-t-elle avec une intention délicieusement caressante sur les premiers mots.

Cela lui plut. Mais elle faisait dévier la discussion. Elle la faisait toujours dévier. Ce n'était pas parce que ses fonctions entraîneraient un supplément de travail pour lui qu'il les avait déclinées et elle le savait bien.

Bien entendu Tantine Hamps, prompte comme l'éclair, dit :

— Si cela doit le surmener, je ne voudrais pour rien au monde....

Elle mettait les apparences absolument à l'abri.

— A propos, Tantine, — continua Hilda, — qu'est-ce que c'est que ces histoires, au sujet du banc de la chapelle? Clara et Maggie en ont parlé toutes les deux.

— Des histoires, ma chère? — s'écria Tantine Hamps, choquée à juste titre qu'Hilda employât un tel mot en présence de Mr Peartree.

Mais Hilda était volontiers étourdie.

Clara avait amené son mari au banc acquis à l'origine par le père d'Edwin et conservé depuis sa mort au nom de son fils. Bien qu'il fût long, les fruits du mariage l'avaient graduellement rempli, si bien que lorsque Edwin allait par hasard à la chapelle il n'y avait pas trop de place pour lui. On eût dit un compartiment de chemin de fer de seconde classe rempli d'abonnés. Albert avait suggéré qu'Edwin abandonnât le banc aux Benbow et en prît un plus petit pour lui-même, Hilda et George. Mais les femmes avaient exprimé leur crainte qu'Edwin n'aimât pas rompre ainsi avec une tradition historique et on avait défendu à Albert d'exposer ses vues avant que le sexe diplomatique eût tâté le terrain.

— Nous serons trop heureux qu'Albert prenne le banc, — dit Hilda.

— Mais en avez-vous choisi un autre? — demanda Mrs Hamps en regardant Edwin.

— Oh non ! — répondit Hilda sur un ton dégagé.

— Mais...

— Allons Tantine, — dit la vibrante Hilda sur le ton d'avertissement qu'une personnalité puissante peut employer à l'égard d'une autre, — ne vous inquiétez pas de nous. Vous savez que nous ne sommes pas des piliers de sacristie.

Elle prononça ces paroles stupéfiantes gaiement mais avec fermeté. Elle pouvait être ferme et même dure dans son bonheur triomphant. Edwin savait qu'elle détestait Tantine Hamps. Celle-ci le savait sans doute aussi. Dans leur façon mutuelle de se sourire avec tant d'affabilité, de cordialité, de sympathie et, en apparence, tant de spontanéité, l'hostilité qui existait entre elles se manifestait par de mystérieux reflets semblables à des éclairs en plein soleil.

— La famille de Mrs Edwin appartenait à l'Église d'Angleterre, — dit Tantine Hamps dans la direction de Mr Peartree.

— Ce n'étaient pas non plus de bien grands piliers de sacristie, — conclut Hilda avec bonne humeur.

Nulle femme n'avait jamais fait jusque-là d'aussi outrageantes déclarations dans les Cinq Villes. Il y a un quart de siècle un homme aurait pu en dire autant sans que sa réputation en souffrît — il aurait pu même en retirer un certain prestige intellectuel. Mais il en allait autrement dans le cas d'une femme. Mrs Hamps et le clergyman se dirent tous les deux qu'Hilda ne s'y prenait pas de la bonne façon pour faire oublier son passé douteux. Même Edwin, tout fier d'elle qu'il fût, se trouva effarouché. De grandes choses cependant avaient été accomplies. Non seulement l'attaque de Tantine Hamps et de Mr Peartree avait été repoussée, mais la défense elle-même s'était transformée en assaut. Non seulement Edwin n'était pas trésorier de la caisse des nouvelles chapelles du district, mais il avait pratiquement cessé d'être membre de la congrégation. Il était libre et sa liberté dépassait ses espoirs les plus audacieux. C'était incroyable ! Cela était

cependant ! Un mot dit bravement, sur un ton particulier, et une ère nouvelle avait commencé. Son seul regret était de ne l'avoir pas dit lui-même. Le courage d'Hilda avait surpassé le sien. Les femmes étaient renversantes. Elles étaient déconcertantes aussi. Son indépendance masculine était un tout petit peu blessée de la hardiesse qu'avait montrée Hilda en prenant l'initiative de l'attaque en leur nom commun.

— Venez prendre quelque chose, Tantine, — dit Hilda avec dans la voix l'inflexion la plus câline et la plus tendre.

Tantine Hamps sortit.

Hilda se retourna.

— Accompagnez Tantine, Mr Peartree. J'ai justement besoin de...

Elle fit semblant de chercher quelque chose sur la cheminée.

Mr Peartree sortit. Il était impassible. Au fond du cœur, ce qui venait de se passer lui était bien égal. Et Edwin, comme il rencontra son regard indifférent, dans lequel une lueur semblait dire encore : « Qu'est-ce que ça me fait ! », éprouva une bouffée de sympathie vers lui. D'ailleurs son détachement hautain des choses de ce monde, son désintéressement de l'argent, de la bonne chère, de l'ambition et de toutes les formes grossières du plaisir exerçaient leur influence sur son ancien élève. Edwin apparaissait alors à ses propres yeux comme un être sensuel à la façon de tout le monde et par conséquent était humilié.

Dès que Mr Peartree eut dépassé la porte, et presque avant, Hilda se jeta sur Edwin et l'embrassa violemment. La porte n'était pas fermée. Il pouvait entendre le bourdonnement varié du salon.

— Il fallait que je vous embrasse pendant que la soirée va son train, — murmura-t-elle.

Une vitalité ardente brillait dans ses yeux.

Dans le salon, le goût du baiser fiévreux qu'Hilda venait de lui donner et qui demeurait sur ses lèvres captivait Edwin tout entier et il rougit. Pour cacher le bonheur embarrassant qu'il éprouvait à penser à sa femme, il se tourna et ouvrit la nouvelle fenêtre agrandie qui donnait sur le jardin. Puis il

se dirigea vers Janet Orgreave qui était assise devant le piano fermé.

— Votre père ne vient pas, je suppose, — lui demanda-t-il tranquillement.

L'angélique vieille fille, élégamment habillée de blanc et portant comme d habitude son bon cœur sur la main, lui sourit avec une douce bienveillance et secoua la tête.

— Il m'a chargée de vous dire qu'il était trop vieux. C'est vrai, vous savez.

— Et comment va votre mère?

— Oh, pas mal, étant données les circonstances... A dire vrai, je ne devrais pas quitter mes parents.

— Oh, si ! — protesta Edwin.

La vision momentanée de Mr et de Mrs Orgreave dans la grande maison voisine qu'avaient maintenant pratiquement désertée tous les enfants sauf Janet, le rendit triste.

Une grosse voix domina derrière lui la conversation générale.

— Ça c'est un peu fort, par exemple ! J'aurais cru en être débarrassé ici. Mais non ! Partout je retrouve le concours du mot à trouver ! Quel est le texte que le journal donne cette semaine, Swetnam?

C'était Johnie Orgreave, appréciablement plus jeune que sa sœur, mais devenu tout à fait un homme du monde et quelque peu dandy. Après avoir serré la main d'Hilda il vint tout droit à Edwin.

— Mille regrets d'être en retard, mon vieux. Comment va, Janet?

— Oui, vous êtes indubitablement en retard, — dit Edwin sur un ton sévère de vieil oncle.

— Où est Ingpen?

— Pas arrivé.

— Pas arrivé ! Il a dit qu'il serait ici à huit heures. C'est bien de lui ! — dit Johnnie. — Je pense qu'il aura crevé.

— Je l'attends à tout moment, — murmura Edwin.

Au même moment Janet, tournant sur son tabouret, souleva le couvercle du piano et, conservant son doux sourire angélique, attaqua avec un entrain vigoureux l'air barbare et évocateur des orgies de Bacchus qui venait d'enflammer

l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, le pays de Galles et les Cinq Villes — celui qui ne ressemblait à rien de ce qu'avaient jusque-là entendu des oreilles britanniques, n'exprimait absolument rien d'avouable, annonçait des révolutions sociales et inaugurait une époque nouvelle. Et, tandis que, sous les doigts ornés de bagues de la vieille fille calme et défraîchie, retentissait cette musique mal famée, Véra Chesswardine et une ou deux autres personnes qui étaient allées à Londres et y avaient vu Lottie Collins, cette grande figure légendaire, fredonnaient, avec plus ou moins de hardiesse, les syllabes chargées d'un sens mystérieux.

— Tarara-boum-di-hé !

— Tarara-boum-di-hé !

Là-dessus entra Mr Peartree, dispensateur de sanctions, et le silence s'établit.

— Je crains... — commença-t-il, — Mr Benbow...

Ils échangèrent quelques paroles.

Une bonne épouvantée était venue de chez les Benbow apportant une nouvelle effrayante. Bert Benbow, qui était allé se coucher avec les autres enfants comme d'habitude, n'était pas dans son lit et ne pouvait être découvert nulle part dans la maison. Mr Peartree, se trouvant dans le hall à ce moment, s'était chargé d'informer le salon de ce lamentable événement. Albert et Clara redevinrent instantanément les parents qu'ils étaient. Tous deux avaient l'impression qu'une calamité sans précédent, incompréhensible, leur était envoyée par le ciel pour les punir de s'être frivolement mêlés au concours du mot à trouver. Leur façon soudaine de reprendre leur sérieux était terrifiante. Ils partirent immédiatement, sans aucune cérémonie. Mrs Hamps dit qu'il fallait absolument qu'elle s'en allât aussi et Maggie ajouta que s'il en était ainsi elle la suivrait. Le pasteur avoua qu'il était déjà resté trop longtemps, étant donné qu'il était attendu ailleurs et les accompagna. Edwin et Hilda prirent congé d'eux à la porte de la rue, ainsi qu'il convenait, et se montrèrent aussi sérieux que les circonstances le demandaient. Mais ceux qui demeuraient dans le salon se mirent à ricaner et lorsque Hilda les eut rejoints elle partagea leur hilarité. La maison se sentit plus légère. Edwin, qui était resté le dernier

à la porte, aperçut un cycliste qui descendit au coin de la rue.

— Est-ce vous, Ingpen?

Une voix joyeuse répondit :

— Comment ça va, le maître de la maison? Quand vous m'aurez connu un peu plus longtemps, vous saurez que je m'arrange toujours pour arriver juste au moment où les autres s'en vont.

III

TERTIUS INGPEN

Tertius Ingpen était le nouvel inspecteur du travail du district. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, ni blond ni brun, ni grand ni petit. Il appartenait au pays, étant né quelque part dans la région aristocratique qui s'étend entre Knype et le village majestueux de Sneyd, mais ce qui en lui frappait tout d'abord un observateur indigène c'est qu'il ne montrait en parlant aucune trace de l'accent local. Au cours de sa carrière il avait habité d'autres endroits que les Cinq Villes, Londres par exemple, où il avait connu le frère de Janet, Charlie Orgreave, le médecin. Lorsque Ingpen avait obtenu un poste assez important dans son pays natal, si horriblement défiguré par l'industrie, Charlie Orgreave l'avait recommandé à Edwin, et Edwin et Ingpen s'étaient rencontrés grâce à l'intermédiaire de Johnnie. C'était ce dernier qui avait spontanément suggéré, en présence d'Ingpen, de l'inviter à la réception des Clayhanger. Edwin, un peu intimidé par tout ce qu'Ingpen avait gardé de sa fréquentation de mondes différents du sien, lui avait dit :

— Vous allez vous frotter à de drôles de gens.

Mais Ingpen, quoique sévère critique des choses et des gens de chez lui, semblait être prêt à courir les aventures mondaines avec un esprit large et même ardemment curieux des phénomènes humains. Il n'était pas mal physiquement et possédait une courte barbe soyeuse dont en secret il n'était pas moins fier que de son nom singulier.

— Vous avez une très jolie maison. Trop centrale pour moi, évidemment ! — commença-t-il lorsqu'ils eurent fait passer la bicyclette par des allées étroites jusqu'au derrière de la maison.

Certainement cette demeure paraissait charmante. Le jardin abrité par de grands arbres bruissants semblait dans la nuit un vaste espace mystérieux et les fenêtres allumées de la maison produisaient un effet riche, surtout celle entr'ouverte du salon. Le piano résonnait doucement. Edwin était fier de sa charmante demeure.

« Comme c'est étrange ! se dit-il. Tout cela est à moi ! Voici mes invités ! Et ma femme est à moi ! »

— Vous comprenez, — répondit-il à Ingpen avec une fausse humilité, — je n'ai pas le choix. Il faut que je sois au centre.

Ingpen dit sur un ton agréable :

— Je vous crois sur parole, mais je ne vois pas pourquoi.

La bicyclette fut soigneusement, bien qu'à tâtons, rangée par son propriétaire dans une petite tonnelle, située presque contre le mur qui séparait la propriété Clayhanger du premier cottage de Hulton Street. Elle se trouvait cachée à la maison par un fourré de broussailles.

Dans l'obscurité qui rendait cet abri plus retiré encore, Tertius Ingpen dit sur un ton réfléchi :

— Je suppose qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes marié et que la réception de ce soir est une sorte de cérémonie officielle pour informer le monde que vous n'êtes plus ce que vous étiez?

— C'est quelque chose dans ce genre, — reconnut Edwin en riant.

Il aimait ce qu'il y avait de tranquille et d'intime dans la voix d'Ingpen. Ses inflexions délicates annonçaient une sensibilité profondément cultivée. Et il se dit : « Je crois que je vais me lier avec ce garçon-là. » Et il se sentit content et sa confiance en Ingpen prit dans son cœur une base solide.

— Hé bien, — continua celui-ci, — je vous souhaite du bonheur. Ça peut paraître drôle de dire ceci à un homme dans votre situation, mais mon opinion est que la place qui convient aux femmes, c'est... derrière un voile. Ce n'est, bien

entendu, qu'une opinion personnelle ! Mais j'ai le droit de l'avoir et par conséquent de l'exprimer.

Quoi qu'on pût penser de ses paroles, ses façons étaient irréprochables.

— Oui? — murmura gauchement Edwin.

A quoi diable Ingpen s'attendait-il comme réponse à une telle déclaration? Il aurait certainement dû savoir qu'il plaçait son hôte sur un terrain désagréable. La confiance qui venait de naître en Edwin frissonna sous l'âpre souffle de cette épreuve. Néanmoins il y avait une partie de lui-même qui se sentait séduite par cette attitude d'Ingpen. « Derrière un voile. » Oui, cela pouvait se défendre.

Ils quittèrent la tonnelle en silence. Ils avaient fait à peine quelques pas lorsqu'une voix aiguë de petit garçon se fit entendre par-dessus le mur de la cour du cottage voisin.

— Seigneur, vous avez dit : « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. Car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. » O Seigneur, George Edwin Clayhanger veut un canif à deux lames. Nous vous demandons tous les trois d'envoyer à George Edwin Clayhanger un canif à deux lames.

Ces paroles produisirent une forte impression sur les deux hommes du jardin.

— Que diable?... — s'écria Edwin.

— Chut ! — l'arrêta Ingpen dans un murmure plein d'émotion. — Ne les dérangez pas pour rien au monde.

Un silence suivit.

Edwin se glissa avec des mouvements de patrouilleur vers une balançoire qu'il avait installée pour son ami George avant de devenir le mari de sa mère. Il y monta et, par-dessus le mur, put tout juste apercevoir trois têtes d'enfants dans la cour qu'illuminait une lampe placée contre la fenêtre de derrière du cottage. Tertius Ingpen le rejoignit, mais grimpa aussitôt plus haut sur la poutre horizontale qui supportait la balançoire.

— Qui sont-ils? — demanda-t-il, refoulant la joie que lui causait cette aventure.

— Celui à droite est mon beau-fils, l'autre, le gros est Bert, un fils de ma sœur Clara. Je crois que le petit est le gosse du vieux Clowes, le fossoyeur. On dit que c'est un vrai petit pasteur, en guise de compensation sans doute pour le métier paternel. Je suppose qu'ils sont en train de monter quelque jeu.

— Hé bien, — souffla Ingpen, — j'aurais payé cher pour ne pas manquer cela.

Il eut un rire profond et presque imperceptible.

Le petit Peter Clowes, levant les yeux et joignant les mains, répéta sur un ton pressant et passionné :

— O mon Dieu ! Tous les trois nous voudrions que vous envoyiez à George Edwin Clayhanger un canif à deux lames. Maintenant, vous autres, à genoux, et tous ensemble !

Il était placé entre les deux autres plus grands que lui et mieux habillés. Il n'en éprouvait point de honte. Il priait avec ferveur, religieux qu'il était par nature. Il ne priait même pas pour lui-même. Il priait en raison de l'intérêt profond qu'il trouvait à constater l'efficacité de la prière.

Les trois enfants agenouillés et cachés ainsi à ceux qui les observaient de l'autre côté du mur, répétèrent ensemble :

— O mon Dieu ! Envoyez, je vous prie, à George Edwin Clayhanger un canif à deux lames.

Puis George et Bert se relevèrent et devinrent remuants. Peter Clowes ne reparut pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher, — murmura Ingpen d'une voix étrangement émue. — Il faut que je joue le rôle de Dieu. Allons-y ! Et avec tout ça, c'est un canif à peu près neuf.

Edwin put le voir dans l'obscurité tâter la poche de son gilet, lever un bras et, après avoir soigneusement visé, le jeter dans la direction de la cour confusément éclairée.

— Oh ! — s'écria la voix de George, comme s'il venait brusquement d'avoir mal.

Le canif, dans sa chute, l'avait frappé.

On entendit le bruit d'une ruée sur le pavé de la cour et un conciliabule étouffé. Le groupe des enfants alla jusqu'à la fenêtre derrière laquelle se trouvait la lampe et examina le canif divin. Ils étaient plus effrayés que ravis par le miracle. Les spectateurs invisibles étaient aussi un peu effrayés sur leur balançoire. Ils avaient l'impression d'être intervenus de

façon irrémédiable dans une crise solennelle et délicate placée en dehors de leur compétence. Ils éprouvaient une curieuse espèce de honte.

— Oui, et moi à présent? — dit la voix maussade du gros Bert Benbow. — Tout ça c'est très joli. Mais moi? Vous avez essayé sans moi et vous n'avez rien pu faire. Je viens et vous réussissez. Qu'est-ce que je vais avoir? Il faut que vous me donniez quelque chose au lieu de ma moitié dans le canif, George?

Celui-ci dit :

— Prions pour vous, maintenant. Qu'est-ce que vous voulez?

— Je veux une bicyclette. Vous savez bien ce que je veux.

— Oh non ! Bert Benbow, — dit George. — Il faut demander quelque chose de moins dangereux qu'une bicyclette. Supposez qu'elle dégringole sur nous comme le canif. Nous serions tués, pour sûr.

— Je veux une bicyclette, — insista Bert, — et je ne veux pas autre chose.

Tous les deux s'écartèrent vaguement de la fenêtre et le petit prédicateur les suivit en silence, tout prêt à supplier Dieu de leur accorder ce qu'ils auraient décidé.

— Très bien, — convint George, — nous allons demander une bicyclette. Mais nous ferions bien de nous tenir aussi près du mur que possible, sous la gouttière, en cas.

Ils recommencèrent leur cérémonie.

— Non, — murmura Ingpen, — je ne fais pas Dieu cette fois, je n'irai pas jusque-là.

Lorsque Tertius Ingpen fut présenté à Hilda au salon, Edwin fut surpris en même temps que soulagé par la façon de se comporter de cet Oriental qui estimait que la véritable place d'une femme doit être derrière un voile. Dans sa naïveté il avait supposé qu'Ingpen indiquerait par une réserve pleine de dignité son attitude en cette matière. Mais ce dernier n'en fit rien du tout. Dès qu'il fut sous le regard hospitalier d'Hilda sa façon d'être se trouva tout entière modifiée. Il s'inclina avec une déférence qui devait paraître exagérée à un indigène sans expérience des voyages ; un doux sourire transforma son

visage ; sa voix devint la voix d'un courtisan ; il serra la main qui lui était offerte avec une chevaleresque sollicitude pour sa fragilité. Il plut à Hilda qui s'aperçut que cet homme-là avait l'usage du monde plus qu'aucun des hommes qui se trouvaient chez elle. Elle aimait cette mondanité.

— Avez-vous vu George, Edwin? — demanda-t-elle.

— Est-ce qu'il n'est pas allé se coucher?

— C'est ce que je voudrais savoir. Je ne l'ai pas vu depuis un moment.

Les enfants dans ce salon préoccupaient tout le monde. Êtres déconcertants et troublants avec leurs principes et leurs idéals bien à eux, ils vivaient mystérieusement à la fois dans l'âme des grandes personnes et dans l'entourage de celles-ci. On ne fit aucune réflexion sur la disparition de Bert Benbow, mais chacune des femmes présentes avait cette disparition en tête, la rapprochait de l'appréhension soudaine manifestée par Hilda à propos de George, imaginait un rapport sinistre entre l'une et l'autre et éprouvait des inquiétudes en pensant à d'autres enfants plus rapprochés de son propre cœur. La société ainsi dominée par la pensée des enfants devint nerveuse et eut comme un sentiment collectif que l'heure du départ approchait. La réception se trouvait en fait terminée.

— Ada, — dit Hilda à la bonne qu'elle venait de sonner, — est-ce que vous avez vu master George?

— Non, m'ame — répliqua-t-elle avec une sorte de défi.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Je ne me rappelle pas, m'ame.

— Est-ce qu'il est couché?

— J'sais pas, m'ame.

— Allez donc voir, voulez-vous?

— Oui, m'ame.

Tout le monde attendit le retour d'Ada avec une agitation aimablement dissimulée. Elle annonça :

— La porte de sa chambre est fermée à clef, m'ame.

— Il la ferme quelquefois, bien que je le lui aie positivement défendu. Mais, que voulez-vous que je fasse? — dit Hilda, souriant aux autres mères.

— Enlever la clef, évidemment, — répondit Tertius Ingpen se tournant vivement et interrompant sa conversation avec Janet Orgreave.

Un quart d'heure plus tard, lorsque plusieurs invités furent partis, Hilda murmura à Edwin :

— Je ne suis pas tranquille au sujet de cet enfant. Je vais monter voir.

— Je n'en ferai rien, — dit Edwin.

Mais elle ne l'écouta pas. Et dans tout le hall on put entendre un bruit lointain de coups à la porte et l'appel « George, George ».

— Je ne peux pas le réveiller, — dit Hilda revenant dans le salon.

— Pourquoi voulez-vous le réveiller, petite sotte ? — demanda Edwin.

Elle éprouva du plaisir à s'entendre appeler « petite sotte » mais ne voulut pas se tranquilliser.

— Croyez-vous qu'il soit couché ? — demanda-t-elle devant toutes les personnes qui demeuraient encore.

Et ainsi s'exprima le terrible soupçon.

Après de nouveaux voyages en haut, de nouveaux coups à la porte et de nouvelles tentatives d'ouvrir avec des clefs et même en forçant la serrure, Hilda annonça qu'il fallait assiéger la chambre de George par la fenêtre. On trouva une échelle et des invités passèrent par la cuisine derrière la maison pour la voir dresser et apprendre le résultat. Edwin trouva que la cuisinière avait l'air aussi coupable que lui-même, bien qu'elle déclarât plus d'une fois croire que master George était sain et sauf dans son lit. Ingpen monta, jeta un coup d'œil dans la chambre de George par la fenêtre ouverte et regarda les visages levés vers lui ainsi que le tablier d'Ada qui formait une tache blanche dans la demi-obscurité.

— Il est là. Tout va bien.

— Oh, bon ! — dit Hilda. — Est-ce qu'il dort?

— Oui.

— Il mérite qu'on le réveille, — ajouta-t-elle en riant.

— Vous voyez quelle petite sotte vous faites, — dit Edwin sur un ton affectueux.

— Allons donc ! — répliqua-t-elle. — Vous étiez dans

tous vos états comme tout le monde. Croyez-vous que je ne m'en rende pas compte? Merci, Mr Ingpen.

Edwin était à présent grandement rassuré, mais il était encore tout troublé de l'aperçu qu'il venait d'avoir sur la capacité de George de mener une double existence. Il se demandait avec ironie si le possesseur du canif céleste lui en ferait connaître l'existence et par quelle ingénieuse méthode.

L'émotion finale fut causée par l'arrivée dans le salon presque vide de la grosse Maggie, nerveuse, gênée et un peu essoufflée.

— Bert est revenu, — dit-elle. — Clara a pensé que je ferais bien de venir vous le dire. Elle était sûre que vous aimeriez le savoir.

— Alors donc tout va bien, — répondit négligemment Hilda, semblant indiquer qu'elle trouvait ridicule chez Clara cette vaniteuse supposition que tout le monde s'intéressait à ses ennuyeux enfants.

Edwin demanda :

— Est-ce que le gosse a dit où il était allé?

— Il a couru dans les rues. On ne sait pas ce qui lui a pris, parce que vous comprenez qu'on l'a envoyé chercher tout de suite. Albert est très intrigué ; mais il dit qu'il saura bien le faire parler.

« Quand il le fera parler, se dit encore Edwin, il y aura une scène de famille et on accusera George de corrompre l'innocence. »

Maggie ne voulut pas rester un instant de plus. Hilda, pleine de prévenances, l'accompagna jusqu'au hall.

Tout le monde était parti, sauf les deux Orgreave et Tertius Ingpen.

— Je ne sais pas ce que vous comptez faire, Johnie, mais moi il faut que je parte, — dit Janet à son frère lorsque Hilda revint.

— Restez, Jan ! — protesta Johnnie. — Vous oubliez cette musique à quatre mains que vous devez essayer avec Ingpen.

— Vraiment?

— De la musique à quatre mains ! — s'écria Hilda ins-

tantanément transportée d'enthousiasme. — Oh! oui! faisons un peu de musique.

Ingpen, ainsi qu'il avait été convenu avec les Orgreave, avait apporté de la musique pour piano à quatre mains. Elle était attachée à sa bicyclette. Il avait la réputation d'être un amateur de musique. Edwin, lui défendant de bouger, courut dans le jardin chercher la musique sur la bicyclette. Johnnie le poursuivit.

— Dites donc, — appela-t-il en baissant la voix.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Edwin s'arrêta.

— J'ai des nouvelles pour vous. Il s'agit de ce terrain auquel vous tenez tant, à Shawport !... On peut l'avoir bon marché, — du moins le patron trouve que c'est bon marché, — prenez son opinion pour ce qu'elle vaut. Je lui parlerais de votre idée de faire construire une imprimerie entièrement nouvelle. C'est étonnant à quel point il s'intéresse aux choses ! Si j'avais eu un plan de terrain je crois qu'il se serait assis tout de suite devant sa table pour faire un croquis.

Johnnie (ainsi que son frère Jimmie) était associé avec le vieil Orgreave l'architecte.

— Le terrain auquel je tiens tant? — murmura Edwin, intimidé comme d'habitude en se trouvant rapproché d'une entreprise qu'il avait conçue lui-même et qui l'avait enchanté, tant qu'il la contemplait dans le lointain. — Auquel je tiens tant !

— Est-ce vrai ou non?

— Mettons que ce soit vrai, — convint-il. — Eh bien, écoutez, j'irai vous voir demain matin.

— Entendu.

Ils détachèrent ensemble la musique de la bicyclette et, tandis qu'Edwin la déroulait et la roulait en sens contraire afin de l'aplatir, ils revinrent en silence à travers le jardin obscur qu'agitait le vent et rentrèrent dans le salon.

— Nous allons commencer la soirée, — dit Ingpen, jetant un coup d'œil sur la musique.

Tous les cinq éprouvaient ce sentiment de liberté, d'intimité et de compréhension mutuelle qui anime un petit groupe lorsque, s'étant choisi lui-même, il survit à un autre plus

grand. L'heure tardive ajoutait à leur entrain. Même les plus sérieux d'entre eux comprenaient qu'il n'y avait aucune importance à ce que pour une fois ils fussent fatigués et bons à rien le lendemain matin et qu'une trop grande régularité dans les habitudes n'est pas bonne pour l'âme. Edwin avait apporté un plateau dans la salle à manger, réarrangé les chaises suivant le caprice d'Hilda et installait des coussins pour amener le corps des exécutants à une hauteur convenable. Janet commença par s'excuser, déclarant que, s'il y avait un membre de sa famille qui ne savait pas jouer à quatre mains, c'était bien elle, qu'elle n'avait jamais vu cette musique de Dvorak, et que, si on avait eu son frère Tom ou sa sœur aînée Marion ou même Alicia,... etc., etc.

— Nous avons l'habitude de ces formalités préliminaires chères aux gens qui jouent à quatre mains, Miss Orgreave, — dit Ingpen. — Je ne les accomplis jamais moi-même, non parce que je joue bien mais parce que je suis devenu endurci. Si nous commencions? Voulez-vous faire la haute ou la basse?

Janet s'empressa de répondre avec modestie qu'elle ferait la basse.

— Ça m'est égal, — dit Ingpen, mettant ses lunettes. — Je joue les deux aussi mal. Vous regretterez bientôt de m'avoir laissé le rôle le plus important. Enfin !...

Ils se mirent à jouer les *Légendes* de Dvorak. Malgré des arrêts, des hésitations, des mesures çà et là fortement chantées, des explications entre les artistes, beaucoup de fausses notes du côté d'Ingpen, quelques-unes du côté de Janet et une ou deux énormes erreurs d'Edwin qui tournait les pages, l'exécution fut un succès en ce qu'elle tint le public sous le charme et permit au génie flottant et tendre de Dvorak de régner en maître sur le salon.

Edwin éprouvait l'exquise sensation de comprendre partiellement une musique dont la beauté totale dépassait son pouvoir d'en jouir — encore que ce pouvoir semblât se développer tout le temps. Des passages entièrement intelligibles et délicieux apparaissaient de temps en temps, déchirant les voiles qui entouraient le reste de la musique. Ils le ravissaient. Son attention était concentrée avec intensité sur la page à tourner. Il pouvait entendre souffler Ingpen. Du coin de l'œil

il aperçut Johnnie Orgreave faire de son canapé des signes à Hilda pour lui offrir à boire et verser quelque chose pour elle et pour lui-même sans faire le moindre bruit. Il aperçut aussi Ada arrivant à la porte ouverte et sa maîtresse l'envoyant se coucher d'un geste.

— C'est délicieux, — dit Ingpen lorsque le morceau fut terminé et en tirant sur sa barbe. — Mais tout de même, vous savez, Dvorak n'est pas un grand compositeur.

— Il fait tout de même notre affaire pour le moment, — murmura Johnnie.

— Oh, oui ! c'est délicieux, délicieux, — répéta Ingpen avec conviction en sortant ses lunettes. — Quel dommage que vous ne puissiez pas avoir régulièrement des soirées musicales !

— Mais nous le pouvons ! — dit Hilda sur un ton positif. — Ayons-en ici, toutes les semaines !

— C'est une idée magnifique ! — approuva Edwin avec enthousiasme et admirant l'esprit d'initiative de sa femme.

Il avait un peu peur que l'histoire de George ne la bouleversât pour le reste de la soirée, mais il voyait maintenant qu'elle s'était parfaitement remise.

— Oh ! — Ingpen réfléchit. — Je ne sais pas si je pourrais venir toutes les semaines. Je pourrais venir tous les quinze jours.

— Hé bien, tous les quinze jours, — dit Hilda. — Je suppose que le dimanche ne vous conviendrait pas.

Edwin demanda sur un ton de défi qui était presque violent :

— Pourquoi ne nous conviendrait-il pas? Ça nous ira parfaitement.

Ingpen dit simplement avec une tranquille délicatesse :

— Tant mieux... Nous pourrions étudier les sonates de Mozart pour piano et violon.

— Et qui sera votre violoniste? — demanda Johnnie.

— Mais moi si ça ne vous fait rien. — Ingpen sourit. — Si votre sœur veut bien tenir le piano.

Hilda s'écria avec admiration :

— Est-ce que vous jouez du violon aussi, Mr Igpen?

— J'en racle. Mais mon véritable instrument c'est la clarinette.

Il rit :

— Ça a l'air drôle, — continua-t-il, ayant l'air de prendre à sa propre personne un intérêt vraiment scientifique et dépourvu d'égoïsme, — mais figurez-vous que j'aime énormément jouer de la clarinette dans un mauvais orchestre toutes les fois que j'en ai l'occasion.

Le projet d'avoir des soirées musicales fut discuté et rediscuté jusqu'à ce que Janet, qui avait silencieusement disparu en haut, reparût avec son chapeau et son manteau.

— Je peux partir toute seule, Johnnie, si nous n'êtes pas prêt, — dit-elle.

Il bâilla.

— Non, j'arrive.

— Moi aussi, je suppose qu'il faut que je parte, — dit Ingpen.

Tous passèrent dans le hall. Par la porte ouverte de la salle à manger où brûlait un bec de gaz, on pouvait apercevoir les riches reliefs de ce qui avait été « des rafraîchissements » dans le sens le plus large du mot.

Ingpen s'arrêta pour regarder ce spectacle, taquinant sa barbe.

— Je me demandais, — dit-il, — montrant toujours la même étrange curiosité à l'égard de lui-même, — si j'ai eu assez à manger. Il faut que je rentre chez moi à bicyclette.

— Voyons, qu'est-ce que vous avez eu? — demanda Johnnie, taquin.

— Rien du tout, — répondit-il, — excepté à boire.

Hilda s'écria :

— Oh, pauvre malheureux ! Comme je suis confuse !

Et elle le conduisit familièrement à la table.

Edwin fut retenu quelque temps à la porte par Charlie Orgreave qui en revint, au moment de partir, au projet de construire une nouvelle imprimerie et cela pendant si longtemps que Janet, fatiguée d'attendre dans la rue, dit qu'elle continuait sa route. Lorsqu'il revint au salon, Ingpen et Hilda étaient assis côte à côte devant une petite table. Et les pre-

miers mots qu'Edwin entendit furent prononcés par Ingpen.

— Ça m'a coûté un canif mais c'était pour rien. On ne peut pas jouer le rôle du Tout-Puissant pour beaucoup moins.

Apercevant Edwin, il ajouta avec un sourire nonchalant :

— J'ai raconté à Mrs Clayhanger l'histoire de la prière et de la réponse. J'ai pensé qu'il fallait la mettre au courant.

Edwin rit avec quelque embarras et dit, dans son incertitude de l'humeur d'Hilda et désirant la pacifier :

— George mérite évidemment d'être puni.

— Pas du tout ! Pas du tout ! — protesta vivement Ingpen. — Songez donc, ces gosses étaient en train d'accomplir un acte religieux ! Ils avaient affaire à quelqu'un de bien plus important que n'importe quel parent.

Et, après un silence, il ajouta sur un ton réfléchi :

— C'est curieux, la mentalité d'un enfant ! Je me demande si nous y comprenons quoi que ce soit.

Hilda sourit mais ne dit rien.

— Puis-je vous demander ce qu'il y a dans cette bouteille? — continua Ingpen.

— De la bénédictine. En voulez-vous?

— J'en prendrai si vous en prenez.

Edwin leva les sourcils en regardant sa femme.

— Ce n'est pas la peine de me dévisager ! — dit-elle. — Je vais en prendre.

Ingpen ayant goûté, claqua des lèvres.

— C'est très mauvais, si tard. Mais je suis d'avis qu'il faut donner à l'estomac de quoi s'occuper. Je ne permets jamais à mon appareil digestif de me gouverner.

— Vous avez tout à fait raison.

Ils choquèrent leurs verres, sans un mot et d'un mouvement presque instinctif.

« Hé bien, se dit Edwin, pour un homme qui trouve qu'on devrait laisser les femmes derrière un voile... »

Ils étaient tous les trois assis l'un près de l'autre, Edwin en face des deux autres. Le bec de gaz unique qui éclairait cette scène de désordre lui donnait, en raison même de son insuffisance, un caractère de simple intimité et de bonne camaraderie qui réchauffait le cœur. Chacun se rendait agréablement compte qu'une amitié nouvelle et pleine de promesses était

en train de se former. Ils parlèrent longtemps des soirées musicales. Edwin déclara qu'il allait acheter de la musique. Hilda lui demanda de lui procurer une histoire de la musique qu'Ingpen avait décrite avec quelque enthousiasme et la date de la première soirée fut fixée au dimanche suivant. Au bout d'un nombre indéterminé de minutes, Ingpen remarqua qu'il ferait bien de partir.

— Il faut que je revienne à bicyclette.

— Est-ce que vous vivez seul, Mr Ingpen?

— J'ai une femme qui tient mon ménage.

— Dans un cottage?

— Dans un cottage.

— Mais qu'est-ce que vous faites, tout seul?

— Je me cultive.

Et Hilda, d'une voix changée, dit :

— Quel sage vous faites !

IV

MARI ET FEMME

— Je suis là, — appela Hilda à voix basse et puissante pourtant, en haut de l'escalier, dès qu'Edwin eut fermé et verrouillé la porte d'entrée.

Edwin fit une réponse pleine d'humeur plaisante. Il se sentait très heureux, très en train, très alerte. La soirée avait eu ses contretemps et la courbe de son succès ses hauts et ses bas. Mais dans l'ensemble, c'était un triomphe. Et surtout c'était fini ; c'était quelque chose qu'il avait fallu accomplir et qui s'était accompli avec une impressionnante dignité. Il passa rempli d'aise d'une pièce vide à l'autre. Elles étaient toutes éclairées et ce magnifique gaspillage de gaz lui plaisait, éveillant en lui ce quelque chose de royal qui se trouve au fond des natures généreuses. Dans le petit salon surtout il y avait des heures que le gaz illuminait sans aucune raison. « Sa pièce, sa pièce à elle ! » Il se demandait avec indulgence si jamais elle la ferait sienne et lui imprimerait sa personnalité. Il savait qu'elle avait toujours l'intention d'y faire

des choses extraordinaires mais que jusqu'à présent elle s'en était tenue à y installer son portrait. Enfant ! Bébé ! capricieuse jeune fille !... Néanmoins, il était touché que son portrait se trouvât sur la cheminée.

Sa pensée s'attachait tendrement à cette image invisible de la femme qui se trouvait en haut de l'escalier. C'était merveilleux à quel point elle était peu l'Hilda qu'il avait épousée. Sa nouvelle Hilda s'était si bien superposée à l'ancienne, l'avait si bien cachée qu'il lui fallait faire un véritable effort pour se rappeler ce qu'était celle-ci, pour retrouver sa sévérité et son air anxieux, plein du sentiment de ses responsabilités. Mais en même temps elle se trouvait être aussi l'ancienne Hilda. Il désirait se montrer splendidement généreux, l'environner de tout le luxe possible, la soulever bien haut au-dessus des autres femmes ; il désirait posséder les moyens de se montrer pour elle absurdement prodigue. Attacher à son bras un bracelet dont le prix eût représenté l'entretien d'une famille d'ouvrier pendant trois ans, l'aurait ravi. Et bien qu'il s'intéressât aux œuvres sociales et que sa conscience eût un caractère social, il eût mieux aimé acheter ce bracelet et avec lui le frémissement momentané de le mettre à ce bras capricieux que de contribuer à améliorer le sort de milliers de victimes humaines. Il avait Hilda dans la peau et il le savait et il savait aussi que c'était une magnifique et douloureuse sensation.

Il n'était point cependant sans éprouver une satisfaction considérable de lui-même car il s'était très bien conduit envers Hilda. Il l'avait trouvée à la merci du monde et maintenant elle était en sûreté bien à l'abri et entourée de tendresse. Elle se trouvait à la tête d'une maison et d'un chez soi qui pouvaient soutenir la comparaison avec la plupart des autres. Il était fier de sa maison ; la surveillait et l'améliorait toujours. Il l'améliorerait de plus en plus ; elle ne serait jamais tout à fait finie.

Le désordre qui y régnait à présent l'agaçait. Il alla de-ci, de-là, remit chaque meuble à sa place, versa le contenu des divers cendriers dans un grand, recouvrit quelques victuailles et mit l'acool sous clef. Il fit tout cela en prenant son temps, sans penser à la femme qui se trouvait en haut et en mangeant deux chocolats — pas plus — parce qu'il avait certaines idées

sur son estomac. Puis il ferma et verrouilla la porte-fenêtre du salon, ouvrit celle qui donnait sur l'escalier de la cave et renifla de manière à s'assurer que le radiateur ne mettait pas le feu à la maison. Enfin il éteignit les lumières et celles du hall en dernier lieu. Il ne lui restait plus pour l'éclairer que celle du gaz du palier du premier étage qui semblait l'inviter à monter.

Immobile dans l'escalier sombre, à la fois empressé et hésitant à monter, il embrassait l'entité que représentait sa maison. Il songeait à ce George mystérieux et extraordinaire, à ces êtres qui lui échappaient, Ada et la cuisinière dans leur mansarde, endormies à côté du portrait d'un pompier en uniforme. Il était sûr qu'une d'entre elles ou toutes les deux avaient été complices des aventures illicites de George et il éprouvait pour elles une grande sympathie d'avoir ainsi protégé le gosse. Il pensait aussi à sa femme se promenant dans la chambre à laquelle elle avait imprimé sa personnalité. Il monta... Oui, il poursuivrait son entreprise d'une nouvelle imprimerie. Il en avait le courage à présent. Il était riche, pour Brusley — il le serait bien plus encore... Il rit doucement en se rappelant l'objection que George avait formulée au choix de Bert d'une bicyclette comme cadeau céleste.

Hilda se brossait les cheveux — la chambre semblait pleine d'elle et du désordre créé par la multitude de ses affaires. Toutes les fois qu'Edwin demandait pourquoi tel ou tel objet se trouvait à telle ou telle place — laquelle place lui apparaissant comme ayant été bizarrement choisie — elle lui prouvait toujours, à sa propre satisfaction à elle, et par un argument très improvisé, que cette place-là était la seule où il fût possible de mettre l'objet en question. La chambre n'appartenait plus à eux mais à elle. Il y campait. Cela lui était égal. Et même il aimait assez cette impression d'y camper. Il lui était agréable d'exercer son talent pour l'ordre et l'organisation de façon à conserver son propre confortable dans l'espace étroit qu'elle lui abandonnait. Ce soir-là la chambre était dans un état de divine confusion. Il l'acceptait avec plaisir. On n'avait pas fait la couverture parce qu'il n'était pas convenable de la faire à des lits qui devaient être

employés à recevoir les belles affaires des invités. Sur le lit d'Edwin se trouvait à présent la robe qu'Hilda avait portée. Elle formait sur ce lit un plaisant spectacle et semblait même plus riche et plus compliquée que lorsque Hilda l'avait sur elle. Il la déposa soigneusement sur une chaise.

Elle dit :

— De quoi avez-vous parlé si longtemps avec Johnnie Orgreave?

— Parlé si longtemps avec Johnnie Orgreave? Oh, vous voulez dire à la porte? Mais ça n'a pas duré une demi-minute ! Il me parlait d'un terrain à Shawport que j'avais comme une idée d'acheter.

— Acheter? Pour quoi faire? — Sa voix se fit plus dure.

— Voyons, à supposer que j'aie besoin de bâtir une nouvelle imprimerie?

— Vous ne m'en avez jamais parlé.

— J'ai juste commencé à y songer moi-même. Vous comprenez, si je me mets à faire de la lithographie comme il faut, je ne peux pas demeurer à mon endroit actuel. J'ai besoin de plus de place et de beaucoup plus. Et ça me reviendrait meilleur marché de bâtir que de louer.

Elle se leva.

— Pourquoi faire davantage de lithographie?

— En affaires on ne peut pas rester immobile. Il faut ou bien avancer ou bien reculer.

— Ça me paraît très dangereux. Je me demandais ce que vous me cachiez.

— Ma chère enfant, je ne vous cachais rien, — protesta-t-il.

— A qui est ce terrain?

— Il fait partie de la propriété Tobias Haal.

— Oui, et je suis bien sûre que les Hall seraient enchantés de s'en débarrasser. Qui vous en a parlé?

— Johnnie.

— Bien sûr, ce serait excellent pour lui aussi.

— Mais je lui avais demandé s'il connaissait un terrain bon marché.

Elle haussa les épaules, comme si le désintéressement des Orgreave ne fût même pas digne d'être discuté.

— N'importe qui peut vous rouler, — dit-elle.

Il fut froissé comme un nigaud de ce qu'elle eût cette opinion de lui. Il n'avait assurément aucune envie de se disputer, mais il fut obligé de dire :

— Oh, vraiment?

Quelque chose d'acerbe se mêla au ton de sa voix presque malgré lui, et il y reconnut en s'entendant parler un avant-coureur de disputes.

— Bien sûr, — insista-t-elle avec un air supérieur.

Et elle continua :

— Nous sommes très bien comme nous sommes. Nous dépensons trop, mais je crois que ça ne fait rien. Si vous vous lancez dans un tas d'affaires nouvelles, vous pouvez perdre tout ce que nous avons et alors qu'est-ce que nous deviendrons?

En lui-même il lui disait :

« Qu'est-ce que ça vous fait? Occupez-vous de votre ménage et je m'occuperai de mes affaires ! Vous ne connaissez rien aux affaires. Vous êtes l'antithèse vivante des affaires. Quelle qu'ait été l'affaire que vous ayez eue en main vous l'avez massacrée. Vous n'avez pas le droit de me juger et aucune raison pour appuyer votre jugement. C'est odieux votre façon de vous en prendre aux Orgreave. Ils ont toujours été vos meilleurs amis. Je ne vous aurais jamais rencontrée sans eux. Et où seriez-vous à présent sans moi? Vous seriez en train d'essayer de diriger quelque misérable boarding-house et de mourir de faim. Pourquoi considérez-vous comme entendu que je ne suis qu'un pauvre imbécile? C'est toujours votre idée. Permettez-moi de vous dire que je suis un des hommes les plus avisés de cette ville et que tout le monde le sait, excepté vous. En tout cas, j'ai été assez malin pour vous tirer d'embarras... Vous saviez que je vous cachais quelque chose, vraiment? Je voudrais bien que vous ne dissiez pas de telles stupidités. D'ailleurs, je ne veux pas que vous vous mêliez de mes affaires. Les autres femmes ne le font pas et vous ne le ferez pas non plus. Que ce soit bien entendu. »

Du fond du cœur il se sentait victime d'une injustice cruelle et était furieux.

Mais, à voix haute, il dit simplement :

— Hé bien, nous verrons.

Elle répliqua :

— Évidemment, si vous êtes décidé, il n'y a plus rien à dire.

Il éclata rageusement :

— Je ne suis pas décidé. Est-ce que je ne vous ai pas dit que je viens juste de songer à cette affaire?

Il était en colère. Et à présent qu'il était réellement en colère, il y trouvait un plaisir presque sensuel. Il s'était déjà fâché auparavant, mais de façon moindre à la suite de provocations plus légères et il avait juré que cela ne lui arriverait plus. Mais à présent que cela lui était arrivé encore, il s'en donnait à cœur joie et avec une sombre ardeur.

Hilda plia sa robe sans mot dire et la plaçant dans un tiroir de sa garde-robe, ferma celui-ci avec un petit claquement à la douceur irritante... Clac ! Il l'aurait tuée pour ce clac... Elle prit une robe de chambre.

— Il faut que j'aille voir George, — murmura-t-elle d'une voix claire, calme et froide, la voix d'une mère vertueuse et pleine de sollicitude.

Il n'y avait pas en elle la moindre trace de coquetterie.

Qui aurait prédit que la soirée se finirait ainsi? Rien n'était arrivé... Rien... Et tout pourtant. Ses projets étaient dérangés. Il n'avait en perspective que des ennuis.

Elle resta absente quelque temps. Quand elle revint, il était couché la figure tournée. Il l'entendait aller çà et là.

« Va-t-elle venir m'embrasser ou non? » se demanda-t-il.

Elle vint l'embrasser, mais ce fut un baiser qui ne signifiait rien.

— Bonne nuit, — dit-elle sur un ton détaché.

— Bonne nuit.

Elle s'endormit, mais lui ne put dormir. Il ne cessait de se répéter : « Elle n'a absolument aucun droit... Je dois avouer que je ne comptais pas là-dessus... », etc.

V

LA TRÊVE

Il s'écoula tout près d'une semaine. Hilda, profitant de ses loisirs de femme du monde, s'était mise au piano après dîner dans le salon. Pas plus qu'Edwin elle ne savait toucher du piano, mais elle avait appris des notes par-ci par-là au cours de son existence et avec beaucoup de peine et de longues hésitations elle arrivait à déchiffrer un accord ou un chant sur la page imprimée. Elle était à présent en train d'épeler avec un doigt et de façon exaspérante un fragment de mélodie tiré d'une des *Légendes* de Dvorak. Ce fragment avait occupé sa mémoire depuis qu'elle l'avait entendu et lui semblait ramasser et exprimer toute la mélancolie si douce, si insupportablement déchirante qui est impliquée dans l'existence de cette ville romantique appelée Prague sur la carte. Et tandis que ses doigts malhabiles s'efforçaient en tâtonnant de le retrouver, ses oreilles l'entendaient de nouveau et elle ne pouvait le répéter assez. Ce qu'elle entendait n'était pas ce qu'elle jouait mais quelque chose d'une beauté supérieure, le souvenir de ce que Tertius Ingpen avait joué et quelque chose de supérieur encore à cela, quelque chose qui surpassait ce que les plus grands artistes auraient pu produire, c'est-à-dire la magie même de la musique.

Edwin entra, un gros livre vert à la main. Il aurait dû depuis longtemps retourner à l'imprimerie et être en ce moment en train de travailler pour elle.

— Allo, — murmura-t-elle sans détourner son regard du piano, — je vous croyais parti.

Ils ne s'étaient pas disputés, mais ils n'avaient pas fait la paix. La question lithographie et imprimerie restait ouverte et les séparait. Quelquefois ils s'étaient rapprochés, faisant aimablement et affectueusement semblant de croire que cette question n'était pas ouverte. Mais aucun effort pour ignorer son existence ne pouvait détruire la réalité.

Tout en regardant le piano, Hilda apercevait Edwin. Elle

croyait le connaître, mais elle faisait de perpétuelles découvertes dans ce champ de connaissances. De temps en temps elle en était si saisie qu'elle en venait à se demander pourquoi elle l'avait épousé et pourquoi les gens se marient ! A la vérité elle l'avait épousé à cause de son regard. C'était un regard triste et on ne pouvait le décrire autrement. Elle l'avait épousé aussi un peu pour ses blonds cheveux désordonnés et pour sa façon de remuer légèrement la tête de côté quand il accueillait quelqu'un ou manifestait son assentiment. Elle ne l'avait pas épousé à cause de ses sentiments ni de la bonté de son cœur. Il y avait des choses en lui qu'elle n'aimait pas. Il avait une tendance à s'enrhumer et elle le détestait dès qu'il avait un rhume. Elle détestait souvent aussi son ordre terrible, bien que ce défaut d'être trop ordonné eût ses bons côtés. De plus en plus elle aimait résolument le laisser-aller comme sa mère... Et dire que la négligence de sa mère l'ennuyait ! D'un autre côté elle éprouvait du plaisir à flatter les manies d'Edwin en ce qui concernait les détails des repas. Elle n'aimait pas sa façon de marcher qui était gauche, ni sa façon de se tenir debout qui était celle d'un infirme et le préférait assis. Elle ne pouvait s'empêcher de déplorer son irrésolution et son amour de ses aises. Néanmoins son regard était ce qui comptait le plus parce qu'elle l'aimait. Elle savait que l'amour que son mari avait pour elle était plus profond et plus désespéré que le sien, mais les liens qui l'unissaient à lui étaient peut-être plus solides qu'elle ne l'imaginait.

L'amour d'Hilda avait les maladies qu'a un amour de femme quand il est grand et ces maladies peuvent être aussi celles d'un amour d'homme. Il pouvait être amer. Il ne pouvait certainement jamais s'arrêter de critiquer, ouvertement ou en secret. Devant les autres, elle le critiquait, sinon tout haut, du moins presque tout le temps ; l'épreuve à laquelle elle le soumettait était continuelle. Lorsqu'elle l'avait tout seul avec elle, elle lui donnait toutes les perfections d'un seul élan et répandait sur lui un flot de tendresses. Elle avait en lui une confiance profonde tout en éprouvant de constantes appréhensions qui affaiblissaient cette confiance ou la détruisaient même pour un instant. Parfois elle accueillait ce qu'il disait avec une réserve presque hostile et cette réserve se transformait

en crédulité aveugle si les mêmes paroles se trouvaient dans la bouche d'un étranger.

Elle avait pour habitude de considérer comme inévitable que dans tout débat entre son mari et un étranger celui-ci l'emporterait. Elle avait peur pour lui. Elle sentait qu'elle saurait mieux le protéger que lui-même de n'importe quel danger. Ce besoin de le protéger n'était qu'une façon de l'instinct de conservation, car tout péril qui le menaçait la menaçait en même temps. Et elle en avait vu assez comme cela, de périls! Après en avoir connu de terribles pendant des années, elle était en sûreté et George aussi. Et si elle éprouvait pour Edwin un amour passionné elle éprouvait pour sa sécurité un amour également passionné. Elle avait poussé un long soupir de soulagement, sa vie de luxe était terminée et elle était devenue une vraie femme. Elle s'allongeait pour ainsi dire voluptueusement sur un sofa après des efforts horribles et épuisants ; elle avait eu à peine le temps de reprendre haleine. Au moindre signe annonçant le retour du danger tous ses nerfs se mettaient sur le qui-vive. Ceci explique son attitude hostile envers le projet d'une imprimerie neuve et de l'extension à donner à la lithographie. Ce nigaud d'Edwin (qui l'instant d'avant était l'homme idéal) pouvait se ruiner... et la ruiner ! A ses yeux c'était l'être le moins fait pour se lancer dans une telle entreprise.

Edwin dit tranquillement, indiquant la musique d'un signe de tête.

— Vous n'avez pas tout à fait attrapé l'air, vous savez?

— Oh !

Elle fut toute surprise. Que disait-il? Il ne savait pas toucher du piano.

— Où en êtes-vous? — demanda-t-il. — Montrez-moi. A la fin vous faites ceci, — et il l'imita, — tandis que ça devrait être ainsi.

Et il joua les quatre dernières notes d'une façon différente.

— C'est vrai ! — murmura-t-elle avec soumission après avoir froncé les sourcils.

— Ce passage m'a trotté dans la tête aussi, — dit-il.

L'étrange beauté de la musique de Dvorak troublait Edwin

et Hilda. Ils sentaient leur âme se dilater parce qu'ils venaient — chose merveilleuse — de se rendre compte qu'ils prenaient tous les deux un plaisir intense à goûter les mêmes formes de beautés. Une sensation de bonheur s'élevait en eux comme un doux parfum dans les profondeurs du salon impeccablement confortable. Un instant ils se penchèrent l'un vers l'autre, extasiés... au-dessus de la question toujours ouverte... l'était-elle toujours?

Ah! Edwin pouvait bien être naïf, un vrai nigaud, mais Hilda reconnaissait l'extraordinaire et déroutante adresse de son attitude. Avait-il abandonné son projet de lithographie ou le chérissait-il en secret? Dans ses façons amicales à l'égard de sa femme y avait-il ou non une réserve? Elle savait... Elle ne savait pas... Oui, il y avait une réserve, mais si infinitésimale qu'elle ne pouvait la définir — ni décider si elle était due à son obstination ou simplement à quelque blessure, si elle indiquait de la rancune ou de la condescendance. Moments pleins d'émotion ! Et elle s'apercevait que sa vie se remplissait de plus en plus de moments pareils.

— Hé bien, — dit-il, — il est presque trois heures. Voici le jour du terme qui arrive. Je ferais bien d'aller là-bas gagner un peu d'argent pour payer le loyer de Maggie.

Déjà avant le terme de juin il s'était montré facétieux à l'égard de ce loyer de Maggie. Dans le partage des biens du vieux Darius Clayhanger, Maggie avait pris la maison Clayhanger et Edwin lui payait le loyer.

— Je n'aime pas vous entendre parler ainsi, — dit Hilda avec une moue gentille.

— Pourquoi pas?

— Je n'aime pas ça !

— En tout cas, il faut bien, je pense, payer ce loyer.

— Et je voudrais que non. Je voudrais ne pas habiter la maison de Maggie.

— Pourquoi?

— Ça me fait quelque chose.

— Vous êtes sentimentale.

— Dites ce que vous voudrez, ça me fait quelque chose que nous habitions la maison de Maggie. Il me semble que je ne suis jamais chez moi. Non, je n'en ai jamais l'impression.

— Quelle enfant vous faites !

— Vous ne me changerez pas, — insista-t-elle résolument.

Il savait qu'elle n'avait pas de sympathie pour la bonne Maggie. Et il savait pourquoi, bien qu'elle ne le lui eût jamais dit. Une raison de cet éloignement était simplement une vague jalousie de Maggie, prédécesseur d'Hilda comme maîtresse de maison. L'autre avait son origine dans la tiédeur de Maggie à l'égard de George. George l'avait ennuyée lors de ses visites avant le mariage de sa mère et d'ailleurs elle avait été vaguement froissée de l'intérêt que témoignait Edwin à l'enfant d'une femme mystérieuse. Si elle eût rencontré George après l'annonce des fiançailles d'Edwin elle l'eût accepté avec l'indifférence contente qui lui était habituelle. Mais elle l'avait rencontré trop tôt et son regard étonné semblait demander au petit garçon : « Pourquoi mon frère est-il si féru de vous? Il faut expliquer cela et l'explication est fournie par l'existence de votre étrange mère. » Edwin ne se refusait pas à reconnaître cette attitude de Maggie, mais il la défendait, la trouvant humaine. Bien qu'épaisse et terne, « c'était la crème des femmes » et l'esclave même du devoir et de la fidélité. Il aurait souhaité faire voir à Hilda toutes ses excellentes qualités.

— Savez-vous à quoi j'ai pensé? — continua Hilda. — Une supposition que nous achetions sa maison à Maggie? Alors elle serait à nous. Et vous n'auriez pas de loyer à payer.

— Comme c'est vrai ! — dit Edwin moqueur. — Mais j'y perdrais, car il me faudrait acheter la maison trop cher.

— Pourquoi? — s'écria-t-elle avec indignation. — Pourquoi Maggie demanderait-elle un prix trop élevé rien que parce que vous voulez l'acheter? Et pensez à tout l'argent que vous y avez dépensé !

— Cet argent ne fait qu'augmenter pour Maggie la valeur de sa maison. Vous ne m'avez pas l'air, mon enfant, de comprendre le métier de propriétaire. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Maggie ne fixera pas de prix. Seulement je ne peux pas décemment lui donner moins que la valeur donnée à la maison quand elle l'a reçue en partage. C'est-à-dire dix-huit cents livres. Elle ne les vaut pas. Je ne paie que soixante livres de loyer.

— Si elle a pris la maison à un prix exagéré, ça ne regarde qu'elle, — dit la dure et injuste Hilda.

— Pas du tout. Elle a agi comme une sotte. Albert et Clara l'ont persuadée d'agir ainsi. Ça servait rudement bien leurs intérêts. Il ne m'était pas bien commode de m'interposer.

— Il me semble scandaleux que vous ayez à supporter les conséquences de ce qu'ont fait Albert et Clara.

— Je n'y suis pas forcé. Seulement, si j'achète la maison, le prix doit absolument être dix-huit cents livres.

— Hé bien, — dit Hilda, — je voudrais vous voir l'acheter.

— Se sentirait-elle plus chez elle si je le faisais? — demanda-t-il sur un ton taquin et plein de séduction.

— Oui.

Hilda se redressa et eut un sourire de bravade.

— Et supposez que Maggie ne veuille pas vendre?

— Voulez-vous me permettre de lui en parler?

Le ton soumis d'Hilda semblait impliquer qu'Edwin était un tyran qui gouvernait d'un simple signe de tête.

— Ça m'est égal, — dit-il négligemment.

— Hé bien, un de ces jours je le ferai.

Edwin partit laissant son livre. Hilda était tout animée. Elle se disait : « C'est merveilleux, je peux faire ce que je veux de lui. »

La conscience qu'elle avait de son incompréhensible puissance la plongeait dans l'extase. Quel rôle que celui d'une reine boudeuse, capricieuse, voluptueusement allongée sur sa couche qui transformait un tyran en esclave!

Mais elle devint bientôt plus sérieuse. Le sérieux l'envahit comme une douce chaleur. Elle débordait de gratitude envers Edwin. Sa bonté était exquise. Il n'était pas parfait. Elle pouvait voir ses fautes aussi clairement que lorsqu'elle était fâchée contre lui. Mais il était parfaitement adorable. Elle adorait chaque aspect de sa nature, chaque manifestation de son caractère. Elle sentait toute sa responsabilité à son égard et à celui de George. C'était à elle qu'il appartenait de mettre de la grâce dans leur vie à tous deux. Sans elle, comme ils seraient misérables, délaissés ! Ils ressembleraient à des enfants égarés. Personne ne pouvait faire pour eux

ce qu'elle faisait. L'argent ne pouvait acheter ce qu'elle donnait naturellement et aucune imagination ne pouvait l'inventer. Elle considérait Edwin comme supérieur à elle, mais en même temps elle se trouvait mystérieusement au-dessus de lui et de George. Elle possédait pour leur venir en aide une sagesse étrange et douce. Il était agréable et convenable et même prudent d'être capricieuse à l'occasion et d'obtenir ce qu'elle voulait en employant moues, ruses et séductions; mais au-dessous de tout cela il y avait la terrible rigidité de ses devoirs d'épouse, incessants et compliqués, — liens pesants qui demandaient pour être portés l'exercice de tout ce qu'il y avait en elle de noble énergie.

(A suivre.)

ARNOLD BENNETT

(Traduit de l'anglais par MAURICE LANOIRE)

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE[1]

LA VIE A CHISELHURST[2]

A peine l'Impératrice était-elle à Hastings que, de divers côtés, arrivèrent d'obligeants messages qui mettaient de belles résidences privées à sa disposition. Une de ces propositions venait d'un M. Nathaniel Strode, dont le nom était inconnu de l'Impératrice. Il offrait, pour le prix, très modeste, de six mille francs par an, une maison vaste et commode, que sa proximité de Londres rendait avantageuse pour les communications, soit avec la métropole anglaise, soit avec le continent. Madame Lebreton et le commandant Duperré allèrent visiter cette maison et firent un rapport très favorable. Les conditions de M. Strode furent donc acceptées et, quelques jours après, la petite cour exilée s'installa à Chilselhurst, dans la maison appelée *Camden-Place*.

C'était une grande maison, sans aucun caractère architectural, construite en briques rouges que le temps avait brunies. Elle ne remontait pas plus haut que le commencement du siècle. Cette maison en a remplacé une autre, beaucoup plus ancienne, où demeurait Camden, l'illustre antiquaire contemporain de Jacques Ier et l'un des premiers propriétaires du

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août, du 1er et du 15 septembre 1920.

2. Entre le troisième extrait publié par la *Revue* le 15 septembre et celui qu'elle donne aujourd'hui et qui sera le dernier, se placent, dans le volume, deux chapitres : *M. Regnier*, et *l'Impératrice et la capitulation de Sedan*.

domaine, auquel il a laissé son nom. Deux cèdres énormes, qui se balancent en gémissant près de la maison et qui ont, souvent, troublé mon sommeil par des nuits d'orage, passent pour avoir été plantés par l'historien. On considère aussi, comme datant de lui, un petit édicule, caché dans un bouquet d'arbres à cent mètres de la maison. C'est la copie exacte de la lanterne de Démosthène qui est perchée au sommet d'une tour dans le parc de Saint-Cloud.

La maison a sept fenêtres de façade. Le style en est des plus simples et sans aucun autre ornement qu'une grande horloge, dont les aiguilles dorées se meuvent sur un cadran blanchâtre ; au-dessus, la devise : *Malo mori quam fœdari*. Deux annexes basses ont été ajoutées au corps de logis principal ; une aile construite à droite, en retour d'équerre, contient les communs. Le tout forme un ensemble dont l'irrégularité n'a rien de déplaisant.

En entrant, on se trouvait dans une grande galerie, en face d'un large *hall* où la lumière tombait de haut par un vitrage. Sur les murs du *hall* et au long des parois de la galerie, des tableaux, des bustes, des « cabinets » d'ébène ou d'écaille, à incrustations de nacre ou de cuivre, renfermant derrière leurs vitrines une infinité d'objets disparates et de valeur fort inégale. Au fond du *hall*, un immense miroir à biseaux dans un cadre sculpté et ajouré. A droite, un grand cartel doré. Sur ce cartel, qui devait remonter aux premières années du XVIIIe siècle, on lisait mon nom. Ce qui étonna tout le monde, excepté moi, et je n'eus pas de peine à expliquer que ce devait être l'œuvre du grand-père de mon grand-père ; car mes humbles ancêtres ont exercé, de père en fils, la profession d'horlogers, à Paris, jusqu'au commencement du XIXe siècle. L'Impératrice prit l'habitude de faire dresser la table du thé dans ce *hall*. C'était là que nous attendions les journaux du soir, qui contenaient les dépêches de l'après-midi et que nous discutions passionnément les chances de la guerre. Lorsqu'on s'était oublié à causer, l'Impératrice, soudainement rappelée au sentiment de l'heure par la sonnerie lente et sévère de la vieille horloge, demandait : « Ah ! mon Dieu, que dit le grand-père? » Et elle s'enfuyait pour aller s'habiller.

La galerie traversait toute la maison, allant de la salle à

manger à une grande baie vitrée qui ouvrait sur le jardin. Un long tapis à carreaux rouges et verts régnait d'un bout à l'autre. C'est sur ce tapis que nous allions piétiner pendant des années, perdant nos pas aussi bien que nos paroles et nos pensées, passant et repassant devant un buste de Machiavel, figure vicieuse et simiesque dont le sourire aigu semblait railler nos plans et nos rêves. Un jour, à Farnborough[1], dans une des galeries, l'Impératrice m'arrêta brusquement et, me montrant le tapis sur lequel nous marchions, elle me dit : « Le reconnaissez-vous? C'est le tapis de Camden. J'ai tenu à l'emporter... Ah ! combien de milliers de kilomètres avons-nous faits sur ce pauvre tapis et qui ne nous ont menés nulle part ! Nous l'avons usé de nos impatiences ! »

A l'un des bouts de la galerie montait le grand escalier ; à l'autre, s'ouvraient deux salons, terminés par une sorte de rotonde qui donnait sur des pentes gazonnées. Les murs et le plafond étaient couverts de dorures et de peintures mythologiques d'une facture grossière. La cheminée, en porcelaine peinte, n'était pas moins étrange. Je me rappelle le premier mot de Duperré : « C'est beau, ici !... On dirait un café ! »

La salle à manger était grande et belle, éclairée par d'immenses fenêtres et lambrissée du haut en bas. Ces lambris, du travail le plus varié et le plus fin, provenaient du château de Nicolaï, à Bercy. M. Strode, qui avait des ancêtres et qui en était fier, les avait accrochés dans cette salle à manger. Parmi les officiers poudrés et des douairières souriantes se détachait l'énergique physionomie de Strode, l'un des plus fiers esprits de la Révolution anglaise et l'un des cinq membres que Charles Ier alla chercher, de sa personne, sur les bancs du Parlement, pour les arrêter.

Il y avait trois autres salons au rez-de-chaussée. Deux d'entre eux, entièrement revêtus de tapisseries des Gobelins. L'un devint le fumoir ; l'autre, fut réservé au Prince Impérial pour lui servir de salle d'études.

L'Impératrice occupa, au premier étage, une vaste et longue chambre qui correspondait au grand salon du rez-de-chaussée. A cette chambre attenait un joli cabinet, de forme octogone, qu'elle disposa à sa façon et où elle mit peu

1. Farnborough a été la dernière résidence de l'Impératrice.

à peu son empreinte. Je me souviens d'avoir fait couvrir de velours bleu les rayons d'une petite armoire vitrée où elle rangea pieusement les quelques souvenirs précieux qui lui restaient, dans ce premier dénûment de l'exil. Lorsque revint, le 15 novembre, l'anniversaire de sa naissance, nous lui fîmes présent d'un paravent en forme de treillis doré, autour duquel s'enroulait un lierre vivace; et elle fut touchée jusqu'aux larmes de cet humble cadeau, qui lui rappelait une de ses habitudes favorites. Sur sa table, une foule de petites faces en miniature, dans des cadres ouverts, la regardaient lorsqu'elle écrivait. Cette pièce est la seule où elle fit quelques changements. En tout le reste, Camden resta ce qu'il était. Ce n'était qu'une installation provisoire, mais ce provisoire devait durer plus de dix ans.

La chambre de madame Lebreton n'était séparée de celle de l'Impératrice que par une petite antichambre. Le Prince prit une des chambres de la façade. Nous nous campâmes à notre fantaisie.

Le parc n'était pas très grand, mais il renfermait des coins tout à fait sauvages et d'agréables points de vue. On y voyait des dépendances de toutes sortes : habitations pour les jardiniers, pavillons pour les *gate-keepers*, serres, chenils, colombiers et, surtout, le grand bâtiment carré des écuries, qui paraissait plus ancien que la maison.

Pour une pareille demeure, le loyer de six mille francs était ridicule. On se demande pourquoi M. Strode, un spéculateur de profession, qui connaissait apparemment le prix de l'argent, avait fait une si mauvaise affaire. Beaucoup de gens émirent l'idée que M. Strode était un prête-nom et que l'Empereur Napoléon III était, depuis bien des années, le propriétaire de Camden-Place, qu'il se réservait comme un refuge éventuel. Il n'en était rien, mais il est probable que M. Strode était connu de l'Empereur et de son entourage longtemps avant le 4 septembre, car je trouvai, dans une armoire vide, un portrait de M. Mocquart, qui avait, évidemment, été offert au maître de Camden par l'ancien secrétaire de l'Empereur. Peut-être ces relations étaient-elles antérieures à l'Empire. Ces points sont restés obscurs. Ce qui est certain, c'est que M. Strode s'était proposé de demeurer à Camden-Place pen-

dant que l'Impératrice y résidait et de l'y recevoir, en quelque sorte. Il était donc notre compagnon et notre commensal, matin et soir, ainsi que son intendant et ami, un certain M. Fodor. Quelques jours après notre arrivée, M. Fodor périt dans un accident de voiture sur la route d'Eltham. Quant à M. Strode, on fit comprendre à cet aimable et excellent homme que, si bien intentionnée que fût son hospitalité, sa présence continue, dans les tristes circonstances où nous nous trouvions, était gênante. Il s'exécuta de bonne grâce et nous ne le vîmes plus que le dimanche.

Dès les premiers jours, se forma autour de l'Impératrice une petite colonie. Le docteur Conneau nous avait rejoints, amenant son fils Louis, le fidèle ami du Prince, qui venait, à Chiselhurst comme aux Tuileries, partager ses études et ses jeux. Mademoiselle de Larminat reprit son poste de demoiselle d'honneur. Les Aguado s'étaient installés, de l'autre côté du *Common*, dans une maison appelée Old Borough ; le comte Clary avait loué, pour sa femme, Oak Lodge, à la sortie du parc; le duc de Bassano, le comtesse Davillier et sa fille Madeleine s'établirent dans des habitations voisines. Dans le bâtiment des écuries, on organisa un appartement pour madame de Saulcy et pour sa fille Jacqueline. M. de Saulcy, resté à Paris, vint les y rejoindre après la levée du siège. La duchesse de Mouchy était à Londres, ainsi que son frère, le prince Achille, et la princesse Salomé. A Londres, également, la duchesse de Talleyrand, la duchesse de Tarente, les Jérome David, le comte de Bouville et Cl. Duvernois. La famille Rouher s'était fixée à Richmond, ainsi que MM. Albert et Léon Chevreau. De là, un va-et-vient de visites qui donnaient à Camden-Place, sinon la gaieté que le moment ne comportait point, du moins une apparence d'animation.

Le 20 mars 1871, l'Empereur arrivait à Chiselhurst, amenant avec lui le comte Davillier, le baron Corvisart et M. Franceschini Piétri, secrétaire particulier de S. M., qui ne devaient plus la quitter. A partir de cette date, un service volontaire d'aides de camp et de chambellans s'organisa autour de sa personne ; les allées et venues furent encore plus nombreuses et encore plus fréquentes. Il me serait impossible de nommer les visiteurs qui se succédèrent sans interruption pendant

les années 1871 et 1872 : ces pages n'y suffiraient pas. C'étaient les survivants de la pléiade des politiciens de l'Empire, beaucoup de grands noms, appartenant aux deux aristocraties, des artistes, des écrivains, une véritable nuée de journalistes.

Les Anglais manifestaient beaucoup de sympathie envers leur ancien allié. Il avait été acclamé à Douvres, en mettant le pied sur le sol anglais ; il le fut, de nouveau, à Londres, lorsqu'il s'y rendit le jour des actions de grâces solennelles, à propos de la guérison du prince de Galles, dont on avait désespéré.

Le monde gouvernemental était très réservé et M. Gladstone fit attendre longtemps sa première visite. L'aristocratie, qui n'avait pas les mêmes ménagements à garder, montra un médiocre empressement auprès des exilés, malgré l'exemple donné par la Reine, qui, en cette circonstance comme en toutes les autres, montra ce que j'appellerai sa solidité morale. Sous l'Empire, elle avait traité les princes d'Orléans avec tous les égards qui leur étaient dus, et, loin de s'en cacher auprès de Napoléon III, elle avait, très franchement, plaidé leur cause. Sa première visite aux hôtes de Camden date du printemps de 1871. L'Empereur rédigea lui-même une note qui racontait cette visite et que je devais transmettre, « après l'avoir remise au net et corrigée », à nos amis de la presse, — car ce n'était, dans sa pensée, qu'un simple brouillon. J'ai conservé le texte de cette note fort difficile à déchiffrer pour qui n'est pas familiarisé avec cette écriture, presque aussi irrégulière et aussi mal formée que celle du fondateur de la dynastie. L'Empereur, dans cette note, donnait d'abord une idée de la maison, du paysage au milieu duquel elle était située et de la profonde paix qui y régnait d'ordinaire. Il continuait ainsi :

« Samedi dernier, les lieux que nous venons de décrire avaient changé d'aspect. La Reine devait venir faire une visite à Camden-Place. Tout l'espace entre le gare et la grille du parc était rempli par une multitude de voitures et de personnes à pied, venues pour acclamer la souveraine.

» A quatre heures, le train parut à la gare de Chiselhurst. La Reine, le prince Léopold et la princesse Béatrice montèrent dans une voiture attelée de quatre chevaux gris et se dirigèrent vers Camden-Place. Dans une autre voiture se trouvaient lady

Ely et lady Waterpark. Lord Alfred Paget escortait, à cheval, la voiture de la Reine.

» Arrivée à la porte de la villa, la Reine fut reçue par l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial et, selon l'usage, elle embrassa avec effusion ses augustes hôtes. L'Empereur et le Prince baisèrent respectueusement la main de la Reine.

» Après être restée une demi-heure en conversation, la Reine fut conduite dans le premier salon où elle adressa quelques mots aux personnes qui demeureut à Camden-Place avec l'Empereur, et le départ eut lieu dans le même ordre.

» On peut dire que la foule, attirée de si loin pour voir la Reine, voulait, par son empressement, montrer non seulement son respect pour la souveraine,mais aussi combien elle approuvait la démarche de la Reine qui, à peine revenue d'un long voyage, n'avait pas hésité à se déplacer pour venir donner une preuve de sympathie aux exilés de Camden-Place. »

Ce fut la première d'une longue série de visites royales, à Camden-Place, d'abord, et, plus tard, à Farnborough. L'amitié de la Reine Victoria et de l'Impératrice Eugénie devait durer trente ans encore, sans qu'aucun nuage soit jamais venu la troubler. Elles étaient très différentes de caractère et d'habitudes, et les années rendirent le contraste encore plus sensible. La Reine, laborieuse et méthodique, désireuse d'emmagasiner des faits dans son esprit et de les y ranger en bon ordre ; l'Impératrice, primesautière comme toute sa race, incapable d'un effort suivi et régulier, prompte à apercevoir une vérité que n'eussent point découverte des yeux moins exercés, puis la perdant de vue ; l'une très réservée, l'autre très imprudente, mais toutes deux incapables de mensonge; elles arrivaient à l'âge où l'on n'estime plus que la sincérité.

Lord Sydney habitait une partie de l'année au château de Frognal, à deux milles de Chiselhurst. En sa qualité de lord-lieutenant du Kent, il se considérait comme tenu à une sorte d'hospitalité envers la famille impériale. Il venait souvent à Camden ainsi que Lady Sydney. On y voyait aussi l'excellent Lord Buckhurst, depuis comte de la Warr et qui s'est signalé par des essais de législation philanthropique; Lord G. Cavendish, qui demeurait à Chiselhurst, et Lord

Frederick Cavendish, ce noble et infortuné jeune homme qui fut assassiné à Dublin par des misérables, le jour même où, plein des plus généreuses intentions du monde, il venait prendre possession de son poste de principal secrétaire pour l'Irlande ; Lord Henry Lennox, un des derniers *dandies*, dont la fantaisie de Disraëli s'obstinait à faire un homme d'État ; le vieux comte Russell, l'ancien héros de la Réforme de 1832, alors sans influence et même sans lien avec son ancien parti. J'eus l'honneur de recevoir, à leur première visite à Camden, le docteur Tait, primat d'Angleterre, et Mrs Tait. Parmi les journalistes, le directeur du *Morning Post*, Mr Borthwick (depuis sir Algernon, élevé à la pairie sous le nom de Lord Glenesk), était un des plus assidus. Nous voyions très souvent un écrivain d'une nuance toute différente, le rédacteur en chef du *Lloyds News*, Blanchard Jerrold, qui, depuis, a écrit une vie de Napoléon III en quatre gros volumes.

Aucune dame anglaise n'était reçue avec plus de sympathie que madame d'Arcos et sa sœur, miss Minnie Vaughan. Madame d'Arcos, qui appartenait, par sa naissance, à l'une des plus vieilles familles catholiques de l'Angleterre, avait épousé Domingo de Arcos, un ami d'enfance de l'Impératrice. A son tour, l'Impératrice la traitait en amie; son dévouement, son caractère sûr et charmant, la rendaient parfaitement digne de cette affection et les années, en s'écoulant, n'ont fait que resserrer cette amitié.

A tous ces visiteurs, Français ou Anglais, qu'amenaient la fidélité ou la sympathie, s'en joignaient d'autres que nous avions grand'peine à écarter. Il existe une race spéciale d'aventuriers et d'intrigants mâles et femelles, qui surgissent on ne sait d'où au lendemain des révolutions et qui assiègent la maison des princes en exil pour exploiter leurs espérances, leurs souvenirs, leur patriotisme et jusqu'à leurs plus généreux sentiments. Un écrivain de bas étage, mais non sans talent, qui prétendait avoir crié « Vive l'empereur ! » le 4 septembre à la porte des Tuileries, vint nous offrir ou, plutôt, nous imposa ses services et se fit le champion de l'impérialisme à l'étranger. Toute cette campagne aboutit à une dégoûtante tentative de chantage, qui fut reçue avec

le mépris qu'elle méritait et le Gouvernement de M. Thiers recueillit le renégat, lui acheta ses « secrets » beaucoup plus cher qu'ils ne valaient. Les débris de l'ancienne police secrète, les hommes qui avaient vécu de complots politiques tout aussi sérieux que les romans de Gaboriau ou de Ponson du Terrail, continuaient à s'agiter autour de nous en intrigues ténébreuses et puériles. Qui nous servait de bonne foi? Qui nous trahissait? Je ne saurais le dire. Quelques communards cherchèrent à établir des rapports avec nous, prétendant n'être entrés dans le mouvement que pour servir la cause d'une restauration impérialiste, mais ils ne reçurent aucun encouragement.

Du même temps, date l'affaire des prétendus bijoux volés. Beaucoup de personnes, habitant sur divers points de la France (dans le nombre il s'en trouvait qui occupaient une position politique assez importante) avaient reçu des lettres d'un inconnu qui prétendait avoir été chargé par l'Impératrice, à la veille du 4 septembre, de porter en Espagne et de remettre à la comtesse de Montijo des bijoux valant plusieurs millions. Après la révolution, le messager, craignant d'être surpris, avait enterré quelque part son trésor, dans les environs de *** (ici, un nom de lieu qui variait avec chaque lettre). Puis, arrivé à Madrid les mains vides, il y avait été arrêté pour une dette insignifiante. Moyennant l'envoi de la faible somme nécessaire pour se libérer, il était prêt à revenir en France pour déterrer les bijoux qu'il offrait de partager avec son correspondant. Comme preuves à l'appui, il joignait à cette communication divers documents : un plan du lieu, une liste des objets précieux, avec une fausse signature du duc de Bassano et un timbre de la « grande-chancellerie » impériale ; enfin, une lettre de l'Impératrice à sa mère, conçue dans les termes les plus vulgaires et les plus grotesques. Cette fraude impudente et grossière, s'il en fût, trompa bien des gens. Nous reçûmes des lettres innombrables. La plupart de nos correspondants se mettaient franchement à la disposition de l'Impératrice pour la faire rentrer en possession de son bien ; d'autres, en termes mystérieux, donnaient à entendre qu'ils étaient disposés à entrer en négociations pour la livraison d'un impor-

tant secret. Plus d'un fit le voyage de Chiselhurst. Pendant ce temps, les auteurs de l'escroquerie, qui se trouvaient, en effet, dans une prison de Madrid, y faisaient bombance avec l'argent de leurs dupes, qui leur parvenait, semble-t-il, sans la moindre difficulté.

La correspondance relative aux bijoux volés me prit un temps énorme. Je reçus aussi, avec des timbres d'affranchissement pour mes réponses, des lettres d'un *Barnum* yankee, qui proposait de promener l'Empereur à travers les principales villes d'Amérique : grosse somme assurée, frais payés dans les meilleurs hôtels, bonne commission pour moi si j'enlevais l'affaire. Un ministre de je ne sais plus quelle communion dissidente invita l'Empereur à une soirée où il devait démontrer, en s'appuyant sur les textes bibliques, qu'il y avait identité parfaite entre lui (Napoléon III) et l'Antéchrist. L'Empereur m'envoya à cette séance, qui eut lieu dans un *music-hall* malpropre de Westbourne Grove. A mon retour, il écouta, moitié attristé, moitié amusé, le récit des folies que j'avais entendues.

Sous l'Empire, il arrivait fréquemment que des individus, au moment où ils perdaient la raison, se présentaient aux Tuileries pour parler à l'Empereur où à l'Impératrice. Les « fous du guichet de l'Échelle » constituaient un fait divers indispensable dans un journal parisien. Ils ne nous abandonnèrent pas dans l'exil et nous inondèrent de leurs lettres. Deux étaient particulièrement tenaces. C'étaient « le fils de l'Impératrice et du comte de Chambord » et « Marie-Jeanne-des-peuples ». Celle qui prenait ce nom était une jeune femme d'une famille très honorable et très distinguée ; quoique tombée en démence, elle paraissait maîtresse de ses actions. Elle savait que d'elle et de l'Empereur devait naître le sauveur de la France. Quant à l'autre fou, qui, sans doute, écrivait alternativement à Frohsdorf — au comte de Chambord — et à Chiselhurst, il mêlait à ses appels, d'une rhétorique navrée et délirante, les considérations politiques les plus bouffonnes sur l'immense avantage de fusionner le plébiscite et la légitimité. En même temps, il avait pour la personne et la situation du Prince Impérial, son « demi-frère », des ménagements délicats, des sous-entendus

pleins de vagues promesses dont un diplomate eût envié la prudence et l'habileté [1].

L'Empereur travaillait à l'étage supérieur de la maison, dans un tout petit cabinet voisin de sa chambre à coucher, et où il n'y avait guère de place que pour son bureau et son fauteuil. Au mur, en face de lui, une large panoplie où ses armes étaient rangées : une collection de fusils de différents modèles et, quelques-uns, du plus curieux travail. A sa gauche, une armoire géante qui gardait ses papiers les plus précieux. Au fond de cette armoire gisaient d'énormes in-folio contenant ses lettres de jeunesse et la correspondance, inédite, des divers membres de la famille impériale ; enfin, un gros volume relié en rouge, qui renfermait — et renferme encore — les Mémoires, également inédits, de la reine Hortense.

Lorsque M. Franceschini Piétri était absent, l'Empereur nous employait, le comte Davillier, le comte Clary et moi, à recopier les pages d'un mémoire sur les opérations militaires de 1870, ou à en corriger les épreuves lorsqu'elles furent livrées à l'impression. Il me permettait de lui soumettre des modifications et je n'ai jamais eu d'élève ou d'étudiant, dans ma carrière de professeur, qui acceptât avec plus de simplicité, de bonne grâce, de reconnaissance, les corrections proposées que l'impérial auteur de la *Vie de César*. J'étais presque confus de sa promptitude à approuver mes suggestions. Sur un point, cependant, il ne se rendait jamais : c'est quand il fallait mettre en jeu d'autres responsabilités que la sienne. Un jour, je me permis de lui faire remarquer le contraste qui existait entre la clarté parfaite de ses explications orales et l'obscurité de sa rédaction. Il me dit avec un triste sourire : « C'est que je veux me justifier sans accuser. » Tâche difficile, impossible même, comme il s'en aperçut chaque jour davantage. J'ai longtemps possédé une page émouvante à voir, une page de sa main

1. L'Empereur et l'Impératrice me remettaient ces lettres dont j'avais formé une curieuse collection. Le paquet volumineux qui la contenait, portant l'inscription : « Lettres de fous et de folles », a été longtemps chez moi dans une armoire fermée à clef. Il a disparu à l'époque où la maladie m'empêchait de veiller sur mes papiers. Peut-être reparaîtra-t-il un jour, mis en lumière par quelque pseudo-érudit qui croira avoir fait une découverte historique. Un Dumas du XXIIe siècle mettra en feuilleton les souffrances et les aventures du « fils du comte de Chambord et de l'Impératrice Eugénie », comme le Dumas du XIXe a conté jadis celles du frère de Louis XIV.

hachée de cent ratures. Il y racontait la bataille de Sedan et elle portait la trace des généreux scrupules qui avaient agité son âme en écrivant ce récit. Cette page a disparu de mes cartons sans que je puisse m'expliquer comment. L'Empereur s'occupait aussi d'un projet de mortier qui devait réaliser un nouveau progrès après la mitrailleuse, mais, lorsqu'il mourut, l'invention n'avait pas encore dépassé la période des premiers essais.

Il avait fait installer un tour devant une des fenêtres, dans le billard, et le mettait souvent en mouvement, pour remplacer, par cet exercice, sa promenade hygiènique lorsque le temps s'y opposait. J'ai deux coquetiers qui ont été tournés par l'Empereur à cette époque et très élégamment cannelés[1].

L'Impératrice apparaissait pour la première fois à l'heure du lunch. D'ordinaire, elle avait reçu beaucoup de lettres, parcouru une douzaine de journaux, anglais ou français. C'était elle qui nous mettait au courant et qui discutait les nouvelles, généralement avec un ou deux invités, arrivés du continent la veille au soir ou le matin même. L'Empereur, non moins réservé qu'aux Tuileries, jetait un mot, çà et là, et écartait la politique lorsqu'elle lui paraissait inopportune.

L'après-midi était l'heure des audiences. L'Empereur les donnait d'ordinaire en fumant sa cigarette ou en marchant dans la galerie, de ce pas lent et rythmé, avec ce balancement régulier, de droite à gauche, que la maladie et l'âge rendaient plus traînant et plus lourd. Le Prince sortait, comme en France, de deux à quatre, très souvent à cheval, avec son aide de camp et Louis Conneau ; ses deux cousines les demoiselles d'Albe l'accompagnaient quelquefois dans ces courses, et le fidèle Démolliens, le piqueur qui, sous les ordres du vieux Bachon, avait suivi, depuis les premiers jours, son éducation de cavalier, escortait la cavalcade. La promenade à cheval était parfois remplacée par une excursion vers des lieux intéressants. Je me rappelle une visite à la Tour de Londres, en compagnie de la princesse de Metternich et de la duchesse de Mouchy, et une délicieuse

1. Ce n'est pas la première fois que Napoléon III s'exerçait au métier de tourneur. Il y avait à Saint-Cloud, dans le salon qui donnait accès de la salle à manger dans le jardin, une chaise qu'il avait entièrement fabriquée de ses mains.

journée au château de Knolles, près de Sevenoaks, où sont entassées, avec de curieux souvenirs, tant de belles œuvres d'art. C'est là que le Prince fit connaissance avec Reynolds et Gainsborough. Lord Sydney le promena dans Westminster et lui servit de *cicerone* ; c'est le *speaker* lui-même (M. Brand, si je me souviens bien) qui lui expliqua les usages du Parlement. Sur une invitation de la Reine, il assista à une revue près de Hampton-Court. Un autre jour, il fut présent à une fête rurale à Farningham, où se trouve une colonie agricole analogue à notre Mettray ; il prononça quelques paroles de sympathie, son premier discours en anglais. Ainsi, peu à peu, il s'initiait à la vie anglaise et entrait en relations avec toutes les classes.

L'Impératrice, de son côté, quittait quelquefois Chislehurst, dans l'après-midi, pour des courses plus ou moins lointaines. Je l'accompagnai dans une très intéressante visite à la prison de Woking, où elle eut pour guide le colonel Du Cane, inspecteur général de ce service. Elle y fut reconnue d'un malheureux Français, ancien soldat de notre armée d'Italie, qui expiait, par je ne sais combien d'années de prison, le crime d'avoir pris une paire de bottes à la porte d'une chambre d'hôtel. Elle obtint la grâce de cet homme. Je l'accompagnai, un autre jour, à l'église des Jésuites qui est située dans Farm Street. Pendant qu'elle était dans le confessionnal, quelqu'un se mit à improviser sur l'orgue et j'appris que c'était Gounod. J'en ressentis une impression profonde, que j'ai introduite dans un de mes romans.

A cinq heures, le thé était servi, d'abord dans le *hall*, puis dans le petit salon. On s'oubliait à causer, quelquefois, jusqu'à sept heures moins dix, et alors, chacun s'enfuyait, car le *gong*, placé dans la galerie, annonçait le dîner à sept heures.

Le dîner achevé, les hommes passaient dans le fumoir, et de là, dans la salle de billard. Les dames s'installaient autour de la table dans le grand salon. La comtesse Clary, madame Lebreton et mademoiselle de Larminat tiraient l'aiguille. Le docteur Conneau et le duc de Bassano faisaient des réussites. Très souvent, l'Empereur faisait de même. Ou bien, assis dans un grand fauteuil près de la cheminée de porcelaine, enveloppé de la fumée de sa cigarette, il rêvait.

Quand il n'y avait ni étrangers présents, ni grand sujet à l'ordre du jour, on causait peu et le silence n'était troublé que par les exclamations des faiseurs de patiences, qui s'accusaient réciproquement de tricher. Du billard, arrivait le bruit des billes d'ivoire qui s'entre-choquaient furieusement. Ou bien, c'était une ritournelle esquissée, un lambeau d'Offenbach qui éclatait dans le *hall*, où la jeunesse était groupée autour du grand piano à queue. A neuf heures et demie, le Prince allait se coucher et je ne lui disais bonsoir qu'après avoir assisté à sa prière. A onze heures, l'Impératrice se levait et, du seuil de la porte, comme jadis aux Tuileries, elle répondait à notre profonde inclination par une révérence. Cette révérence où elle déployait une élégance suprême, cette révérence exquise, dont elle avait fait une chose d'art, elle en a charmé nos regards, à Farnborough anssi bien qu'à Chiselhurst, jusqu'au jour où l'âge et les infirmités le lui défendirent; ce fut le seul, le dernier vestige de l'étiquette impériale qu'elle a conservé dans l'exil. Je souris en me surprenant, après tant de malheurs subis et de graves pensées, à regretter la révérence de l'Impératrice. C'est qu'elle disait tant de choses, cette révérence ! Elle symbolisait tant de grâces et de splendeurs évanouies !

L'Empereur et l'Impératrice ne sortaient jamais le soir. Le Prince allait souvent au théâtre. Nous avons entendu avec lui la Patti à Covent-Garden et Nilsson à Drury-Lane. Nous vîmes aussi Irving, avec miss Bateman, dans le *Charles Ier* qui fut un des premiers grands succès de l'illustre acteur.

Le dimanche, l'ordre du jour était un peu différent. L'Empereur et l'Impératrice se rendaient à pied à l'église St-Mary pour assister à la grand'messe, et ils revenaient de même, à travers le *common*. C'était, pour les Français de Londres, une occasion de voir les exilés, de se grouper sur leur passage et de les saluer. Le curé catholique était un Irlandais, appelé le Père O'Connor, excellent homme aux manières abruptes. On le remplaça promptement par un prêtre qui parlait fort bien le français, ayant fait son éducation religieuse à Saint-Sulpice. Le Père Goddard, qui fut fait prélat-camérier par Pie IX et que Léon XIII a continué dans la même dignité, tout en le laissant à sa cure de Chiselhurst, venait déjeuner à

Camden après la messe. La salle à manger était ensuite transformée en salle d'escrime et le brave maître d'armes, Bertrand, arrivait de Londres pour présider à la séance, où j'ai vu figurer des lames très réputées, telles que Bartholoni et Féry d'Escland.

Le train de trois heures amenait une véritable foule d'amis et les salons étaient pleins. Un jour, Nilsson chanta toute l'après-midi dans le *hall*; un autre jour, Sullivan, présenté par madame Conneau, improvisa sur le piano pendant des heures. La Patti venait aussi, mais en marquise et sa voix n'a jamais résonné dans le *hall* de Camden. Quand il faisait beau, le thé était servi sur la pelouse et les robes claires traînaient élégamment sur les gazons, les parasols s'agitaient et le bruit des voix féminines montait, comme la rumeur d'une volière, à travers les branches du vieux cèdre planté par Camden.

Telle était la vie à Chiselhurst. Comme dans tous les groupes humains, rapprochés par les circonstances bien plus que par le choix, il s'y produisait des divergences, des antipathies, des rivalités qui créaient, sous le calme apparent de la surface, des remous et des tourbillons. Il y avait des esprits qui ne se comprenaient pas et, peut-être, y eut-il des cœurs qui s'entendaient trop pour leur repos et leur bonheur. Mais le monde n'a pas besoin de savoir ces choses et j'ai quelquefois un étrange et mélancolique plaisir quand je songe aux secrets qui mourront avec moi. Mais mon devoir est de dire que, pendant ces années suprêmes de vie conjugale, la sympathie et l'accord furent parfaits entre l'Empereur et l'Impératrice. J'ai dit qu'après la révolution de septembre, elle lui avait rendu son ancienne affection : le moment est venu d'en donner la preuve. Lorsqu'elle connut les détails de la journée du 1er septembre, lorsqu'elle sut à quoi s'en tenir sur le soi-disant « lâche de Sedan », elle oublia tout ce qu'elle avait senti, pensé, dit, dans la folle excitation de la première heure. Elle l'oublia aussi complètement qu'un homme oublie les actions et les paroles qui lui ont échappé pendant la folie de l'ivresse. Un des témoins de ces scènes douloureuses s'en étant souvenu, elle en fut profondément étonnée, mortellement attristée. Voici le fait. L'amiral Jurien avait voulu recueillir, pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, les souvenirs

de ce mois terrible, pendant lequel l'Impératrice avait été, en quelque sorte, confiée à sa garde. Son but était de mettre en relief, — même aux dépens de qui que ce fût ! — les beaux côtés de ce caractère qu'il admirait profondément : son courage, son abnégation, son patriotisme. Mais, dans ces confidences d'un loyal serviteur, il y avait des révélations imprudentes ou prématurées, ou, encore, des éloges qui ne pouvaient manquer d'être mal entendus par la malignité du public spécial auquel l'article était destiné. L'amiral avait envoyé son manuscrit à Camden, afin de s'assurer s'il n'avait dépassé, en rien, la discrétion agréable à l'Impératrice. Elle prit connaissance du manuscrit, fit quelques observations ; je fus chargé de les rédiger et de les transmettre à l'amiral avec une lettre explicative. J'ai conservé le brouillon de cette lettre et j'y trouve ce passage significatif : « ... Si, parmi toutes ces observations, il en est une qui tienne tout particulièrement au cœur de Sa Majesté, c'est celle qui concerne l'Empereur et les sentiments qu'elle n'a cessé d'éprouver pour lui. La pensée que votre récit la représente comme ayant cru un instant l'Empereur indigne d'Elle remplit l'Impératrice de chagrin. Elle préférerait les plus cruels outrages de ses ennemis à cette appréciation venant d'un ami. »

Au fond de son cœur, elle se reprochait peut-être d'avoir douté un moment et elle acceptait ce tort comme la rançon de ses fautes à lui. Dans l'automne de 1870, accompagnée d'une seule personne et dans le plus grand secret, elle se rendit à Wilhelmshöhe et demeura seulement quelques heures avec le prisonnier. Quelques jours après son retour, elle me dit :

« On ne connaît guère l'Empereur. On se figure qu'il est insensible à toutes les émotions, parce qu'il a des manières froides, en apparence, et réservées. On ne le connaît pas !... Quand je suis arrivée là-bas, il m'a reçue avec beaucoup de calme ; il est resté parfaitement maître de lui tant qu'il a été en présence des étrangers. Mais quand nous avons été seuls !... »

Son accent laissait deviner par quelle étreinte passionnée il avait repris possession de ce cœur, sa dernière fortune et, désormais, son seul empire.

Un soir, à Farnborough, bien des années après, nous étions assis autour de la table ronde où elle prenait place après le

dîner. Je ne sais comment elle rencontra dans un journal, et nous lut tout haut certain article où il était question de l'affection profonde que l'Empereur n'avait jamais cessé d'éprouver pour elle. Ses yeux se remplirent de larmes et sa voix s'étouffa. Elle ne put continuer et passa le journal à ma femme pour qu'elle achevât cette lecture. Nous sentîmes, ce soir-là, qu'en dépit des défaillances morales dont elle avait tant souffert, elle se croyait, se savait aimée et que le souvenir de cet amour, auquel elle avait dû les vicissitudes de sa destinée, était, désormais, sans mélange d'amertume.

J'étais auprès des miens, dans l'été de 1871, lorsque septembre ramena le pénible anniversaire. Le matin du 4, je reçus une lettre de l'Impératrice, dont voici les premières lignes :

« Je ne veux pas que ce triste anniversaire se passe sans que je rappelle à votre souvenir, mon cher monsieur Filon, les heures d'angoisse et de douleur que vous avez partagées avec moi l'année dernière. Vous avez, par un devouement à toute épreuve, adouci bien des choses et je tiens aujourd'hui à vous en remercier. Les longues heures qui me séparent encore de la journée de demain vont réveiller, comme un écho, une douleur amortie, mais un chagrin toujours aussi vif. Tout semble se rapprocher et redevient vivant. Je voudrais, aujourd'hui comme alors, être à demain ou, pour mieux dire, je voudrais l'oubli. Le pardon est simplement cela. Tant que la mémoire vous redonne les sensations qu'on a éprouvées, on ne peut jouir du bénéfice du temps. Je vais partir samedi : en changeant de lieu, changerai-je d'esprit?... »

Je cite cette lettre pour montrer combien elle était délicatement attentive à reconnaître et à encourager le dévouement autour d'elle. Peu après avoir écrit cette lettre, elle partit pour l'Espagne, pendant que l'Empereur s'établissait à Torquay, sur la côte de Devon. Je revins à Camden-Place lorsqu'il y rentra avec son fils ; il était fort occupé à reconstituer la bibliothèque de l'Impératrice, qui venait de disparaître dans l'incendie des Tuileries, et il lui ménageait cette surprise pour son retour. Nous l'aidâmes à préparer le catalogue et il rangea lui-même les volumes, dont les reliures étaient toutes pareilles à celles des anciens et portaient l'E couronné,

empreint avec les fers qu'on avait retrouvés chez Fontaine, au passage des Panoramas. Ils furent tous placés dans d'élégantes armoires vitrées, à hauteur d'appui, qui garnirent les parois du grand salon.

L'Impératrice revint d'Espagne au mois de décembre et la vie recommença à Camden, telle que je l'ai décrite. Le Prince, pendant toute cette année 1871-1872, suivit les cours de King's-College avec son ami Conneau : ce qui nécessitait des voyages à Londres presque quotidiens. Lorsque vint l'été de 1872, l'Impératrice remonta, cette fos, vers le Nord. Elle emmena son fils en Écosse, puis vint rejoindre l'Empereur à Brighton. Là, ils étaient fort incommodés par la curiosité des badauds et furent heureux de se réfugier à Cowes, dans l'île de Wight, où ils trouvèrent une sorte de solitude. Après avoir passé quelques jours à l'hôtel, la petite cour exilée s'installa dans deux maisons situées presque à l'extrémité de la *Parade* ; celle où habitait le prince portait le nom bizarre de Paou-Shun, que lui avait donné son propriétaire, un vieil amiral, sans doute en mémoire de quelque campagne dans l'Extrême-Orient. J'avais fait mon cabinet d'étude d'une toute petite pièce, entièrement tapissée de cartes marines et d'où l'on découvrait tout le Solent. Le bon amiral devait s'y croire à bord de son navire, en train de faire le tour du monde. Le Prince essayait de s'y donner la même illusion et j'en profitais pour lui faire un peu de géographie. Le mois de septembre fut délicieux cette année-là et la vie se passa fort agréablement à Cowes. Le Prince était particulièrement fêté par les enfants du comte et de la comtesse de Harrington, dont l'hospitalité, cordiale et simple, mettait tout le monde à l'aise. Le baron Henry de Worms, qui avait été un des élèves les plus distingués de notre collège Rollin et qui, plus tard, après avoir été président du *Board of Trade*, a été élevé à la pairie, apprenait au Prince à nager et s'ingéniait, en mille façons, à le distraire. Le Prince avait aussi trouvé des camarades de son âge dans les jeunes Exshaw, dont le grand-père était un sénateur de l'Empire, M. de Richemont. Deux ou trois jeunes Américaines très séduisantes, jetaient une note de gaîté coquette et comme de *flirt* à demi enfantin, dans ce jeune groupe qui commençait à s'amollir vaguement aux

influences féminines. Chaque jour amenait de nouvelles courses. C'était une partie de tennis, à Carisbrooke-Castle, à quelques pas de la fenêtre historique par où Charles Ier a vainement tenté d'échapper à ses geôliers ; ou bien, c'était une croisière de quelques heures sur le navire de celui-ci ou de celui-là. Un jour, vint mouiller, en rade de Cowes, un de ces yachts voyageurs qui allaient de place en place pendant l'été. Il appartenait à la baronne Meyer de Rothschild, qui en avait fait son *home*, persuadée que la vie sur mer était sa seule chance de salut en présence d'un mal toujours menaçant. Le prince fut invité à visiter le yacht et y passa une journée avec son cousin, le duc d'Albe. Je n'oublierai jamais le grand air et la mélancolie profonde de la baronne. Elle incarnait la douleur de quitter la vie. Sa fille Hannah de Rothschild (depuis comtesse de Rosebery) l'entourait de soins touchants et recevait ses hôtes avec un mélange de simplicité et de réserve dont je fus vivement frappé.

L'Empereur quittait peu la maison, et l'Impératrice ne quittait guère l'Empereur. On revint à Camden dans les premiers jours d'octobre ; à ce moment l'état de santé de Napoléon III s'aggrava au point de nécessiter une opération, aux suites de laquelle il devait succomber[1].

AUGUSTIN FILON

1. Le volume qui doit paraître très prochainement, se termine par ces quatre chapitres : *Le 9 janvier 1873 ; L'Impératrice s'efface ; Le Pèlerinage d'Itelezi ; Quarante ans de silence.*

AUGUSTIN FILON

ET SES « SOUVENIRS »

I

Un des premiers jours du mois de novembre 1862, les « littéraires » de l'École normale, assemblés dans une grande salle d'études, accomplissaient un vieux rite : le chef de section de la seconde année, Augustin Filon, présentait aux camarades de troisième année les normaliens entrants. Chacun de ceux-ci, à l'appel de son nom, monta sur une chaise au milieu de la salle ; il entendit une biographie, malicieuse sans être méchante, de sa personne. Élève de la promotion nouvelle, j'eus ma part de la malice, et même une assez bonne part. C'est ainsi que commença entre Filon et moi une amitié que la vie devait faire intime.

Augustin Filon était un camarade charmant. De grands succès au concours général des lycées de Paris l'avaient rendu célèbre parmi la jeunesse universitaire ; il n'en tirait point vanité. Un de ses camarades de promotion [1] a dit de lui qu'il

1. M. Auguste Moireau, dans une excellente notice publiée par *l'Annuaire de l'Association amicale des Anciens élèves de l'École normale supérieure* (1917).

était un peu « distant » ; c'est vrai. Il se distinguait de la plupart de nous par sa bonne tenue où il mettait quelque élégance, et, s'il était aimable, il n'était pas banal. Il évitait les vulgaires, détestait les grossiers et se moquait des « politiques » : la politique lui semblait être ennemie des lettres, et cela était à ses yeux un grand crime.

Il n'aimait pas seulement les lettres classiques, celles d'Athènes, de Rome et de France ; il s'intéressait aux lettres anglaises et aux lettres allemandes. Un jour, il me parla du *Wilhelm Meister* de Gœthe qu'il venait de lire, et, à ce propos, de la littérature allemande, qu'il commençait à étudier. C'était en ce temps-là chose rare, même à l'École normale. Notre directeur, M. Désiré Nisard, se flattait d'ignorer les lettres étrangères, et il les ignorait en effet au point qu'ayant su qu'un de nous apprenait le hongrois, il lui dit : « Ce doit être bien difficile l'étude des langues slaves. »

Filon — en cela disciple de Taine — considérait la littérature comme un témoignage de premier ordre sur la vie de l'humanité en ses différents endroits, à ses différentes dates; la connaissance du moment et du milieu est donc nécessaire à qui veut acquérir la pleine connaissance des lettres. Dès le temps d'école, en 1862, il publiait un essai sur *Guy Patin, sa vie et sa correspondance*; il y reconstituait le singulier milieu où vécut le curieux personnage et révélait ainsi son aptitude à l'histoire des littératures.

En 1865, il sortait de l'École agrégé des lettres, premier agrégé, bien entendu. Il fut nommé professeur au lycée de Nice, d'où il passa au lycée de Grenoble. En 1867, un événement se produisit dont les suites devaient être pour lui considérables. M. Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, lui demanda d'accepter la fonction de précepteur du Prince Impérial ; après mûre réflexion, Filon accepta. Deux ans après, plusieurs répétiteurs, au nombre desquels j'étais, lui furent adjoints; mais il garda la haute main sur l'éducation du « petit prince ».

***

Le préceptorat inauguré à Saint-Cloud, à l'automne de 1867, s'acheva au commencement de 1875. Entre les deux dates, l'Empire s'effondra. Filon a raconté les tragiques dernières journées du régime ; il n'a pas dit qu'après avoir rejoint en Angleterre l'Impératrice et le Prince Impérial, il rentra en France et voulut s'engager ; un ordre d'expulsion le renvoya en Angleterre. Alors commença entre l'élève et le maître l'intimité ; ils ne se quittaient plus. Quand le Prince, à la fin de 1872, entra à l'École militaire de Woolwich, Filon l'y accompagna ; pendant deux ans, ils vécurent en tête à tête dans une petite maison.

Ce précepteur n'était pas le magister qui donne des leçons sur tel ou tel sujet, tel jour à telle heure. Il y eut à tout moment, de lui à son élève, ce que Michelet appelle « la communication de l'intime ». Or cet « intime » du précepteur était richement pourvu ; il y trouvait de quoi répondre à toute question de son élève, qui était questionneur et discutait les réponses. Tous les sujets se présentèrent dans ces conversations innombrables. Ce fut une éducation totale de l'esprit et du cœur, et l'élève sentit tout le prix de la dignité intellectuelle et morale du maître qui savait tant de choses, et qui l'aimait et le servait avec un dévouement si noble, dans sa sincérité et sa simplicité.

Filon fut bienfaisant d'une autre manière, et le bienfait s'étendit à la petite cour exilée.

J'ai connu la vie de cette cour par des visites pendant les vacances, en Suisse, au château d'Arenenberg et en Angleterre, à Chiselhurst.

Le château d'Arenenberg est une maison très simple qu'habita la reine Hortense, mère de Napoléon III. Il est situé sur une sorte de promontoire entre le grand lac de Constance et le petit lac appelé lac inférieur, l'*Untersee*. A quelque distance devant la maison se dresse le pavillon de la reine Hortense ; de là, on découvre, au bord de l'eau, la jolie ville de Constance. Derrière la maison, une terrasse regarde l'Untersee et

les collines vêtues de forêts. La reine Hortense prétendait que nulle part au monde ne se pouvaient voir d'aussi beaux couchers de soleil. Du parc, des chemins descendent au Sud vers la plaine, ou montent au Nord vers les collines. C'étaient, de tous côtés, des invites à sortir, et l'on sortait chaque jour; les promenades à pied alternaient avec les promenades sur l'eau. Et puis, Arenenberg, c'était un séjour d'été, et la belle saison embellit même l'existence des affligés.

Mais Chiselhurst !

Filon a décrit la longue galerie du rez-de-chaussée, qui était le lieu de promenade où les pas des exilés, pendant dix ans, mesurèrent des milliers de kilomètres. Un jour d'octobre, j'y marchais à côté de l'Impératrice ; au dehors un brouillard d'Angleterre régnait souverainement. L'Impératrice, collant son front à la glace de la galerie, me dit : « Ne trouvez-vous pas que nous avons l'air de poissons qui évoluent dans un *aquarium*? »

Oh ! les longues heures de ces journées noires ! J'y ai compris et senti le spleen. Le Prince Impérial en subissait les accès ; un jour, dans son cabinet j'entrai et voulus causer, mais il ne m'écoutait pas ; il dessinait à la plume des grenadiers de la vieille garde marchant, le haut bonnet à poil incliné sous le vent et la pluie.

« Monseigneur, à quoi pensez-vous? » — « Je pense que je donnerais beaucoup pour voir l'omnibus de Grenelle-Porte Saint-Martin sortir de la rue du Bac. » Aux Tuileries, des fenêtres de son cabinet de travail, au premier étage du Pavillon de Flore, il apercevait la rue du Bac débouchant sur le quai et il regardait les voitures aller et venir.

L'ennui n'était pas le seul mal dont souffrît la maison. Il est rare que les personnes habitant sous le même toit, à peu près séparées du reste du monde, n'éprouvent pas une lassitude de vivre ensemble. On se connaît trop les uns les autres ; on sait que, n'importe quelle circonstance étant donnée, monsieur un tel ou madame une telle dira telle parole, prendra telle mine ; on n'espère aucun imprévu. D'autre part, il y a des degrés dans l'affection que l'on sent les uns pour les autres ; le plus bas de ces degrés confine à l'antipathie. Et pourtant, il faut se réunir à la table du déjeuner, du thé

et du dîner, prolonger au salon la soirée jusqu'à ce que les maîtres de la maison se lèvent, et garder un visage toujours prêt à sourire. Un soir pourtant, je vis un front contracté ; je demandai tout bas : « Vous souffrez? » Tout bas, il me fut répondu : « Non, mais cela me ferait du bien de crier. »

L'Impératrice m'a dit : « Nous sommes ici sur le radeau de la *Méduse* ; il y a des moments où nous avons envie de nous manger les uns les autres. »

Contre l'ennui, contre la mésintelligence, Filon réagissait. Comme il avait beaucoup d'esprit, il ranimait les conversations et son sourire déridait les visages renfrognés ; ce sourire à pointe de malice plaisait à tout le monde. Filon apaisait les petites discordes ; quelquefois, il grondait doucement celui-ci ou celle-là. Tous avaient de l'affection pour lui ; mais pour le Prince Impérial et sa mère, il était le grand ami ; tous deux savaient ce qu'ils lui devaient. Il a cité une très belle lettre que l'Impératrice lui écrivit, le 4 septembre 1871 : « Je ne veux pas que ce triste anniversaire se passe sans que je rappelle à votre souvenir, mon cher monsieur Filon, les jours d'angoisse et de douleur que vous avez passés avec moi. Vous avez par un dévouement à toute épreuve adouci bien des choses, et je tiens aujourd'hui à vous en remercier. »

L'Impératrice n'était pas complimenteuse ; mais voilà, en peu de mots, un grand compliment : « Vous avez adouci bien des choses », cela dit beaucoup ; cela dit tout, si l'on pense à la violence des amertumes qu'il fallut *adoucir*.

***

Quand furent achevées les études du Prince Impérial, au début de 1875, Filon revint à Paris ; en 1883, il retourna en Angleterre où il habita Margate, puis un faubourg de Londres, South Croydon.

De 1875 à 1916, date de sa mort, l'écrivain s'est donné large carrière. La valeur littéraire de son œuvre est grande. Filon écrivait comme on parle; pour répéter un mot de Montaigne, son « parler est tel sur le papier qu'à la bouche ».

Le lecteur est charmé par cette simplicité, par cette facilité naturelle, par cette abondance qui n'encombre ni ne déborde, par une discrétion continue : à décrire un paysage ou une personne ou un moment tragique, quelques lignes suffisent; l'émotion légère ou intense passe tout droit de l'âme qui parle à l'âme qui écoute. Augustin Filon est un écrivain de pure race française.

*
* *

Il s'est proposé de faire connaître à la France l'Angleterre, toute l'Angleterre, dans sa vie politique, sociale, économique, esthétique. Il a publié des études dans plusieurs journaux, surtout dans le *Journal des Débats*, dans plusieurs revues, surtout dans la *Revue des Deux Mondes*. Elles ont été en partie réunies en volumes : les *Profils anglais*, portraits de grands personnages, Randolph Churchill, Joseph Chamberlain, John Morley, Parnell; *l'Angleterre d'Édouard VII*, tableau de la Grande-Bretagne au début du xxe siècle.

Une de ses premières œuvres a été une *Histoire de la littérature anglaise*, œuvre excellente qui fut bien accueillie par la critique en Angleterre, et que l'Académie française couronna. Une des dernières fut une *Histoire d'Angleterre*. Celle-ci est encore inédite; le manuscrit en est déposé à la librairie Hachette. Je crois savoir que la publication en est décidée. Quelqu'un qui a lu le manuscrit, et qui est un juge d'humeur sévère, m'a fait un grand éloge du livre.

Comme, en même temps, il faisait connaître la France à l'Angleterre par des articles publiés dans la *Fortnightly Review*, pendant de ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, on a pu dire qu'il a été un des premiers ouvriers de l'Entente cordiale, où il voyait la sécurité de l'avenir pour l'Angleterre et pour la France.

Un tel travail suffisait, semble-t-il, à occuper une vie. Mais Filon trouvait, dans les souvenirs de sa propre vie, matière à d'autres travaux. Son *Mérimée*, si agréable, si vivant, explique un caractère particulièrement original, et fait connaître le milieu où vécut ce rare écrivain. Le livre sur *le Prince Impérial* est un témoignage émouvant et décisif qui

n'a pas été contesté. Des *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie*, nous parlerons longuement tout à l'heure.

Est-ce tout? Non. Ajoutez une quinzaine de romans. Ils sont charmants (c'est un mot que je répète souvent, et je le fais exprès); tantôt des études de mœurs, comme les *Mariages de Londres* et *Amours anglaises*; tantôt à fond d'histoire comme les *Contes du centenaire*. Cette partie de son œuvre n'était pas celle qui plaisait le moins à Filon; il me l'a dit un jour. Il y donnait carrière à son imagination vive et, si je puis dire, diverse, enrichie comme elle était par l'expérience d'une vie mêlée de bonheur et de catastrophes.

***

Mais voici qui achève de faire connaître l'homme qu'était Augustin Filon.

En 1874, il commença de souffrir d'une périostite, qui mettait ses yeux en péril; le mal s'aggrava en 1879; une opération l'aveugla pour plusieurs mois; d'autres succédèrent qui lui rendirent une faible lueur. Je le vis pour la dernière fois à l'École normale en 1914; il était presque aveugle; il me demanda de le conduire à sa « turne »; on appelle ainsi les salles d'étude où sont répartis, par petits groupes, les élèves de troisième année. Arrivé au corridor qui dessert les turnes, il quitta mon bras : « Laisse-moi, me dit-il, chercher mon chemin. » A tâtons, il chercha et trouva : « C'est ici. » Puis il marqua la place qu'occupaient ses camarades de turne, ses « coturnes », comme on dit à l'École. Et les vieux souvenirs lui revenaient : voilà donc la fenêtre par où il passait, pour monter sur le toit où l'on fumait et jouait aux cartes, deux plaisirs défendus par les règlements normaliens d'alors. « Ah! me dit-il, dans ce temps-là, je n'avais pas peur de me casser le cou à chaque pas. » Aucune amertume ne se mêlait à ses propos; il souriait.

Avec cette infirmité, comment donc a-t-il pu achever tant d'œuvres qui supposent tant de lecture, tant d'écriture. Quelqu'un l'assista dans son travail, l'assista dans ses souffrances, secrétaire et garde-malade, dont le dévouement ne se lassa jamais : madame Augustin Filon.

II

Les *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie*[1] qu'Augustin Filon a si bien connue, sont un document historique précieux. Ce livre sera certainement discuté, certainement contredit. Je me fais donc un devoir de montrer que les souvenirs de mon ami sont confirmés par ceux que j'ai gardés de quelques séjours que j'ai faits, pendant mes vacances de professeur, à *Camden Place*, ou bien au château d'Arenenberg. Chemin faisant, j'ajouterai des observations et des réflexions qui me sont personnelles.

*
* *

L'Impératrice était belle, et sa beauté a été justement célébrée. En 1867, quand Filon la vit pour la première fois, le temps avait marqué sur elle les traces de son passage ; mais on admirait la grâce de toute sa personne, de ses saluts, de ses révérences, de son sourire, et la fine ossature de son visage, et le charme de ses yeux, tout proches l'un de l'autre, si vivants, si vifs, où j'ai vu maintes fois succéder au sourire une large larme qui voilait le regard.

Chez elle « aucune pose, aucun souci de l'effet ». Les jours de cérémonie, sous le manteau impérial et le diadème de pierreries, elle prenait sans effort l'air de majesté ; mais, dans la vie quotidienne, elle apparaissait « plus simple et plus naturelle qu'aucune des femmes qui l'entouraient ». Même les gens les plus timides se sentaient à l'aise avec elle après quelques minutes de conversation.

L'Impératrice parlait beaucoup, un peu bruyamment, et je l'ai entendue dire des choses qu'elle aurait beaucoup mieux fait ne pas dire ; mais sa conversation intéressait par sa vivacité, par la promptitude à passer d'un sujet à un autre, par des traits amusants, par des sentences

1. C'est par un traité signé le 18 juin 1892 chez Calmann-Lévy que Filon s'était engagé à écrire ce livre. Il avait été entendu que le manuscrit en serait remis aussitôt après la mort de l'Impératrice

bien frappées comme celles-ci : « Le coup d'État est un boulet qu'on traîne et qui finit par vous paralyser la jambe. » — « En France, au commencement, on peut tout faire ; au bout d'un certain temps, on ne peut même plus se moucher. »

On s'apercevait vite, en l'écoutant, qu'elle tirait de son imagination maints détails de ses récits. Filon a dit qu'elle ne mentait jamais, et elle était certainement incapable d'un vrai mensonge en matière sérieuse; mais elle brodait sur le réel de jolis dessins de sa façon.

Un jour, elle me raconta la naissance du Prince Impérial. Une souveraine n'accouche pas comme une simple mortelle ; il ne faut pas que l'on puisse supposer que l'héritier de la couronne ait été apporté du dehors. Des témoins dûment qualifiés sont donc nécessaires. Sous l'ancienne monarchie, le cérémonial était consacré par l'usage ; sous la monarchie napoléonienne, il fut réglé par des statuts et par des sénatus-consultes. En vertu de ces actes, le 16 mai 1856, vers trois heures du matin, les douleurs ayant commencé, le Prince Napoléon, le Prince Louis Murat, M. Achille Fould, ministre d'État de la Maison de l'Empereur, M. Abbattucci, garde des sceaux, furent introduits dans la chambre de Sa Majesté.

L'Impératrice m'a dit qu'elle se sentait observée surtout par le monocle intense du Prince Napoléon, naturellement préoccupé de savoir s'il allait rester l'héritier de la couronne impériale. L'enfant vint au monde. L'Empereur se pencha vers l'Impératrice, qui, d'une voix faible et inquiète, lui demanda : « C'est une fille? » L'Empereur répondit : « Non. » Alors l'Impératrice, souriante : « C'est un garçon ! » Mais l'Empereur, craignant une émotion trop vive, répondit encore : « Non ! » — « Mais alors, qu'est-ce que c'est ! » — Le vrai, c'est sans doute que l'Empereur, très ému, balbutia des paroles inintelligibles ; l'imagination de l'Impératrice les traduisit en langue claire.

Elle « contait » à merveille. Je me rappelle le récit d'un combat de cerfs : les cornes enchevêtrées, secouées à être brisées, les bêtes bramant leur fureur ; à la fin, elles se tuaient l'une l'autre. Et l'Impératrice concluait : « Les cerfs savent ce que c'est que l'amour; peut-être les hommes pri-

mitifs le savaient aussi...; mais les hommes d'aujourd'hui !... »

L'outrance à la façon d'Espagne lui était familière : « Il y avait à Madrid une femme qui souffrait mortellement de la fièvre; un jour, elle était assise sur un banc d'une place où se trouvait une écurie de taureaux de combat. Un de ces taureaux passe derrière elle et lui souffle dans le cou. La fièvre s'en alla et ne revint plus[1]. »

L'imagination de l'Impératrice se complaisait dans le tragique ; voici quelques paroles d'elle que Filon a citées :

« Je suis venue au monde pendant un tremblement de terre ; ma mère accoucha sous une tente dans le jardin. Qu'est-ce que les anciens auraient dit d'un tel présage? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde. »

En voici d'autres que j'ai entendues :

« En 1855, j'étais à Biarritz ; une nuit, je fus éveillée par le tocsin qui annonçait un incendie ; je me levai en hâte et j'allai faire la chaîne : je sentis alors, pour la première fois, tressaillir mon enfant. L'idée me vint qu'il était destiné à mourir de mort violente. »

Au théâtre, elle aimait par-dessus tout la tragédie. Toute jeune et presque enfant encore, elle connut Rachel chez madame de Montijo, sa mère, qui recevait volontiers des artistes. La grande actrice se prit d'une vive affection pour la famille espagnole ; elle donnait aux dames de Montijo des places pour aller l'entendre : « Elle nous voulait, raconte l'Impératrice, tout près d'elle, dans l'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche. Notre émotion, notre enthousiasme, nos larmes l'inspiraient. Elle suivait dans nos yeux dilatés le *crescendo* de sa puissance tragique. »

Bien des années après, à Farnborough, sa dernière résidence, l'Impératrice, un soir, causait tout en tirant l'aiguille, avec

1. En l'entendant parler les jours où elle était en verve, plusieurs lui ont demandé pourquoi elle n'écrivait pas ce qu'elle contait si bien. A cette question, que j'entendis un jour, elle répondit : « Non, par exemple ! On me mettrait des *sic* ! » En effet, dans les *Papiers trouvés aux Tuileries* après le 4 septembre 1870, quelques fautes étaient suivies d'un *sic* entre parenthèses ; elle en demeurait vexée. Mais ces fautes, rares d'ailleurs, n'empêchaient pas qu'elle écrivît bien et nettement. Une publication de ses lettres lui ferait certainement honneur.

quelques dames. On vint à parler de Rachel, et tout à coup, elle déclama ces vers de *Phèdre* :

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non pas tel que l'ont vu les enfers,
Vulgaire admirateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux ou tel que je vous voi...

Elle mit à réciter ces vers un tel accent que les aiguilles étonnées s'arrêtèrent.

L'Impératrice était éloquente; je l'éprouvai un jour à mes dépens. C'était à Arenenberg. Je lui demandai le matin de vouloir bien m'accorder quelques minutes d'entretien après le déjeuner. En sortant de table, elle me mena au pavillon de la reine Hortense et me fit asseoir près d'elle. Je lui dis alors que j'avais été fort ému — et que je n'étais pas le seul — par la visite que le maréchal Bazaine, évadé de son île, lui avait faite récemment. Brusquement, elle se leva ; le sang lui montait à la tête : « Vous ne savez donc pas que, seul dans l'armée, le maréchal a gardé les aigles sur les drapeaux après le 4 septembre. Vous ne savez rien de cette histoire... » Alors, elle me raconta ses relations avec Bazaine à la trahison de qui elle n'a jamais voulu croire : « tout semblait perdu; on ne pouvait raisonnablement espérer que des forces militaires nouvelles fussent créées, et Paris était incapable de se défendre longtemps ; plus la guerre durerait, plus gran des seraient les exigences de l'ennemi ; des troubles révolutionnaires étaient à craindre ; la guerre civile ajoutée à la guerre étrangère c'était la fin des fins ; restait une armée, celle de Bazaine, armée héroïque ; l'ennemi savait bien qu'il ne la réduirait pas aisément à merci ; Bismarck, très prudent, craignait la continuation de la guerre ; une intervention étrangère sous forme de médiation pouvait se produire. N'était-il pas possible d'espérer une paix moins dure que celle qui était à prévoir; on la devrait à l'armée de Metz; on lui devrait, aussi à cette armée, le maintien de l'ordre en France ; à ce moment-là une « Commune » était à craindre, et vous savez ce qu'elle a été,

la Commune...? Oui, j'ai cru servir la France. Si j'ai aussi espéré servir la dynastie, qui pourrait me le reprocher? Mais ce n'était pour moi qu'un intérêt secondaire. Si vous me croyez capable de préférer la dynastie à la France, c'est que vous ne me connaissez pas. »

Ses paroles se pressaient véhémentes et sonores. Je l'écoutais respectueusement, sans un mot ni un geste d'adhésion[1]. Elle vit bien qu'elle ne me convainquait point; elle conclut : « Ne me parlez plus jamais du maréchal Bazaine. » Je m'inclinai; elle s'assit, puis, quelques secondes après, se releva et se dirigea vers la maison sans m'inviter à la suivre.

Je dois ajouter que le lendemain l'orage parut dissipé. Au « bonjour » d'avant le déjeuner, elle me sourit avec sa grâce habituelle.

L'Impératrice avait l'esprit cultivé. Il ne s'agit pas d'une culture méthodique sur plan prémédité et suivi; elle était incapable d'un patient travail régulier, étant pour cela trop « primesautière ». Elle lisait des journaux, mais aussi de sérieuses revues et des livres; les sujets les plus divers l'intéressaient. Ses lectures étaient attentives; elle notait ses réflexions sur des cahiers; Filon, qui les a lues, fait à leur propos une curieuse réflexion : « L'Impératrice différait en tout de la société dans laquelle les circonstances l'avaient placée... Elle n'avait rien du temps et du milieu où je l'ai connue... Autour d'elle l'on riait ou l'on chantait pendant qu'elle rêvait ou s'indignait... Il eût suffi de jeter les yeux sur les cahiers où elle consignait les réflexions nées de ses lectures ou les mots qui l'avaient frappée pour se rendre compte du manque absolu de sympathie entre elle et son entourage. Elle ne le comprenait pas; ils ne l'ont jamais comprise. Cette femme tant admirée a été mal connue, quoiqu'elle ait vécu près de vingt ans sous l'ardente lumière que projette vers un trône la curiosité universelle... » Ces lignes m'ont frappé. Souvent auprès d'elle j'ai eu l'impression que l'Impératrice était d'un autre temps, d'un autre pays.

1. Je dois déclarer ici, tout en regrettant ce désaccord avec mon ami Filon, que l'incident Régnier, si bien exposé d'ailleurs dans le volume, me paraît avoir été plus que fâcheux.

Dernier trait de ce caractère et non le moins important : l'Impératrice disposait d'une grande force d'énergie. Par expérience, je sais que, dans de longues promenades à pied, elle fatiguait ceux qui l'accompagnaient sans ressentir aucune lassitude. Elle était née voyageuse sur la terre et sur la mer, sur la mer surtout, dont elle aimait l'immensité, le mouvement, la couleur et l'odeur. Depuis l'exil, les voyages se sont multipliés. Elle a fait d'abord en Afrique du Sud le pèlerinage douloureux au lieu où tomba son fils. Son yacht, le *Thistle*, a croisé dans la Méditerranée et dans les parages de l'Irlande, de l'Écosse, de la Norvège. Elle est allée plus loin. Elle a voulu revoir cette Égypte où elle avait reçu en 1869 les hommages du monde entier représenté à la grande fête. Elle compta pousser jusqu'à Khartoum ; mais ceux qui l'accompagnaient, craignant pour cette plus qu'octogénaire les chaleurs équatoriales, l'en dissuadèrent. Enfin, elle entreprit le voyage de l'Inde, pour se débarrasser, disait-elle en souriant, d'une crise prolongée de rhumatismes, mais aussi attirée par le renom d'une de ces vieilles civilisations qu'elle aimait et qu'elle comprenait.

Elle est morte dans sa quatre-vingt-quinzième année. Devenue presque aveugle, elle ne se résignait pas à l'obscurité. Depuis longtemps, elle désirait une opération ; les médecins de Paris n'en voulaient pas entendre parler parce qu'ils en jugeaient les suites dangereuses ; elle persista à la vouloir. Sa volonté demeurait ferme ; son intelligence n'était point affaiblie. Elle décida que la joie de retrouver la vue, de « voir » encore les êtres et les choses, valait le risque à courir.

Les exemples d'une telle longévité, avec une telle énergie vitale persistante, sont très rares.

***

Reste à parler de la politique.

« Je déteste la politique », a dit et répété l'Impératrice. Mais pourquoi donc lisait-elle quotidiennement cinq ou six journaux de France ou d'Angleterre? Ce n'était point pour

s'amuser aux faits divers assurément. Ce qu'elle détestait dans la politique c'est le travail régulier, suivi, méthodique, la besogne de bureau d'où sortent tant de papiers à lire. Mais s'élever au-dessus de ce terre à terre, planer, gouverner, régner...? Cela est autre chose. N'oublions pas que, bien qu'elle ne fût pas le moins du monde hautaine, l'Impératrice portait en elle la fierté d'être l'Impératrice des Français et aussi la fierté, au moins égale, d'être « grande d'Espagne ». Il n'est pas possible que ce double sentiment n'ait pas produit en elle, sans qu'elle se l'avouât à elle-même, ses sentiments d'orgueil. Ne pas oublier non plus cette imagination qui se plaisait aux grands rêves.

Quelles étaient ses idées sur le gouvernement de la France? Filon déclare qu'elle n'était pas une cléricale, pas même une dévote. Rien de plus juste, à mon avis. Elle était très religieuse; des gestes de la piété espagnole accompagnaient sa prière fervente. Elle n'a jamais permis au doute de troubler sa conscience; sa foi était une ferme forteresse défendue par sa volonté; mais elle respectait toutes les croyances; elle s'intéressait aux diversités du sentiment religieux, et l'esprit d'intolérance lui était inconnu. Dans son entourage familier, on ne voit aucune soutane noire ou violette, point de calotte rouge, point de froc monacal. Souveraine, son gouvernement n'aurait pas été un régime de prêtres. Il faut cependant noter en cet endroit que la chute du pouvoir temporel des papes lui fut très pénible et même l'offensa grièvement; elle exigeait qu'au moins l'indépendance du souverain pontife fût assurée par la possession de Rome. Elle dut avoir à ce propos de vives discussions avec l'Empereur. Certainement elle félicita M. Rouher d'avoir répondu à la gauche de la Chambre qui réclamait l'évacuation de Rome, par le fameux « Jamais ! ». *Jamais*, un mot qu'il ne faut jamais dire.

Un jour à Farnborough, elle avouait à Filon qu'elle n'aimait guère les réformes libérales de la fin de l'Empire; elle pensait que l'Empereur était allé trop loin, qu'il aurait dû réserver à son fils l'honneur de rétablir la liberté politique en France. Au fond, elle n'avait point de goût pour le régime parlementaire, où le sou-

verain règne sans gouverner. Et puis un des premiers actes de M. Émile Ollivier avait été de l'exclure du Conseil des ministres où elle siégeait depuis quelques années par la volonté de l'Empereur. Et puis M. le président du Conseil prenait une grande importance, qu'il ne dissimulait pas. Une foule se pressait aux réceptions de l'hôtel présidentiel de la place Vendôme. Il venait moins de monde aux lundis de l'Impératrice.

Elle était donc une autoritaire; mais en même temps, une démocrate, et très sincèrement. Des actes d'elle, nombreux et touchants, prouvent qu'elle s'intéressait aux pauvres gens. Elle a lait, déguisée en vieille dame à lunettes, voir les familles miséreuses. Au retour d'une de ces visites, elle disait à Filon qu'il fallait qu'on menât le Prince dans les logis des quartiers excentriques : « Il ne sait pas ce que c'est que la misère. Il croit probablement que les pauvres sont ceux qui n'ont pas de voiture. Il faut qu'il comprenne, qu'il se rende compte, qu'il écoute les récits de ces malheureux, dans lesquels il y a beaucoup de mensonges, mais encore plus de vérités. Il faut qu'il connaisse les affreux logis sans air et sans pain où le bonheur est impossible. Il ne peut pas régner sans avoir vu cela. » Un jour, dans une longue promenade, elle me parla des réformes sociales de Napoléon III, surtout de la loi fameuse qui autorisait les coalitions ouvrières. Elle me dit : « C'est là qu'est l'honneur du règne. »

Mais laissons cet examen des opinions de l'Impératrice pour la regarder au grand moment de sa vie, pendant les jours de juillet, août et septembre 1870.

***

« Cette guerre sera ma guerre », aurait-elle dit; mais ce propos a été démenti par celui même que l'on assurait l'avoir entendu. D'autre part, M. de Parieu affirme que l'Impératrice lui demanda, au moment où il sortait d'un des derniers conseils tenus à Saint-Cloud, ce qu'il pensait de la situation. Il répondit : « Madame, je pense que, si l'Angleterre nous offrait sa médiation, nous aurions grand tort de ne pas l'accepter. » Elle répliqua : « Je le crois comme vous ».

Mais il est vrai qu'elle accepta vite la guerre — bien plus vite que l'Empereur, qui ne fit que s'y résigner. — Elle crut comme à peu près tout le monde que la victoire était certaine et serait prompte. Elle rêva d'un retour triomphal des troupes; sous l'Arc élevé à la gloire de l'Oncle passeraient le neveu et le petit-neveu, Napoléon III et celui qui certainement un jour serait Napoléon IV.

L'Empereur partit donc pour l'armée le 28 juillet. — Et, deux jours après, il écrivait à la Régente une lettre désespérée, désespérante; il n'avait trouvé à Metz que désordre, confusion, mésintelligence, la moitié seulement des effectifs prévus, le service des approvisionnements et des transports inexistants — étrange document, où l'*Imperator* avoue qu'il ignorait totalement l'état de ses armées! — Et dans la nuit du 4 au 5 août arrive à Saint-Cloud la nouvelle de la défaite de Wissembourg; Paris s'étonne et s'agite. — Et le 6 août, la nouvelle court d'une grande victoire de Mac-Mahon; Paris acclame et pavoise; mais la nouvelle est fausse; des groupes furieux courent par les rues, criant : « Enlevez les drapeaux! » Paris s'exaspère. — Et, ce même jour, 6 août, Mac-Mahon est battu à Reichshoffen et Frossard à Forbach. M. Émile Ollivier envoie un message à Saint-Cloud : il prie la Régente de signer un décret qui déclarera Paris en état de siège, et de revenir à Paris avec « toutes les troupes dont elle peut disposer »; or, ces troupes, c'étaient les 160 hommes présents au dépôt des voltigeurs de la garde. — Et l'Impératrice reçoit une dépêche du Grand-Quartier Général : « Nos troupes sont en pleine retraite...; il ne faut plus songer qu'à défendre la capitale »; elle se décide à partir pour Paris immédiatement; elle envoie aux ministres l'ordre de l'attendre aux Tuileries, où elle préside le Conseil, le 7 août, à trois heures du matin. — Et les Chambres ayant été convoquées pour le 9 août, s'ouvre la crise ministérielle; au ministère Ollivier succède le ministère Palikao. — Et le 17 août arrive de Châlons une dépêche annonçant que l'Empereur, qui a remis au maréchal Bazaine le commandement de l'armée de Metz, va rentrer à Paris, et que l'armée de Mac-Mahon se reformera sous les murs de la ville; sur quoi, après longues délibérations, la Ré-

gente signifie à l'Empereur qu'il ne doit pas revenir à Paris et que l'armée de Mac-Mahon doit aller porter secours au maréchal Bazaine. — Et l'on ne sait plus ce que va devenir l'Empereur ; il ne commande plus l'armée de Metz ; il ne commandera pas l'armée de Mac-Mahon. — Et le 23 août Mac-Mahon commence sa fatale marche. — Et le 3 septembre après-midi, la Régente reçoit la dépêche de Sedan; Filon qui vient d'apprendre la nouvelle à la Chambre rentre aux Tuileries; il rencontre M. Conti, chef du cabinet de l'Empereur; tous les deux se demandent si l'Impératrice connaît le désastre ; elle leur apparaît au haut du petit escalier qui faisait communiquer les appartements de l'Empereur avec les siens ; « elle est pâle, terrible, les yeux durs, flambants de colère, presque défigurée par l'émotion ; elle crie : « Vous savez qu'ils prétendent que l'Empereur s'est » rendu, qu'il a capitulé. Vous ne croyez pas cette infa » mie? » Elle répète sa question : « Vous ne le croyez pas? » M. Conti murmure quelques paroles : « Madame, il y a des » circonstances... » Elle l'interrompt, et « son âme soulevée jusqu'en ses dernières profondeurs se répand en un torrent de paroles tumultueuses et folles. Ce qu'elle dit alors, Conti ne l'a répété à personne, et je mourrai comme lui sans l'avoir répété... »

Le lendemain, ce fut le 4 septembre.

***

Telle est, brièvement résumée, l'histoire catastrophique des trente-huit journées écoulées entre le 26 août 1870 et la chute de l'Empire. Est-il possible d'y discerner, pour la juger ensuite, la conduite de la Régente?

Bien des accusations ont été portées contre l'Impératrice. On lui a reproché comme un acte particulièrement odieux d'avoir empêché le retour de l'Empereur à Paris. Elle a donné ses raisons au général Trochu dans la délibération qui a précédé la décision : « Général, savez-vous que cinquante hommes armés pourraient arriver jusqu'à cette chambre et me massacrer ; on ne m'attaque pas pourtant, précisément parce que je ne me défends pas, parce que l'on sait bien que, moi dis-

parue, l'Empire resterait debout. Mais supposons l'Empereur dans ce palais qui est un piège à prendre les souverains. Imaginez l'assaut de toutes les haines coalisées contre lui. De deux choses l'une : ou l'armée prendrait son parti. et alors ce serait une guerre civile entre elle et les Parisiens armés, ou elle l'abandonnerait et ce serait une révolution, un massacre. Dans les deux cas, qui gagnerait? Les Prussiens. »

Ceux qui ont vécu à Paris les journées de la fin d'août 1870 souscriront à ce jugement. Depuis plusieurs années, l'Empire était en décadence par l'effet de bien des causes dont les plus visibles furent la déplorable guerre du Mexique et l'échec de la politique impériale en 1866 ; cet échec, le Gouvernement essaya de le nier à la tribune par des arguments qu'accueillirent des haussements d'épaules. On sentait une fois de plus dans notre pays à quels périls s'expose une nation quand elle abandonne sa destinée à l'arbitraire d'un maître. Les idées libérales se réveillèrent : l'Empereur voulut satisfaire l'opinion ; mais les concessions qu'il échelonna ne servirent qu'à fournir des moyens à l'opposition sans cesse grandissante. En 1869, les élections de Paris condamnèrent l'Empire ; les rues et les places publiques furent troublées par des émeutes ; on brisa des réverbères, des essais de barricades surgirent. La presse contait les exploits des « blouses blanches » ; *la Lanterne* de Rochefort était dans toutes les mains. Les réunions publiques insultaient le couple impérial. L'Impératrice s'en faisait lire le compte rendu : le lecteur hésitait, s'arrêtait devant quelque parole trop grossière : « Lisez », disait-elle, et elle écoutait, sursautant à certains passages. Quelquefois une foule hostile envahissait la place du Carrousel. Un soir, pendant les journées des « blouses blanches », la reine de Hollande assistait au château à une réception de gala donnée en son honneur. Filon a raconté cette soirée : tout le monde a l'air contraint; les yeux se portent involontairement vers les croisées qui donnent sur le Carrousel : « L'orchestre de Waldteufell lance ses valses les plus entraînantes ; cinq ou six couples se risquent ; valser ce soir est une forme de dévouement à l'Empereur. Quand la musique s'arrête, on entend les clameurs de la foule

chargée par les agents. Au souper, beaucoup de tables sont vides : souper, c'est aussi du courage. »

Passons une année ; arrivons en août 1870, à l'état d'esprit d'alors : défaites coup sur coup, l'angoisse succédant à de grands espoirs, l'incapacité militaire révélée, Paris menacé, Paris attendant l'ennemi : pour défendre les Tuileries, quelques troupes, et que l'on dit n'être pas toutes sûres; d'autre part, de nouveaux bataillons de garde nationale ont été créés : les anciens bataillons avaient été prudemment recrutés dans la bourgeoisie; dans les nouveaux, le populaire entra, et il était certainement révolutionnaire. Collision entre deux parties de l'armée, collision entre l'armée et la garde nationale, tout était possible, probable, avec suites incalculables. L'Impératrice a bien fait d'interdire à l'Empereur de rentrer à Paris.

***

Mais voici une autre accusation qui porte juste : l'Impératrice a outrepassé les pouvoirs que lui attribuait l'acte par lequel la Régence fut constituée. Elle n'avait pas le droit de décréter l'état de siège, de convoquer les Chambres, de constituer un ministère ; elle a donc usurpé la souveraineté. Tout cela est parfaitement vrai. L'Impératrice s'est excusée par la nécessité des résolutions promptes ; mais, même dans son entourage intime, on s'inquiétait : « Votre Majesté agit révolutionnairement », disait Filon, qui eut avec elle une sérieuse conversation, le 17 août. Une dépêche avait annoncé à l'Empereur la décision prise que l'armée de Châlons ne se replierait pas sur Paris ; l'Impératrice écrivit à son mari une lettre explicative dont elle montra le brouillon à Filon. Celui-ci lui demanda d'effacer quelques mots trop durs ; elle y consentit, mais il aurait voulu qu'elle refît toute la lettre. Pourquoi ne se contenterait-elle pas d'exposer les raisons qu'avaient fait valoir auprès d'elle le ministre de la Guerre, le ministre de l'Intérieur, le préfet de police, en réservant à l'Empereur la décision suprême. L'Impératrice s'y refusa. Elle maintenait l'usurpation.

Que se passait-il donc en elle?

Comme Filon, je crois que l'Impératrice fut portée par les

événements et son propre caractère à dépasser sa fonction. Les premiers jours de la Régence, elle avait été une personne de peu d'importance ; à peine la tenait-on au courant des affaires ; mais la situation s'aggrave, les événements se précipitent ; la Régente est rappelée à Paris, d'urgence ; là, on s'aperçoit qu'elle est, dans le désarroi qui commence, pleinement maîtresse d'elle-même, résolue, vaillante. Tout le monde en est étonné ; Émile Ollivier s'écrie : « L'Impératrice est admirable ; tout le monde en a été frappé. » Elle est « ferme comme un roc », dit Mérimée : « Cette femme est une Romaine », dit le général Trochu. Même impression produite sur les visiteurs nombreux[1] qui vinrent aux Tuileries apporter des conseils. Le ministère Ollivier tombe ; c'est la Régente qui forme le nouveau cabinet après une nuit passée à délibérer sur les choix. Le nouveau chef du cabinet n'a aucune autorité dans le Parlement, ni dans le pays; il est — et en quelles circonstances ! — de petite envergure. Seule, dans le Gouvernement, l'Impératrice est en vue : or, il y a en elle une naturelle énergie, une naturelle hauteur d'âme, un orgueil, une ambition de faire grand; un grand rôle s'offre, s'impose, elle le comprend, elle l'aime; il lui plaît d'être la souveraine.

Le sentiment de cette dignité accroît son courage. Elle est résolue à la lutte jusqu'au bout. Au moment où elle ne sait pas ce que l'Empereur va devenir, elle apprend que le Prince erre de ville en ville, à la frontière Nord-Est, accompagné de quelques officiers, escorté par quelques cent-gardes. Les officiers craignent qu'il ne soit bloqué dans quelque ville et parlent de le conduire à Amiens.

L'Impératrice écrit au commandant Charles Duperré, le plus élevé en grade des officiers du Prince, qu'elle n'est « pas d'avis de ces pérégrinations de ville en ville » ; elle veut que son fils demeure sur « le théâtre de la guerre », à Laon, par exemple : « Vous avez un plus pressant besoin que celui de la sécurité, c'est celui de l'honneur et je trouve que cette retraite sur Amiens

1. Parmi eux s'est trouvé M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Il m'a dit qu'il était allé aux Tuileries pour conseiller à l'Impératrice de se défier de M. Thiers. Il m'a dit aussi qu'il avait trouvé l'Impératrice tout autre qu'il la croyait être.

est indigne du Prince et de nous. Chacun de nous doit soutenir, dans les limites de ses forces, les durs devoirs qui lui incombent. J'ai le cœur déchiré mais résolu... J'ai des angoisses terribles ; mais je veux avant tout que chacun de vous fasse son devoir. Songez à une chose : je puis pleurer mon fils mort, blessé, mais en fuite ! Je ne vous le pardonnerais jamais. C'est donc à votre honneur de militaire que je m'adresse. Faites pour le mieux, mais agissez en soldat. Je vous couvre et prends toute responsabilité. Nous tiendrons à Paris, si nous sommes assiégés et hors de Paris encore et toujours. »

Certes, l'Impératrice a souffert cruellement pendant ces journées, et elle a pleuré, mais en cachette. A ceux qu'elle voyait pleurer, elle disait : « Ne m'attendrissez pas ; j'ai besoin de tout mon courage. » Une seule fois elle a perdu la maîtrise d'elle-même, mais au reçu de quelle nouvelle : Sedan ! De « folles paroles » lui sont échappées ; mais le lendemain, elle a repris son sang-froid. Le 4 septembre, à midi, elle reçoit une députation d'un groupe parlementaire que lui présente M. Buffet. La conversation a été racontée à la Commission d'enquête sur le 4 septembre. « L'Impératrice, déclare le général Chabaud-Latour, nous a tenu le langage le plus noble, le plus élevé. » Un des commissaires demande : « L'Impératrice était-elle calme? » Réponse : « Elle était parfaitement calme. » M. Buffet loue sa « calme énergie ».

Parfaitement calme ! Et pourtant, des messages de police arrivant au cours de l'entretien, annonçaient le progrès de l'insurrection : baïonnettes au Carrousel, baïonnettes dans le jardin, baïonnettes rue de Rivoli.

Sous ce calme, que cachait-elle? On sait qu'elle eut toujours présent à l'esprit le souvenir de Marie-Antoinette. Certainement, elle a pensé, au moment où elle rentrait à Paris, le 7 août, au sinistre voyage de la malheureuse reine, de Versailles à Paris, le 6 octobre 1789. Elle pensait à Marie-Antoinette lorsqu'elle parlait au général Trochu des Tuileries, « piège où l'on prend les souverains ». Elle prévoyait la mort sur l'échafaud, même quelque chose de pire : « Je n'avais pas peur de la mort. Tout ce que je craignais, c'était de tomber

entre les mains de quelques mégères qui eussent mêlé à ma fin quelque épisode honteux ou ridicule, qui eussent essayé de me déshonorer en me massacrant. Je me figurais mes jupes relevées, j'entendais des rires féroces ; car les tricoteuses ont laissé une postérité. »

Pour apprécier à sa valeur le courage de l'Impératrice, il faut se rappeler que son imagination était hantée par ces visions terrifiantes.

***

Je n'ai guère fait qu'analyser les *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie*. Je répète qu'ils sont un document précieux. L'auteur ne s'est pas proposé d'écrire une histoire des derniers temps de l'Empire ; mais il apporte à cette histoire sa contribution. Observateur très fin, il décrit les choses et les personnes qui se succèdent sous son regard clairvoyant. Avec son esprit, son cœur très sensible a collaboré. Son émotion se sent à chaque page de ses deux livres : *le Prince Impérial* et les *Souvenirs*. On lui reprochera cette émotion ; on l'accusera d'avoir été prévenu en faveur de personnes qu'il a tant aimées, mais son absolue sincérité ne peut être contestée. Même ceux qui ont combattu l'Empire reconnaîtront, je l'espère, qu'il est bon qu'un écrivain, si bien placé pour voir et si capable de bien voir, ait donné, sur les dernières années de ce gouvernement, un témoignage d'honnête homme.

ERNEST LAVISSE

GABRIELE D'ANNUNZIO

DANS FIUME

Traverser les campagnes délicieusement douces de la Lombardie, et côtoyer les lacs irisés pour apercevoir, aux portes de Milan, le drapeau rouge hissé sur les usines, parmi des bandes de bolchévisants, voilà un grand sujet d'étonnement et de trouble. Puis, arriver à Venise au milieu de la nuit la plus tendre, s'y trouver soudain en gondole, effleurer les palais endormis où rêve une lanterne, entendre au loin mourir la dernière guitare... Songer que, tout près de là, Gabriele d'Annunzio poursuit l'entreprise inouïe de Fiume... Quelle étrange féerie ! En quelle époque prodigieuse vivons-nous?

C'est le 12 septembre que le Comandante — on ne l'appelle jamais autrement dans sa cité de Fiume — doit inaugurer officiellement, si l'on peut s'exprimer ainsi, et solennellement la Régence italienne du Carnaro. Quelques esprits s'effarent un peu devant le nouvel État. « Quoi ! disent-ils, la Régence du Carnaro, mais d'où sort cette création surprenante? Quel congrès s'est réuni pour en constituer les bases? M. le président du Conseil de tel pays en a-t-il disputé longuement avec M. le ministre de tel autre pays? Où ont eu lieu les pourparlers? Combien de temps ont-ils duré? Quels journaux en ont parlé? S'est-on bien querellé? A-t-on failli se refaire la guerre? Non?... Allons, tout ça n'est pas sérieux. »

Pas sérieux?... Il est difficile de savoir ici-bas ce qui est sérieux, un peu, beaucoup ou passionnément. En attendant, il y a dans Paris une Délégation de Fiume. Des agents, habiles autant qu'affables, y traitent les affaires de la Régence italienne du Carnaro (tel est le nom complet du récent État). Des papiers officiels en sortent, le téléphone y retentit sans trêve. Aux murs du logis, situé dans une rue silencieuse d'un quartier fort élégant, se trouvent les portraits du maître de Fiume. Quelques-uns portent des dédicaces. Sur l'un d'eux, Gabriele d'Annunzio, avec son petit feutre à plume [1], son ceinturon, ses guêtres, son bâton noueux, et je ne sais quel air sombre de brigand préparant un coup, ressemble à quelque étrange roi des montagnes ; et afin que nul n'en ignorât, lui-même a tracé ironiquement de sa main sur cet étrange portrait : *Le vieux flibustier*. En écrivant vieux, il exagère, car il a la taille d'un jeune homme, d'un vrai *ardito*.

L'ironie, d'ailleurs, et la plus allègre impertinence même ne manquent point à la Délégation de Fiume. L'Italie y est entourée d'un ardent amour et de sentiments filiaux ; néanmoins, l'on entendra très bien dire, à la Délégation, et non sans quelque audacieuse gaminerie : « Annexion?... Il est possible, oui, qu'un jour Fiume annexe l'Italie, c'est même probable... »

Qu'est-ce donc que cette Régence du Carnaro? Une ville sainte fanatisée par un prophète? L'embrion d'une grosse cité commerçante? Et comment, si l'on a l'honneur de compter parmi les amis et les fidèles du poète, ne pas se rendre à Fiume pour ce 12 septembre, anniversaire du jour que Gabriele d'Annunzio entra dans la ville, l'an passé, de l'inoubliable façon que l'on sait? Comment enfin, lorsqu'on se trouve sur la rive adriatique, ne pas songer sans cesse à l'homme de génie qui, avant de mener une politique singulière et hardie, risqua cent fois sa vie, comme aviateur, parmi les nuages du Lido ou au-dessus des tranchées autrichiennes et souffrit, un long mar-

1. Gabriele d'Annunzio revêt dans les circonstances très solennelles l'uniforme de cavalerie de Novara, avec le képi et le haut col blanc. C'est le corps auquel il a toujours appartenu dans l'armée régulière italienne. Mais quotidiennement, à Fiume, il a le feutre des alpins, et la tunique ouverte des arditi, que portent toutes les troupes du Carnaro. Sur le col rabattu repose le petit parement bleu ciel de la légion fiumaine.

tyre sous le bandeau noir des aveugles, glorieux mutilé de la guerre [1], dans sa Casetta Rossa? Venise est pleine du souvenir de ce grand soldat.

***

Fiume est devenue, dans le plein sens du mot, une ville sainte. Dès qu'on traverse la Vénétie, en effet, voici déjà que l'on croit accomplir un pèlerinage. Après avoir passé le Piave, dont le nom retentit si souvent dans les bulletins militaires, le train court assez longtemps dans la plaine, puis l'exécrable Carso commence à moutonner, à pulluler, dédale de forteresses naturelles où se tenaient cachés les Autrichiens, troupeau de collines tondues, où pas un arbre ne pousse, affreuse pierraille dont la plus épouvantable canonnade parvenait à peine à érafler la surface. On ne saurait songer qu'à la guerre, en traversant cette revéche contrée, qu'aux soldats qui l'ont faite, qu'aux héros qui s'y sont à jamais sanctifiés, qu'à l'un des plus hardis et tenaces parmi ceux-ci... Le chemin de Fiume est, en Italie, la route du souvenir et de la gloire. C'est en suivant cette route-là qu'on arrive droit à Fiume : il n'y a pas à lutter contre la géographie.

A mesure qu'on approche de la ville, à partir de Trieste surtout, le train commence à ressembler à un convoi de pèlerins. Mais quels pèlerins ! Une étrange foule, venue de tous les coins d'Italie, se dirige vers d'Annunzio : des jeunes gens, encore des jeunes gens, de tout jeunes parfois, des éphèbes. A peine si, de-ci, de-là, l'on voit un des pèlerins dont le poil grisonne. Les yeux de tous brillent, sourient, étincellent, vivent double : ni l'indifférence ne s'y lit, ni l'ennui, ni cette espèce de morgue solennelle et imbécile qu'on voit ailleurs, chez les snobs du monde entier. Ah, ce n'est

1. On sait que le lieutenant-colonel d'Annunzio gagna tous ses grades au feu ; qu'il servit dans presque toutes les armes, cavalerie, infanterie, aviation, état-major ; qu'il prit part à tous les exploits terrestres, maritimes et aériens auxquels il obtint l'honneur de pouvoir se mêler ; qu'il organisa et commanda lui-même le grand raid sur Vienne ; qu'il est titulaire de la médaille d'or de la valeur militaire (il n'y en a que quinze, en Italie, portées par des vivants) ; qu'il a été blessé quatre fois, et a perdu un œil en service commandé, à la suite d'un accident d'avion ; et qu'il a cinquante-six ans.

certes point par affectation que la jeunesse d'Italie se rend à Fiume ! Ces croyants au regard éclatant vont joyeusement communier là-bas en italianité : et l'on a l'impression, tant est grande leur allègre fraternité, qu'il n'y a plus ni riches, ni pauvres dans ces wagons. Rien que des Italiens.

Et beaux ! La jeunesse italienne — nous entendons ceux qui ont de dix-huit à trente ans — est athlétiquement magnifique. Paysans ou citadins sont en général bâtis selon le meilleur modèle antique : épaules larges, reins étroits, taille très droite, tête bien portée, démarche aisée. Joignez à cela des chevelures à briser les peignes, et tous ces yeux de braise, qu'ils soient clairs ou sombres. On admire souvent, et légitimement, la race anglaise : or, athlétiquement parlant, les plus récentes générations italiennes révèlent des points de force et de légereté — tel est le style en matière d'élevage — supérieurs peut-être à ceux des Britanniques — et combien plus de désinvolture !

Un des pèlerins nous a surpris. Contant avec indignation les récents troubles de Bologne, sa patrie, ce jeune officier s'exprimait avec une action, une animation, une science de la mise en scène et du dialogue qui, au théâtre, eussent fait la fortune d'un grand acteur. Il portait un monocle noir. « C'est, nous dit quelqu'un, qu'il a perdu un œil à la guerre. Zanetti, ainsi qu'il se nomme, est borgne, comme le Comandante. Voyez encore ses cicatrices autour de la bouche. On lui a aussi arraché onze dents. En outre, il ne lui reste qu'un poumon, l'autre est perdu ; sans parler d'un tas de blessures en différents endroits du corps... » Hélas ! ce *bersagliere*, pour qui le patriotisme est bien plus qu'un culte, narrait de tristes choses : arrêté comme nationaliste combattant, lors des émeutes de Bologne, on l'avait mis en prison pêle-mêle avec des malfaiteurs. Il tressaillait encore sous l'insulte. Que de Zanetti, actuellement, en Italie, qui vivent en pensée avec d'Annunzio, sont entrés à Fiume avec lui, y ont vécu, y reviennent, et pour lesquels le Comandante n'aurait qu'un signe à faire !... L'âme de Fiume plane sur toute l'Italie comme un feu errant.

A Abbazia, gare frontière entre l'Italie et le nouvel État du Carnaro, certaines difficultés commencent : douane, passe-

ports, etc. Ne pénètre point qui veut à Fiume ni sur son territoire : la ville et ses environs sont investis, il ne faut pas l'oublier. Évidemment, il ne s'agit pas d'un siège comparable à celui de Sébastopol; des vivres passent, et force civils, et des officiers aussi, voire en uniforme. On fait comme si l'on ne remarquait pas que ceux-ci se trouvent effectivement en uniforme, et quant aux civils, le moindre prétexte suffit. Bref, on ferme les yeux : depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent à s'épargner mutuellement toutes sortes d'ennuis, l'on emploie la méthode des yeux fermés avec un succès toujours renouvelé, toujours jeune. (« *Semper juvenilior annis* », disait Ovide en parlant du printemps.) Elle est bienfaisante, cette méthode, et vous a des airs de finesse ravissante, de généreuse bonhomie, dont on ne sera jamais assez sot pour se priver, ni assez dégoûté pour se lasser.

Le moyen, d'ailleurs, d'en agir autrement? Le douanier qui, d'une craie dédaigneuse, imprima sur notre bagage l'*exeatur*, était un petit Sarde souriant et noiraud qui semblait considérer toutes choses humaines avec cette sereine sagesse que recommande Horace. S'il portait en son cœur une devise, il fallait que ce fût : « Ne pas s'en faire. » Quelqu'un lui demanda s'il ne se sentait pas bien seul, ici, loin de sa Sardaigne natale.

— Mon frère est soldat aussi, — répondit le petit gars. — Je le vois presque chaque jour.

— Bah? Et où se trouve-t-il donc? Aux environs?

— Il est volontaire à Fiume, avec d'Annunzio.

Le service de la douane ne peut songer à tout.

Quand nous arrivâmes à Fiume, le jour tombait. C'est ici que nos étonnements naquirent, et ne cessèrent plus. Quoi? Qu'était-ce donc que ces constructions imposantes dont on apercevait les lumières le long du rivage? Qu'étaient-ce que ces énormes hangars alignés près de la mer? Des usines? Des docks, comme au Havre ou à Liverpool? Toutes mesures gardées, oui, voici des usines, voici des docks parfaits, voici d'excellents magasins maritimes, voici des rails qui se dédoublent, des embranchements pour le service de ces bâtiments industriels. Nous nous étions figuré Fiume comme une petite ville « pauvrette et ancienne », où d'indolents habitants

rêvaient à l'avenir : et nous nous trouvions tout bonnement dans un grand port, au fond d'un golfe admirable. Tant il y a que les paternelles inquiétudes de certains diplomates, touchant le sort de cette cité, nous parurent dès lors bien naturelles. En effet, réfléchissons un peu. Quelques peuples dont le passé ne fut que combats n'auront pas encore eu tous loisirs pour former des esprits susceptibles de méditer sur l'ampleur de vastes entreprises mondiales, sur l'harmonie d'un môle bien construit, sur la superbe audace d'un beau *trust* maritime : ces peuples, il est philanthropique de les aider, de les guider, de leur fournir les maîtres, voire les patrons qui leur manquent. D'autres peuples, par contre, s'ils ont besoin d'argent, possèdent en revanche une décourageante quantité d'ingénieurs, d'ouvriers expérimentés, ils sont gens à *fare da se*. Auxquels donc attribuer ce port?... Autour du tapis vert des congrès, la réponse des diplomates susdits ne tarde guère. Sur les quais mêmes et devant les rivages magnifiques de Fiume, elle devient spontanée, et, pour ainsi dire, jaculatoire.

Dans la gare de Fiume, des cris, des chants d'enthousiasme en l'honneur des pèlerins, une foule de jeunes arditi qui applaudissent. Enthousiasme et foi, ardeur religieuse, sève de jeunesse, autant dire l'atmosphère de Fiume, comme la houle et le parfum des algues, le chant des vagues, la vue d'une nef pliant sous la brise composent l'air et l'âme d'une île en Bretagne, par exemple. Nous sommes dans une ville sainte, brûlante d'amour.

Les soldats de Gabriele d'Annunzio (il en a 6000 cantonnés là, sous sa main, s'il en dirigea et nourrit jusqu'à 35 000; il en verrait demain, au besoin, se lever à son geste un nombre incalculable, ou que du moins on n'ose point calculer), les soldats de sa garnison, donc, portent leurs uniformes de l'armée italenne. Tous ont cependant la veste — constellée de rubans et de croix, le moindre des légionnaires fiumains étant un héros de la grande guerre — à collet rabattu, comme les officiers de l'armée anglaise, et la chemise déboutonnée — il fait chaud à Fiume — renversée par-dessus la veste, à la façon de nos « gigolos » sur les plages, ou des joueurs de tennis. Beaucoup conservent le képi, mais en plus grand nombre, ils

ont cette chéchia, comparable à celle de nos zouaves, dont les bersaglieri se coiffent au repos. Toutefois, au lieu de rouge, elle est noire. Neuf sur dix ont le visage entièrement rasé, la jeunesse italienne ayant décidément répudié la moustache. En outre, le bel air, dans l'armée du Carnaro, semble exiger que l'on porte les cheveux très longs sur le front, et généralement rejetés en arrière, mais rebelles le plus souvent : sent-on comme tout cela vit, combien c'est « sport »?... De vrais diables enfin, mais qui ont vendu leurs âmes à la patrie !

Il faisait une soirée caressante et savoureuse. Nous nous engageâmes dans une noble avenue plantée d'arbres. « C'est par là, nous dit quelqu'un comme s'il se trouvait à l'église, que le Comandante est entré dans la ville, il y a un an. » Deux heures après, ce ton de respect ne nous étonnait plus : au besoin, nous le trouvions léger.

***

Il est personnellement difficile à l'auteur de ces lignes de parler de Gabriele d'Annunzio sans une émotion profonde. Animateur sans égal, ce chef, ce puissant maître des âmes demeure le plus extraordinaire créateur d'énergie et de beauté que notre âge ait connu. Depuis trente ans, il verse sur le monde un torrent d'images et de poésie. Il faut avoir vécu près de lui pour savoir à quelle hauteur spirituelle ce héros de la pensée, du travail, du verbe et de l'action excelle à vous porter par son propre exemple, par ses propos quotidiens, fussent-ils les plus simples, mais en lesquels étincelle toujours on ne sait quelle lueur lointaine et dorée, par la façon dont il sait orner tout ce qu'il touche, par la grâce perpétuelle des phrases, des citations, des devises, par le sourire, le geste, la force irrésistible et cachée. C'est un magicien, conducteur de foules.

C'est aussi un homme incroyablement courageux. Sans trêve, il ose, il risque, et méprise toute faiblesse. Il faut répéter pour lui le mot que Filippo Villani disait à propos du Dante : « Il était d'une âme très haute, et haïssait les lâches. » En lui, rayonne cet ensemble, ce faisceau de la volonté, du raffinement, de la culture, de la hardiesse, de la ruse, de la géné-

rosité, du mépris et en même temps de la joie de vivre, que sous la Renaissance on appelait en Italie la *virtù* : le masque du Colleone, le beau regard irrésistible du Vinci, voilà les symboles que nous évoquons avec respect, nous autres, ses amis, ses fidèles, quand nous pensons à un Gabriele d'Annunzio. Et nous plaignons sincèrement les cœurs trop chagrins ou trop pauvres pour ne point se laisser gagner par un tel homme.

Nous nous rappelons le monsieur pensif qui nous a dit si souvent, en flattant sa moustache grise : « Votre d'Annunzio, votre d'Annunzio... Avec ses éternelles calembredaines, le gaillard finira bien par se casser les reins, un de ces jours. » On pense au marquis de La Seiglière, parlant de « Buonaparte et de ses escapades ». Nous songeons au bourru bienfaisant, montrant une nonchalante indulgence : « Ah ! le bandit, le damné poète, que va-t-il encore faire d'extravagant? » On évoque cette fois l'Empereur lui-même, pinçant l'oreille de ses grognards. Nous n'oublions pas non plus l'homme d'État qui en appelle, comme à des Ombres bienveillantes, aux Quatorze Points de M. le président Wilson.

Nous avons même entendu, sans trop nous irriter — pour quoi faire? — certains qui parfois traitent le poète de haut en bas. Souvenons-nous, pour le coup, de ces philosophes à bonnets pointus, averroïstes et péripatéticiens, qui, se trouvant jadis en contestation avec Pétrarque, ne craignirent pas de déclarer dédaigneusement ce dernier « un bon homme, passablement illettré ».

En outre, un ami de Gabriele d'Annunzio est toujours plus qu'un ami, à savoir un partisan, un fidèle. Il souffre beaucoup, lorsqu'on lui vient jeter au visage : « D'ailleurs, d'Annunzio s'est proclamé l'ennemi de la France ! »

Lui, l'ennemi de notre pays? Quelle imposture ! Quelle folie !... Lui? Alors qu'il aime, au contraire, et comprend l'âme française aussi parfaitement qu'un enfant de Touraine ou du Valois? Et quand nous savons jusqu'à le crier, au contraire, quel amour profond de notre race il porte en lui, quelle tendresse et quelle vénération pour toutes nos gloires et nos vertus nationales!

Une fois, alors que la France pouvait peut-être donner

l'illusion qu'elle s'opposait assez nettement aux intérêts de son alliée, ce grand Italien douloureusement blessé au cœur — prétend-on qu'il soit Français avant qu'Italien? — publia dans un mouvement de colère une phrase ou deux, d'ailleurs assez mal traduites, dont ses amis français ressentirent au premier instant une profonde tristesse. Mais il s'en est expliqué depuis dans une brochure, *les Aveux de l'ingrat*, toute brûlante de passion envers l'âme française, et contenant seulement certaines alarmes affectueuses, trop justifiées depuis lors. L'incident a donc pris fin : la malveillance se plairait seule à le faire durer — jalousement.

Il ne sied guère de combattre à coups d'épingles le fondateur d'une religion, le prophète d'une ville sainte à la façon de la Mecque, toutes proportions et révérence gardées, d'un étonnant foyer d'enthousiasme où s'accomplissent à chaque instant des miracles, et d'où les plus tièdes reviennent transformés. Mieux vaut s'incliner avec déférence, et sans discussion, devant un des plus extraordinaires phénomènes historiques que l'on ait vus depuis longtemps (nous parlons de Fiume, mais qui dit Fiume, dit d'Annunzio) : nous pouvons même écrire qu'il s'agit là d'un phénomène mystique, le mot ne présentera certes pas un sens exagéré.

*
* *

L'italianité de Fiume est devenue maintenant virulente et terrible : tenez désormais cette ville pour un véritable volcan de latinité, sujet à des éruptions, et qui ne s'éteindra plus. La fièvre éruptive gagne même de proche en proche, en Dalmatie, et nous verrons sans doute se reproduire à Zara, par exemple, et pour peu que tarde la solution du problème adriatique, tout ce qui s'est produit à Fiume. Après Zara, éclateront d'autres villes. Des secousses sismiques soulèvent à chaque instant cette belle rive.

On se rappelle que le pacte de Londres, offrant par ailleurs d'autres avantages, n'attribuait cependant pas à l'Italie la ville de Fiume. Survint l'effondrement de la Russie. Seule en face de l'Autriche, l'Italie dut faire face à une guerre infiniment plus rude, qui lui coûta beaucoup plus d'hommes et

d'argent. Notre alliée demanda que Fiume ne lui fût pas disputée, invoquant les droits ethnographiques et le vœu de la population.

Les Yougoslaves se prévalaient des mêmes avantages : ce serait bien la première fois que pour un territoire contesté, les deux parties n'en eussent point appelé aux mêmes arguments. Le peuple yougoslave est jeune, il a besoin qu'on l'aide, il manque d'ingénieurs, de sociétés munies de puissants capitaux, sinon d'un crédit suffisant pour monter de très grandes entreprises industrielles : bref, sa cause se trouva fort soutenue par certains alliés. Et l'on entra, sans plus tarder, en un dédale de complications, au sujet desquelles nous nous voyions réduits, nous autres Parisiens, aux mornes bulletins des journaux, et à ces obscures clartés qui tombent des chancelleries.

Au commencement de 1919, à la suite des incidents du *Condorcet*, l'on crut en France devoir établir à Fiume une base destinée à certains services de notre armée d'Orient, ou de ce qui en subsistait alors. Nous n'avons point à disputer ici de cette décision : c'est aux gouvernements, seuls compétents, à apprécier son opportunité. Mais la présence en Adriatique d'une flotte de guerre étrangère à l'Italie, ne laissa pas d'émouvoir profondément une ville exaltée comme Fiume : où chacun se coudoie entre la montagne et la mer; les esprits ne pouvaient tarder à s'y échauffer.

En juillet 1919, parvenait à Paris, un écho cruellement douloureux de ces dissentiments de garnison : il y avait eu malheureusement — autant, hélas ! qu'inévitablement — voies de fait, coups de feu et pis encore entre soldats français et Italiens. Une commission d'enquête fut nommée, et, à la suite de ses conclusions (août 1919), il fut décidé, sur le papier des conférences, de faire surveiller Fiume par des forces anglaises de police venues de Malte.

Le mois suivant (12 septembre 1919), le colonel Gabriele d'Annunzio, à la tête de ses arditi et autres volontaires, occupait soudain la ville, en dépit des troupes régulières italiennes qui, en fronçant tendrement les sourcils, essayaient de lui barrer la route avec une indécision qui, d'une façon comme de l'autre, leur fait honneur.

On jugera ce coup d'État — non, ce coup d'États — comme on voudra. L'opinion d'un ami de Gabriele d'Annunzio, et nous avons proclamé notre culte envers cet homme surprenant, ne saurait faire aucun doute. La résolution du 12 septembre 1919 aura certainement épargné, en tous cas, d'extrêmes difficultés à nombre de loyaux sujets britanniques, lesquels coulent à présent leurs honnêtes journées dans l'île de Malte, savoureuse et parfumée sous ses orangers pleins de caresses.

A la suite de l'occupation de septembre, M. le président Wilson ne laissa pas de publier des notes (27 octobre, 12 novembre). On n'en apprécia point comme il fallait, à Fiume, le style excellent. Un mémorandum des Alliés à l'Italie ne rencontra pas un meilleur succès sur les rives du Carnaro. Toutes les tractations, tous les compromis et découpages géographiques, les plus ingénieuses combinaisons échouèrent mélancoliquement. « Il me faut un port ! », s'écriait le Yougoslave. « Je suis chez moi ! », déclarait l'Italien.

Enfin, après douze mois d'efforts sans nombre autour de ce rébus européen, que le Traité de Versailles a nonchalamment survolé, et que la menace du pacte de Londres, Croquemitaine diplomatique, ne suffit pas à faire résoudre, Gabriele d'Annunzio a tranché le nœud gordien : au jour anniversaire de son arrivée à Fiume, il vient de déclarer l'indépendance de la Régence italienne du Carnaro [1].

Son intention — pour le moment, car une entreprise en entraîne une autre, et qui sait ce que demain verra — est que la Régence forme un État-tampon, pareil à certains autres. Ni lui, ni sans doute personne ne seront assez nouveaux dans la

1. Ce titre est choisi avec beaucoup de tact. En effet, « République du Carnaro » eût choqué le gouvernement royal d'Italie, et pris des airs d'opposition. Un principat eût semblé vieillot, et déplu à la démocratie italienne. En outre, « Régence », tout en rappelant à l'oreille la royauté de Savoie, indique bien clairement qu'il ne saurait s'agir d'une forme stable et définitive de gouvernement.

Carnaro est une forme plus ancienne, et meilleure, du mot *Quarnero*.

La Régence italienne du Carnaro comprend les côtes et les îles, de Volosca à Laurana, de Moschiena à Albona, de Veglia à Lussino, de Cherso à Arbe.

Toute terre du Carnaro dite « terre d'armistice », c'est-à-dire tenue par les Italiens en attendant un règlement définitif, mais à laquelle renoncerait ensuite l'Italie, serait immédiatement occupée par la Régence.

vie pour s'imaginer le Temps fatigué de retourner son sablier, ou les Parques de triturer leur fil, si bien qu'il n'arrivera plus rien. Croyons au contraire que l'histoire de Fiume ne fait que de commencer, et que bientôt, selon un joli dicton français, « on verra beau jeu si la corde ne rompt ».

Et puis, n'allons point accuser le poète d'impérialisme. Il s'agit bien de cela ! Il vous dira seulement, au contraire : « Fiume est italianissime. Écoutez-la, regardez-la. Je n'ai fait, il y a un an, que rétablir la normale. Le baromètre était troublé sur le Carnaro : je l'ai remis au Beau Temps, voilà tout. »

Ce que Chateaubriand appelait un beau temps était parfois la tempête. D'Annunzio a son style, lui aussi. Il a surtout sa volonté, qui est capable de tout.

Notez en tout cas que la position militaire de la Régence paraît de tout premier ordre : elle est psychologiquement inexpugnable. Les Yougoslaves pourraient jeter une armée sur la ville, et l'accabler sous le nombre. Mais l'Italie souffrirait-elle cette offense, et qu'on versât le sang des siens? Libre à la flotte régulière italienne, d'autre part, de bloquer le port et de bombarder la ville. Toutefois, qui ne songerait sans horreur à ce mutuel massacre de compatriotes? D'autant que les troupes ou navires de guerre envoyés contre d'Annunzio courraient grand risque de se rallier soudain au prophète pour quelque guerre sainte.

A Fiume, d'ailleurs, il y a les arditi de Gabriele d'Annunzio. Et les arditi sont des gars qui plaisantent peu, je vous prie de le croire.

***

Au nouvel État, il fallait une Constitution. Gabriele d'Annunzio y réfléchit longuement, et s'entoura des meilleurs conseils. On sait qu'il a près de lui M. de Ambris, à qui nul ne contestera la pratique des questions sociales, ni le goût pour certaines nouveautés en ces matières. Une fois solidement élaboré le plan de sa Constitution, le poète, devenu législateur, s'est enfermé pendant des heures et des jours, et l'a rédigée entièrement de sa main : qui s'y tromperait, du reste, témoignerait qu'il connaît bien mal son d'Annunzio, car certains mots et tours de phrases d'une extrême noblesse et d'une

singulière élévation spirituelle, trahissent aussitôt la main du maître.

Il ne nous appartient pas, vu notre incompétence, de discuter cette Constitution, la plus récente que l'on connaisse dans l'univers, pensons-nous. Il y faudrait d'ailleurs un gros livre, à cause des considérables problèmes qu'elle soulève, et nous n'en aurions point ici la place.

Signalons seulement sans commentaires (oh ! si, nous en ferons un toutefois, et toujours le même, à savoir que nous demeurons stupéfait devant l'universalité d'un tel esprit, comme devant sa prodigieuse, déconcertante, et littéralement incompréhensible puissance de travail), signalons donc brièvement les plus originales innovations de la Constitution du Carnaro.

La propriété n'y doit pas être un droit absolu de la personne sur la chose possédée, mais l'État la reconnaît seulement comme la plus utile des fonctions sociales. Qui la laisse s'avilir ou se perdre, ne saurait plus la revendiquer justement.

Les femmes sont électrices et éligibles. Les élus sont révocables. Dix corporations sont instituées, ouvriers industriels et agricoles, gens de mer, donneurs d'ouvrage (mettons patrons), employés, professions libérales, etc. La dixième n'a ni objet ni nom définis : elle s'occupe de l'amélioration, de l'embellissement de l'homme et du monde, de ce qui sera un jour, un radieux jour.

Il y a deux Chambres. Les *Ottimi*, élus pour trois ans par le suffrage universel (représentation proportionnelle), qui se réunissent une fois l'an, et s'occupent des intérêts généraux [1]. Les *Provvisori*, au nombre de soixante, élus par les corporations, pour deux ans, qui se réunissent deux fois l'an, et traitent des affaires techniques touchant les différentes professions [2]. *Ottimi* et *Provvisori* se réunissent une fois l'an pour envisager en commun les grands intérêts de la Régence.

Pas de président. Sept ministres (*Rettori*), les uns élus pour un an par l'Assemblée nationale, les autres par les *Ottimi* ou

1. La Constitution du Carnaro déclare en toutes lettres que les *Ottimi* se réuniront une fois l'an, avec une éclatante brièveté. Nos législateurs ne pourraient-ils s'inspirer de cette innovation?

2. La Constitution prie les *Provvisori* de conférer entre eux « *usando nel dibattito il modo laconico* » (en usant dans les débats du mode laconique).

par les *Provvisori*. Le *Rettore* des Affaires étrangères est le *Primo Rettore*, et représente la Régence auprès des autres États.

Outre maintes dispositions touchant le Pouvoir judiciaire, la Défense nationale (toute la nation armée, hommes et femmes, de dix-sept à cinquante-cinq ans), et différents droits populaires, notons les quelques paragraphes consacrés à l'édilité de la Régence : ils sont d'un artiste délicieux et très raffiné, en serez-vous surpris ? [1]. Tout un chapitre concerne la musique, « institution religieuse et sociale ». Un amphithéâtre pouvant contenir dix mille auditeurs sera édifié. Tous les concerts ou festivals y seront gratuits, etc. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'une Constitution fait à la musique le sort d'une religion d'État.

Enfin, en certains cas urgents, la Régence peut créer un dictateur, et remettre à celui-ci tous les pouvoirs, exécutif, militaire, judiciaire. Ce dictateur se nommera le *Comandante*.

Depuis un an, en fait, le *Comandante*, c'est Gabriele d'Annunzio. Tout le monde, à Fiume, le qualifie ainsi, on ne l'y connaît pas autrement. Dans l'armée régulière italienne, il était lieutenant-colonel : qu'on ne voie donc point là la moindre apparence de grade. C'est un titre, rien qu'un titre — un beau titre. Et non pas même un rang ! Il y a belle lurette que le Comandante est hors de toute espèce de rang.

***

Dans quel monde étrange étions-nous donc entrés, aussi bien ? Comme nous parlementions dans un hôtel au sujet de nos chambres, le plus singulier personnage est survenu, demandant quelque renseignement au *portiere*. C'était, paraît-il, un des chefs les plus connus de l'armée fiumaine : imaginez un jeune et grand escogriffe aux vastes épaules, mais plus

1. Voici, prise au hasard, la traduction d'une phrase dans le chapitre qui concerne l'édilité : « L'édile doit s'ingénier à rendre au peuple l'amour de la belle ligne et de la belle couleur dans les choses qui servent à la vie de tous les jours, en lui montrant ce que notre vieille race savait faire avec un léger motif géométrique, avec une étoile, avec une fleur, avec un cœur, avec un serpent, avec une colombe sur un bocal, sur un pot, sur une cruche, sur un banc, sur un coffret, sur un plat. »

maigre et décharné qu'un moine guerrier du moyen âge. Fort élégant de gestes et d'attitude, on lui voyait un visage moins pâle que bronzé, patiné comme celui d'une statue de Pompeï: un nez audacieux, recourbé, la bouche entre deux rides, deux ornières plutôt. Une mèche couleur de jais passait sous l'énorme visière de son képi. Ses yeux de faucon, ronds et brillants, faisaient presque peur, dès qu'il se fixaient. Joignez à la tunique très courte et serrée des officiers italiens, des bottes noires autour de ses tibias secs ; tout cela usagé, épuisé, presque en lambeaux, ayant subi les neiges du Trentin, sans doute, et le vent du Carso ; des gants noirs, qu'eût crispés don César de Bazan sur sa poignée d'épée, et en guise de chemise et de gilet, sous son pourpoint gris-vert, un maillot noir à col montant jusqu'au menton, brodé d'une blanche tête de mort. Cette espèce de démon, apparu à contre-jour dans le bureau de l'hôtel, semblait à peine réel : mais qu'il vous avait donc façon de maître et aisance de seigneur, cet être fantastique sorti tout vif de quelque eau-forte romantique de Célestin Nanteuil !

En fait, c'est, c'était plutôt, avant la guerre, un seigneur dans le Trentin, le prince de C... Servant dans l'artillerie, il reçut l'ordre, un jour, de canonner ses domaines et son propre château, où campaient les Autrichiens : il le fit avec tant de conscience qu'il n'en laissa pas une motte intacte, ni un arbre debout, ni pierre sur pierre. Et maintenant, il n'a plus rien — que ses blessures et ses médailles innombrables. Respect à ce héros, comme à ses camarades ! Il faut toujours saluer, dans Fiume.

Nous avons même salué, sans du tout en sourire, le vieux garibaldien... Car il y en a un, dans Fiume, qui rôde. Oui, il rôde autour de cette odeur de guerre qui flotte par la ville, de même que le vieux loup rôde autour du carnage. Il compte soixante-douze ans bien sonnés. Nous vîmes rutiler soudain, dans le restaurant où nous dînions, la chemise et le petit képi écarlates de sa jeunesse, dont il s'est de nouveau revêtu et qu'il ne quitte jamais. La connaissance fut bientôt faite, autour d'une fiasque de chianti. Il nous conta qu'il s'était jadis engagé à dix-sept ans dans les troupes de Garibaldi l'ancêtre, premier du nom. Et depuis lors, il s'est battu partout.

— Jamais, — nous dit-il, — je n'ai pu me trouver sans trembler devant le général Garibaldi. Il était juste et bon : mais il y avait son œil, son front... Je croyais toujours n'avoir pas assez fait, quand il me regardait. Aujourd'hui, je reprendrai le fusil pour notre Comandante, quand il le faudra. Je suis ici depuis longtemps. Quelquefois, c'était dur, l'hiver surtout : le combustible et le pain, voilà le pire, dans Fiume.

— Mais avez-vous de l'argent, une pension? De quoi vivez-vous?

— Je mange mes derniers sous. Je suis si vieux ! On ne doit pas penser à l'argent, quand on est volontaire.

Sur quoi le vieux nous intima l'ordre de nous lever immédiatement, et de le suivre au théâtre, où un officier aveugle allait faire une conférence, à laquelle assisterait le Comandante, et certainement celui-ci parlerait... A ces mots, nous étions déjà dans la rue !

Dans l'avenue plutôt, ou sur le boulevard : hormis un vieux quartier, situé plus haut, il n'y a dans la moderne Fiume, en effet, que des voies d'une largeur étonnante, bordées d'immeubles à six ou sept étages. Nous nous avisâmes le lendemain, au jour, que tous ces immeubles étaient peints, selon la coutume délicieuse du Midi, des plus tendres nuances allant du noisette à la turquoise morte, du rose de pêche au rose chair de melon, du vert tel qu'à l'aurore au mauve crépusculaire. Quoique comprimée entre la mer et la montagne, Fiume a été bâtie — voici peu, probablement — et aérée ainsi qu'une très grande ville.

Le théâtre regorgeait : uniformes en foule, grappes d'arditi, Fiumains et Fiumaines en toilettes pleines de bonne volonté, et les pèlerins, et les Dalmates irrédents, et que sait-on encore !... Sur la scène, les fanions de toutes les troupes de la Régence, un rang de chaises pour les principaux officiers de la garnison — le prince noir était là, son képi à la main, mais coiffé jusqu'aux yeux par ses cheveux, pareils au serre-tête de Méphistophélès — puis une table garnie de drapeaux, derrière laquelle un officier de vingt-cinq ans, complètement aveugle, prononçait les plus émouvantes paroles sur la patrie et les sacrifices qu'il lui faut consentir — hélas, il n'en témoignait que trop, avec ses pauvres yeux morts !

La salle, bouleversée, éclatait en applaudissements. Et cette sorte de poignant sermon prononcé par un martyr, et le spectacle surtout de ce martyr tâtant la table de ses doigts, tout en exhortant ses frères en latinité, cette messe patriotique, si l'on peut dire, avait quelque chose de saint. Que ne pouvait-il, le malheureux, apercevoir au bord d'une avant-scène, ainsi que nous tous, certain officier ganté de blanc, penchant son front chauve et son pâle visage : c'était Gabriele d'Annunzio !

Il nous parut amaigri, ou plutôt effilé, usé par l'âme brûlante qu'il porte en lui. Elle transparaissait visiblement, cette âme, sous la peau diaphane, à la façon d'une lueur chauffant le parchemin d'une lanterne japonaise. Silencieux, respectueux, environné dans la pénombre par le vague scintillement de ses insignes, contemplé, guetté de tous les fidèles en cette véritable cérémonie religieuse, il était vraiment plus qu'un homme. Et lui aussi, il semblait ému par l'aveugle offrant pieusement son supplice à la patrie; et, lui aussi, il communiait.

Une fois achevée la péroraison de l'aveugle, et éteints les derniers applaudissements, le silence se fit : le Comandante était debout. Il parla.

Nous n'avons jamais entendu parler ainsi. Il ne tient aux doigts ni une note, ni le moindre papier, n'a rien préparé, rien appris par cœur : comment cela lui serait-il possible, alors qu'il parle à chaque instant, à l'improviste, et jusqu'à dix fois par jour, quand il le faut, les jours de fête solennelle, par exemple?

Il ne fait pas un seul geste. Sa main gantée à la taille, il est là, tout droit, face au public, et paraît arracher du sol sa voix extraordinairement nette, presque effrayante d'énergie. A moins que parfois un mouvement de colère ou d'enthousiasme ne le saisisse, il s'exprime avec une extrême lenteur, mot après mot, la période martelée et trempée comme l'acier suivant la période : autant dire éclair sur éclair, balle sur balle, image sur image, la poésie jaillissant ainsi qu'une cascade infatigable, et la foi, lave bouillante, torrent d'or en fusion, la foi irrésistible emportant tout !

On devine ce que devint le délire du public lorsque son Comandante, de cette manière éblouissante et dominatrice

dont il a le secret, rendit hommage à l'aveugle, et à son tour prêcha le devoir italien et la grande cause nationale, non sans mêler à son discours toute une politique aussi élevée que bien aiguisée.

Nous ne pouvons analyser les discours du Comandante, vu qu'ils sont innombrables, et que là encore, il faudrait un volume. Gabriele d'Annunzio poursuit un plan très vaste. Il y a une puissance mondiale dont il réprouve et déteste l'esprit. N'oublions pas qu'il est éperdument latin, fils de Rome, héritier spirituel des tribuns populaires et des consuls. Toute force, en ce temps-là, venait du Capitole, et non pas de Thulé. Ne disputons point de politique : à chacun la sienne. Notons que celle du Comandante s'attache à un but précis, et qu'elle fait grand cas de toutes les libertés. Il exècre la mollesse et les esclavages. Endoctriné par ses harangues étincelantes et continuelles, son peuple n'a qu'une âme avec lui.

Étroitement entouré — disons pressé, et presque étouffé — par ses fidèles, le Comandante sortit du théâtre à grand peine. On bousculait les soldats, arditi ou petits gars de la légion fiumaine, pour s'approcher de lui. Des fanatiques mendiaient un sourire, voulaient toucher ses vêtements. Des vieilles dames du Carnaro prétendaient l'embrasser. Son automobile dont les marchepieds pliaient sous les dévots, démarra lentement, au milieu d'une foule ivre d'amour : on ne se reculait un peu que repoussé par les roues mêmes de la voiture. L'exclamation nationale fiumaine : *Eia ! Eia ! Eia ! Alalà !*... ne cessait plus [1].

Nous n'étions pas des derniers à pousser nos *Eia !*... Tout à l'heure, dans l'avant-scène, après son discours, le Comandante nous avait ouvert ses bras. Nous le revoyions pour la première fois depuis le temps de la grande victoire, en novembre 1918...

L'émotion permet de crier, quand elle défend de parler.

(A suivre.) MARCEL BOULENGER

1. L'exclamation *Eia ! Eia ! Eia ! Alalà !* est un cri d'allégresse et d'encouragement, ou de victoire, que poussaient les anciens Grecs. Gabriele d'Annunzio l'a fait revivre. Dans son roman *Forse che si, forse che no,* il l'imprimait déjà. Entendez par là le *Hip ! hip ! hip ! hourra !* que nous lâchons parfois, nous autres. En vérité, *Eia ! alalà !* vaut au moins autant. Il sonne plus purement, en tout cas, pour une oreille gréco-latine.

PROSPER MÉRIMÉE

ET « LE FILLEUL DE L'OURS »

Henri Blaze de Bury qui connut beaucoup Mérimée a fait de lui un curieux portrait. Citant le mot de Cousin : « Sainte-Beuve est un croquant, Mérimée est un gentilhomme », Blaze écrit : « Il y aurait à prendre et à laisser, n'importe, cette qualité, ou plutôt cette qualification, jointe au prestige du talent et du renom, expliquerait bien des petites séductions et des badinages prolongés sur le tard sans trop de scandale. Il n'était pourtant point beau, à Dieu ne plaise! Rien d'un Guiche ni d'un Lauzun ; sa tête carrée par derrière, son air goguenard, son nez en trompette, le faisaient ressembler à un paysan ; mais il s'entendait aux choses de la vie et du monde, marchait l'égal de tous, et savait se faire respecter. Sénateur, académicien, latiniste, helléniste, épilogueur, mystificateur, et par occasion homme de lettres. L'irréligion était son côté faible. Il aimait, par exemple, à raconter qu'il n'avait jamais été baptisé, et mettait peut-être trop de prix à sa damnation éternelle [1]... »

A propos de l'irréligion de Mérimée, Henri Blaze rappelle

1. Henri Blaze de Bury, *Mes Souvenirs de la* Revue des Deux Mondes.

une anecdote qu'il tenait de son ami Alfred de Belmont[1], chambellan de l'Empereur, Belmont, prince de la jeunesse, disait Blaze, que Musset appelait « le dernier des Mousquetaires ».

Voici l'anecdote. A Fontainebleau, en présence de Mérimée, on félicitait la souveraine : quelles bénédictions le Ciel faisait pleuvoir sur l'Empire, sur elle, et sur la France ! Mais l'Impératrice répondit, en regardant l'auteur de *Colomba* qui dessinait à un bout de table :

— Il me manque pourtant quelque chose : voir Mérimée se convertir.

Pris à partie aussi directement, Mérimée pinça les lèvres et riposta :

— Ah ! madame, toujours des personnalités !

Puis il rassembla ses papiers, ses crayons et sortit.

Si l'anecdote est exacte — et elle doit l'être — elle démontre que l'Impératrice pouvait parfois manquer de tact, mais permettait à Mérimée de lui répondre en toute liberté, et cette liberté, laissée à l'écrivain par la souveraine, est toute à l'honneur de celle-ci.

Henri Blaze, qui rend d'ailleurs justice à Mérimée, emploie en parlant de lui ici un terme, « homme de lettres par occasion », qui semble mal venu.

Homme de lettres, Mérimée se flattait de l'être ; il l'a dit dans sa correspondance à F. Buloz ; ce dernier ne pouvant souffrir qu'on le gratifiât lui-même du nom d'*éditeur* ; Mérimée lui écrivait : « Il y a éditeur et éditeur, comme il y a fagot et fagot. Je suis un homme de lettres comme M. tel qui écrit pour le Cirque Olympique ; j'espère qu'au jugement dernier on nous pèsera dans des balances différentes ; mais en attendant, il faut se dire qu'il y a des catégories où sont forcément les gens d'esprit et les bêtes, les coquins et les honnêtes gens. La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois et M. Cuvier, nous ont placés l'un et l'autre dans l'ordre des bipèdes lettrés, et de plus vous avez le qualificatif caractéristique d'éditeur...

1. La mère d'Alfred de Belmont était une Choiseul, et Louis Bonaparte « avait découvert dès la présidence qu'ils étaient cousins par les Beauharnais ». Lorsqu'il fut empereur, Napoléon nomma Belmont chambellan : Belmont s'attendait à être nommé sénateur ; « il prit la chose en ironie », mais « tous les Biarritz, les Compiègne, les Fontainebleau l'ennuyaient à mort ».

Quant à M. Charpentier, il a été bien aimable pour moi, il m'a demandé des articles, je lui ai dit que j'étais retiré du commerce ; il m'a mis, à ce qu'il paraît, sur sa liste, je ne réclamerai pas plus pour lui que pour bien d'autres, qui m'ont fait le même honneur. J'aime à être bien avec tout le monde, et cela me réjouit de voir qu'il y a des gens qui se souviennent que j'ai travaillé dans la partie des lettres, car je ne suis pas comme vous honteux de mon métier. Lorsque vous dites que ce sont les éditeurs qui ont tué la littérature, nous autres lettrés, nous nous sommes suicidés en fatiguant le public de nous. Le public aime l'argent et ne se soucie plus des lettres ; il faut se voiler la face et aller se promener dans de belles montagnes comme vous et moi savons faire. Cela n'empêche pas que s'il me venait une bonne idée comme j'en avais jadis en ma belle jeunesse, je ne fusse très heureux de vous l'offrir [1]... »

Le plus grand reproche qu'Henri Blaze fait à Mérimée, c'est de ne point posséder la conscience de l'historien. Ce reproche paraît plaisant venant de Blaze, romantique impénitent : les romantiques ne se piquaient guère, je pense, d'exactitude en matière d'histoire. Notre critique parlant du style de Mérimée cite un mot d'Hugo, qui jugeant ce style, prononçait : « Cela s'appelle généralement de la sobriété, en effet, la sobriété d'un mauvais estomac. » On le voit, les poètes et les critiques de jadis n'étaient pas plus indulgents pour leurs confrères qu'ils ne le sont de nos jours.

Si Henri Blaze n'accorde pas toute son admiration à Mérimée historien, il ne peut cependant se défendre de louer en lui « une érudition solide et variée... de la familiarité point triviale, une impartialité hautaine et frisant l'ironie [2] »; il apprécie encore ce style décrié par Hugo, et « une langue rompue à toute narration ». Il faut convenir que le talent de conteur de Mérimée dans sa vieillesse, loin de décroître, gagne en précision et en perfection, ses derniers récits sont sans doute les plus vigoureux qu'il ait écrits.

1. Collection S. de Lovenjoul.
2. *Mes Souvenirs.* — Henri Blaze.

*
* *

A ce propos, M. A. Filon dans son volume sur *Mérimée et ses Amis*, documenté et consciencieux, parle d'une lecture faite chez l'Impératrice par Prosper Mérimée dans les dernières années de la vie de l'écrivain. Il s'agit de la nouvelle qui parut sous le titre de *Lokis*. Il m'a semblé curieux de contrôler dernièrement à ce propos certaines dates et de relire quelques lettres relatives à *Lokis*, que Mérimée au début s'effrayait de publier, trouvant le sujet trop « décolleté » — le mot est de lui.

Mérimée dut écrire *Lokis* vers 1867 ou 1868. M. Filon en place la lecture à Saint-Cloud, pendant l'été de 1869, mais une lettre que j'ai sous les yeux atteste qu'en 1868 Sainte-Beuve parlait déjà de la lecture devant l'Impératrice.

En effet, au début d'octobre 1868, Sainte-Beuve annonçait dans les « milieux littéraires » que Mérimée venait d'achever deux nouvelles, qu'il avait lues à la cour. Sainte-Beuve, sans doute connaissait l'une d'elles[1], puisqu'il l'intitulait *le Filleul de l'Ours*; celle-ci, disait-il, avait été remise à l'Impératrice par l'auteur, qui conseilla à la souveraine « en souriant de son malin sourire » de le publier sous son propre nom: Eugénie.

L'écrivain, très entiché de la Russie, de ses légendes et de ses traditions populaires — madame de Lagrenée ne lui avait-elle pas appris le russe? — avait placé l'action de sa nouvelle en Lithuanie. A la vérité, le sujet qui parut alors à Mérimée trop scabreux, aujourd'hui ne nous choque guère, grâce à l'art avec lequel il est traité. Lorsque François Buloz, poussé par Sainte-Beuve, écrivit à Mérimée pour lui demander si le renseignement que celui-ci avait apporté au fondateur de la *Revue des Deux Mondes* était exact, et si Mérimée consentirait à publier *le Filleul de l'Ours*, l'auteur répondit une première fois :

« Cher monsieur, il y a du vrai et du faux dans le rapport qu'on vous a fait. Le vrai c'est qu'il y a quelques années j'ai écrit quelques pages à Biarritz à propos et comme illus-

1. L'autre était *la Chambre bleue*.

tration d'une conversation qui avait eu lieu. Cela pouvait intéresser ceux qui avaient pris part à la conversation, mais personne autre. Quant au *Filleul de l'Ours*, l'Impératrice n'en a pas lu une ligne, et en outre, je n'ai jamais pensé à prendre un ours pour parrain. J'ai bien songé à une histoire d'ours, j'en ai écrit quelque chose avant de venir ici, et je l'aurais achevée si je me portais mieux ou moins mal, mais en aucun cas, ce ne serait pour le respectable public. Lorsqu'on est jeune, on peut aller voir des cocottes en plein jour, un vénérable vieillard comme moi, s'il pensait encore aux cocottes se cacherait pour leur faire visite. J'entre dans la période de la seconde enfance, et je puis avoir la faiblesse de faire encore des nouvelles, mais j'ai le bon sens de ne les montrer qu'à mes amis. Si mon ours est jamais assez léché pour être montré à ses amis, je serai charmé de vous le lire si cela peut vous amuser, mais jamais je ne le publierai [1]. »

Mérimée écrivait de Montpellier [2], « fort souffreteux, respirant mal, malgré des bains d'air comprimés... et horriblement triste ». On le voit, il ne pensait guère à son ours ; d'ailleurs livrer ce conte au public, lui paraissait chose impossible... Sollicité de nouveau quelques jours après par Louis Buloz, fils du fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, l'auteur se sert des mêmes arguments pour motiver le même refus.

« J'ai expliqué à M. votre père tous les motifs qui m'empêchaient de faire imprimer la petite nouvelle dont on vous a parlé. Je pourrais ajouter encore que je suis si souffrant aujourd'hui qu'il me serait impossible de la mettre en état de paraître devant le public quand bien même j'en aurais envie. Je suis très flatté de votre aimable insistance et je regrette beaucoup d'être hors d'état de travailler à quelque chose de plus digne de la *Revue* [3]. »

Dans une autre lettre, adressée encore à Louis Buloz, Mérimée feint d'ignorer totalement ce dont il s'agit : — « Je ne sais pas trop de quelle nouvelle vous me parlez, affirme-t-il, Mais je n'en ai pas qui soit digne de vous. Je suis de plus

1. 17 octobre 1868. Inédite.
2. Hôtel Nevet.
3. 28 octobre 1868. Inédite.

ici toujours horriblement souffrant, sans espoir d'amélioration et tout à fait incapable de travailler [1]. »

Enfin quelques jours après il répète : « La nouvelle dont on vous a parlé n'a guère d'intérêt que pour quelques personnes qui ont assisté aux conversations qui l'ont amenée... Elle est en outre un peu décolletée pour mon âge, et pour le siècle hypocrite où nous sommes. Enfin elle est encore à l'état d'ébauche, et Tourguenev, qui est le seul de mes amis qui l'ait lue, m'a fait des critiques très justes, et dont j'aurais à tenir compte. Mais ici, loin des mes livres, il me serait impossible de rien faire [2]. »

Cependant, un mois plus tard, il concède : « Si jamais je me décidais à publier la nouvelle dont on vous a parlé (il faudrait l'achever d'abord), ce serait à la *Revue* que je l'offrirais. Mais je n'ai pas idée qu'elle pût vous convenir, et en ce qui me concerne personnellement, j'ai beaucoup de motifs pour la garder en portefeuille [3]. »

On l'a vu, Mérimée affirmait, contrairement à Sainte-Beuve, que l'Impératrice ne connaissait pas une ligne du *Filleul de l'Ours*. Cependant, comment Sainte-Beuve en octobre 1868 aurait-il inventé cette histoire de lecture devant l'Impératrice? Histoire vraie, et que M. Filon, écrivain digne de foi, raconte tout au long à une date postérieure... La lecture, suivant M. Filon, avait eu lieu dans l'intimité au château de Saint-Cloud dans un coin du grand salon du premier étage : l'Impératrice est assise devant une table ronde, Mérimée à sa gauche lit d'une voix fort monotone. Les dames qui entourent la souveraine sont attentives et « rêveuses ». Pendant la lecture, les éventails battent l'air lentement; les jeunes filles brodent, car il y a des jeunes filles — étrange auditoire pour entendre ce conte de Mérimée — mesdemoiselles de Larminat et d'Elbée sont présentes, les nièces de l'Impératrice et aussi la future madame Victor Duruy — quelques hommes seulement.

Mérimée trouva-t-il ce public trop froid, fut-il piqué de son peu de succès? De temps en temps l'Impératrice donne

1. 4 décembre 1868, Cannes. Inédite.
2. 11 décembre 1868. Inédite.
3. 29 janvier 1869. Inédite.

le signal des applaudissements, des murmures flatteurs accueillent alors la narration de Mérimée... A la fin de sa lecture il se tourne vers M. Filon, et lui dit assez brutalement : « Avez-vous compris, vous? » Et comme M. Filon, intimidé, se trouble, et ne répond pas :

« Vous n'avez pas compris. C'est parfait ! » Et tournant les talons il laisse le précepteur abasourdi.

Plus tard, l'écrivain raconte à Jenny Dacquin cette lecture : il lui confie qu'il avait lu *Lokis* devant des petites filles « qui n'y avaient vu que du feu », ce qui peut-être était exact.

Je ne sais si Mérimée fit subir quelque changement à la première version du *Filleul de l'Ours*, ou, s'il n'y changea rien, comment il se détermina à publier cette nouvelle qu'il voulait, disait-il, « garder en portefeuille ». Elle parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 septembre 1869 sous le titre de *Lokis, le Manuscrit du professeur Wittembech*... Il est peu probable que l'opinion des dames de Saint-Cloud ait été pour quelque chose dans sa décision nouvelle.

MARIE-LOUISE PAILLERON

UN MYSTÈRE MODERNE

LA LÉGENDE DE SAINT-CHRISTOPHE

« Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. » Ainsi s'exprime Corneille, coutumier de cette haute franchise, dans la préface de sa tragédie de *Polyeucte*.

Sur saint Christophe, nous étions un peu mieux renseignés par les tableaux religieux qui depuis le moyen âge jusqu'à nos jours le représentent sous l'aspect d'un géant, passant une rivière ou un bras de mer dont les flots menaçants ne lui montent qu'aux genoux, l'Enfant-Jésus juché sur son épaule. Nous savions aussi que saint Christophe est le patron des voyageurs et qu'à ce titre son image de pierre a été fréquemment dressée aux portails des églises, aux portes des villes, aux carrefours des routes ; aujourd'hui même, ne reconnaît-on pas de temps à autre, sur le capot d'une automobile, la statuette du bon géant dont la protection doit s'étendre à tous les moyens de locomotion?

Cependant la *Légende de Saint Christophe*, qui est le dernier et le plus considérable ouvrage de M. Vincent d'Indy, nous a beaucoup appris. Autour de l'épisode miraculeux, elle a fait revivre devant nous toute l'histoire du saint, telle que la rapportent Jacques de Voragine en sa *Légende dorée*, et le docte Baronius. Corneille n'avait guère emprunté aux auteurs

dont il invoque l'autorité, Surius et le même Baronius, que les noms de Polyeucte, de Néarque, de Pauline et de Félix, ainsi que quelques traits accessoires : Polyeucte converti au christianisme par Néarque, Polyeucte renversant les idoles, Polyeucte vainement supplié par Pauline. Comme il le dit lui-même, « le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre ». Mais ces inventions seules nouent et dénouent l'intrigue, et ces embellissements sont tout le sujet de la pièce. C'est que Corneille écrit une tragédie, et qu'une tragédie, même chrétienne, reste humaine par la qualité des personnages et les ressorts de l'action. M. Vincent d'Indy a voulu composer un drame sacré, analogue aux mystères qui attiraient et édifiaient les foules pieuses durant les deux derniers siècles du moyen âge. C'est pourquoi il a suivi exactement l'ordre du récit qu'il trouvait dans les anciens livres. Mais, musicien, il devait faire œuvre de musicien, et c'est à l'Opéra, voué depuis Lully aux seules merveilles de la mythologie, que le nouveau mystère a été représenté pour la première fois, le 6 juin 1920. L'arrêt du Parlement qui « inhibe et défend de jouer le mystère de la Passion ni autres mystères sacrés sous peine d'amende arbitraire » est daté du 17 novembre 1548. Durant cet intervalle de trois cent soixante-douze ans, la prohibition édictée par le Parlement de Paris avait été fidèlement observée dans le ressort de sa juridiction.

Il est vrai qu'en 1911 M. Gabriele d'Annunzio, devenu pour un temps l'hôte munificent de notre poésie, avait fait représenter au théâtre du Châtelet le *Martyre de Saint Sébastien*, où il s'attachait à imiter les poètes du moyen âge jusqu'en leur prolixité. Mais ce n'est pas vainement qu'il a été écrit que « la lettre tue, et l'esprit vivifie ». Malgré les trésors de l'érudition la plus recherchée, malgré les splendeurs du verbe et les fantasmagories de l'imagination, malgré même la suave musique de scène confiée à Claude Debussy, et dont la place fut trop strictement mesurée, cet intéressant ouvrage n'est rien de plus ni de moins qu'un divertissement

de curieux. Profusion de gemmes rares arrachées aux arcanes de l'hagiographie et de la démonologie, mosaïque éclatante de dogmes pétrifiés : la sève manque.

M. Vincent d'Indy n'a pas entrepris de restaurer un genre abandonné depuis des siècles, mais de continuer une tradition qui se trouvait modifiée et déviée, non interrompue. Banni de la scène profane, le mystère était rentré à l'église d'où il était sorti, mais sous une autre forme : sous l'influence de l'opéra qui vers la fin du XVIe siècle s'ébauchait en Italie, le chant expressif, ou comme on disait alors représentatif, y était substitué à la récitation, la musique à la poésie : le mystère devenait l'oratorio. Carissimi a été l'un des premers maîtres du nouveau genre, qui fut illustré au XVIIIe siècle par le *Messie* de Hændel, l'*Oratorio de Noël* et les deux *Passions* de Jean-Sébastien Bach, au XIXe siècle par l'*Enfance du Christ* de Berlioz, *Rédemption*, les *Béatitudes*, *Rébecca* de César Frank. En 1918, ce dernier ouvrage avait été transporté sur la scène de l'Opéra, où il s'est maintenu depuis lors, et le succès de cette première tentative présageait celui de la *Légende de Saint Christophe*, qui est un mystère musical, ou ce qui revient au même un oratorio de théâtre.

L'oratorio, qui ne montrait pas l'action, en expliquait les événements par le moyen de récits attribués à un personnage spécial, appelé l'Évangéliste quand le texte qu'il chantait était emprunté à l'un des Évangiles, et en toute autre circonstance le Récitant ou l'Historien. M. Vincent d'Indy, qui destinait son ouvrage à la scène, y emploie cependant un Historien. Il ne pouvait en effet songer à représenter directement tous les épisodes de sa légende : une succession d'esquisses rapides ne convenait pas à ce maître du style soutenu. Grâce à l'intervention de l'Historien, dont les récits raccordent entre elles les scènes séparées par un trop long intervalle de temps, l'ouvrage garde son caractère narratif sans perdre une nécessaire ampleur de proportions. Il se divise en huit tableaux, répartis en trois actes et précédés d'un prologue dont le décor invariable servira d'acte en acte à tous les récits de l'Historien.

Saint Christophe n'a pas encore reçu son nom chrétien qui signifie Porte-Christ. Le géant Auferus, fier de sa force invin-

cible, a juré de ne la mettre au service que du roi le plus puissant de ce monde. L'Historien qui rapporte ce serment est vêtu d'un costume de diacre ; le décor est une toile qui masque la scène et représente le miracle de saint Christophe portant l'Enfant-Jésus. Autour de l'Historien, un chœur en robes blanches répond à son récit par une déploration pieuse : « Pauvre Auferus, quelle erreur est la tienne ! »

Les chœurs ont un rôle très important au cours de tout l'ouvrage. Visibles, ils représentent les foules humaines, ces mêmes *turbae* qui dans les *Passions* des anciens maîtres réclamaient si âprement la grâce de Barrabas, plus diverses ici, et tour à tour cruelles, insouciantes, haineuses, ou surprises, émues, attendries, touchées enfin par le miracle, converties et prosternées ; foules vraiment humaines, faibles de volonté, sensibles, inconstantes, mais sincères, et non point endurcies dans le mal, capables d'abjurer leurs erreurs, de reconnaître la vérité, et d'y demeurer fidèles. D'autres chœurs sont invisibles : leurs voix pures répondent à l'appel du pécheur, éclairent les ténèbres de sa conscience, consolent son inquiétude, le préservent du désespoir et l'acheminent pas à pas dans la voie du salut. Ainsi le héros chrétien, pour qui l'orgueilleux isolement du païen serait un crime, reste toujours uni de cœur avec le ciel et la terre ; c'est le ciel qui l'attire, mais s'il quitte ses frères de la terre, c'est pour leur montrer la route et les élever avec lui.

La légende rapportait qu'Auferus avait servi d'abord un roi de son pays natal, la terre de Chanaan. Ce roi ayant peur du diable, il avait passé, pour accomplir son vœu juré, au service de l'Ennemi. M. Vincent d'Indy a donné au roi un signalement allégorique, à l'exemple des mystères du moyen âge et des oratorios primitifs qui mettaient en scène les Vertus théologales, les Péchés capitaux, et faisaient disputer ensemble l'Ame et le Corps, ou bien la Justice avec la Miséricorde. L'allégorie n'est-elle pas en effet la mythologie du christianisme? Le roi d'Asie-Mineure est donc devenu le Roi de l'Or. Sa puissance est grande, mais dans l'instant qu'il triomphe, un prodige s'accomplit : tous ses trésors sont réduits en fumée. C'est que le Roi de l'Or n'est lui-même que le serviteur du Prince du Mal, qui le rappelle ainsi à l'obéissance. Quant

au lieu de l'action, il sera indéterminé, ce qui permet à l'auteur de relever la gravité de la légende par quelques traits de satire. Le Roi de l'Or en houppelande, ricanant et se frottant les mains, est une véritable caricature de l'homme d'affaires ; caricature en musique, où les saccades du rythme et les dures dissonances que permet l'harmonie moderne prennent, par la justesse de leur application, un mordant impitoyable. Ces anachronismes ont toujours été admis par les poètes et les peintres du moyen âge ; employés à propos, comme c'est ici le cas, ils attestent que l'humanité reste pareille à elle-même, en dépit des apparences, et donnent à l'œuvre une portée dont les reconstitutions historiques sont privées.

Mais M. Vincent d'Indy ne pouvait se contenter de ces deux princes. Il ne pouvait omettre un troisième pouvoir, et c'est pourquoi, lorsque le rideau du prologue se lève, il découvre un palais illuminé, où les chants et les danses célèbrent le retour du géant Auferus auprès de celle dont il s'est fait l'esclave : la Dame de Volupté. Chants et danses d'un caractère turbulent, plutôt que lascif : en effet, si Auferus a accepté la tyrannie de l'amour, c'est seulement parce qu'il en a éprouvé la puissance. Quand le Roi de l'Or surgira, maître du palais qu'il a acheté avec tout ce qu'il contient, il le suivra sans un mot de regret. Mais la Dame de volupté aime Auferus ; la douceur de son chant nous l'a appris dès les premières notes, ainsi que le langoureux enlacement des clarinettes qui l'enveloppe. Amour impur sans doute, né du plaisir dont il garde le souvenir, le regret et l'espoir, amour cependant, dont l'émotion fait contraste avec la brutalité de l'orgie et annonce peut-être quelque rédemption future.

Le Roi de l'Or l'emporte, puis le Prince du Mal. Mais quand celui-ci a mené Auferus sur une montagne d'où il lui montre les royaumes de la terre, tous soumis à son pouvoir, la masse imposante de la cathédrale se profile dans le ciel, et l'ombre de la croix qui la surmonte vient se projeter jusqu'à ses pieds. Le Prince du Mal recule, épouvanté : il ne peut franchir l'ombre du divin symbole, et disparaît dans le rocher entr'ouvert. Auferus reste seul. Quel est donc cet autre souverain, ce monarque suprême qui vient de réduire à l'impuissance le Prince du Mal? Il le cherche des yeux, prêt à lui obéir.

Rien ne paraît ; des voix s'élèvent, très lointaines, et leur chant a pour thème un verset de l'hymne *Vexilla regis*, celui dont les paroles sont : *O crux ave, spes unica, Salut, ô croix, seule espérance.* Mais Auferus ne peut comprendre encore, et le rideau qui s'abaisse le laisse étonné, le regard errant, tandis que le chant se perd dans le ciel immuable.

L'Historien reparaît au début du deuxième acte. Auferus s'est mis à la recherche de ce Roi du Ciel qu'il ne peut voir. Il interroge tour à tour les monarques illustres, les conquérants renommés, et chacun lui répond : « Je ne suis pas le Roi du Ciel. » Il parvient à Rome, le jour même de la fête de Pâques. Il se jette aux genoux du Souverain Pontife, qui ne peut accepter son hommage. « Je ne suis pas le Roi du Ciel, mais le jour où les pins se couvriront de roses, le Roi du Ciel se montrera. » Le récit de l'Historien est interrompu pour cet instant solennel : c'est la voix même du Pape de de Rome qui chante, derrière le rideau, sa prédiction, sur une mélodie grégorienne tirée de l'alléluia de la messe d'un Confesseur non Pontife.

Les événements ainsi résumés sont décrits par le premier tableau du deuxième acte, mais ce tableau est entièrement symphonique : l'orchestre seul énonce, devant le rideau baissé, l'inquiétude d'Auferus, son décroissant espoir et ses infatigables pérégrinations que traversent de brillants épisodes tels que la rencontre des conquérants ou l'entrée à Rome en fête, les cors prolongeant, à l'orchestre, les vibrations d'un carillon puissant que domine, en variations joyeuses, la mélodie du graduel de Pâques : *Haec dies quam fecit Dominus.* Cette symphonie n'est pas un entr'acte : un entr'acte n'est destiné qu'à faire prendre patience. Ici c'est une phase importante de l'action que la musique évoque de son pouvoir souverain, sans les artifices de la scène, toujours un peu grossiers quand de brusques ou rapides changements de lieu sont nécessaires. Le public le comprend si bien qu'il renonce à sa coutume de parler et de lorgner quand l'orchestre joue. Il écoute dans le plus profond silence, et aux premières représentations c'est ce morceau qui suscitait les plus longs applaudissements, forçant la modestie de l'auteur dans la loge où il se dissimulait et d'où il devait, à plusieurs reprises, surgir

pour répondre d'un salut à l'ovation, et l'apaiser. Devant un tel triomphe de la musique, Wagner, s'il fût revenu en ce monde, eût certes regretté le panorama puéril dont il a cru l'aide nécessaire, quand Parsifal gravit la montagne sacrée.

La scène reprend ses droits pour les tableaux qui suivent, et c'est ici l'occasion de dire à quel point M. Maurice Denis a su, par les larges et chaleureuses compositions dont il a le secret, soutenir la pensée du musicien et sans aucun détail superflu la rendre sensible aux yeux. C'est sous une roche rougie par le soleil, devant un horizon de montagnes où les forêts de pins s'accrochent en plis droits, que le géant rencontre un Ermite et apprend de lui que le Dieu qu'il cherche ne se révèle qu'à l'âme. Le chant de l'Ermite unit à la majesté la douceur, et s'accompagne d'une symphonie où les voix de la nature sauvage murmurent les réponses à sa prière. Auferus doit faire pénitence. La seule qui convienne à sa force et à son ignorance est de secourir les voyageurs, au bord d'un torrent furieux. Cet épisode appartient à la légende traditionnelle de saint Christophe. Flaubert l'a trouvé si beau qu'il l'a transporté en sa *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, en remplaçant seulement l'Enfant-Jésus par un lépreux.

Et voici la scène centrale de l'ouvrage : le miracle du torrent. De grands pins découpés abritent la cabane de roseaux. Les eaux roulent en ondes phosphorescentes, et la forêt mystérieuse entr'ouvre ses ténèbres sur l'autre bord. En des costumes d'enluminures, tour à tour un amant, un marchand, un empereur sollicitent les services du passeur qui les refuse aux passions humaines. Un petit enfant s'avance. « Petit enfant, tu prends bien mal ton moment. » En effet, la tempête s'élève, sur une menace obstinée de l'orchestre. Auferus se décide cependant, car il doit secourir le faible. Il prend l'enfant sur son épaule, et déracine un pin qui sera son bâton de route. Mais au milieu du torrent, il lui faut prendre haleine auprès d'un rocher. « Petit enfant, mais tu es lourd comme le monde. — Ne t'en étonne pas, passeur, car c'est moi qui ai créé le monde. » Avec l'eau du torrent soudain apaisé l'Enfant divin baptise Auferus de son nom chrétien de Christophore. Le géant se prosterne aux accents d'une musique qui le bénit, et l'arbre qu'il tient à la main se couvre de roses

blanches, pendant qu'une clarté surnaturelle allume aux profondeurs de la forêt d'autres fleurs ardentes.

Le dernier acte le couronnera de la palme du martyre. C'est ici que l'auteur a montré le plus d'invention dramatique, car les textes anciens rapportaient simplement que saint Christophe, après avoir opéré plusieurs conversions, fut mis à mort sous l'empereur Decius. M. Vincent d'Indy a voulu avec raison faire reparaître ici les puissances du mal qui pensent trouver leur revanche dans le supplice de leur ancien esclave. Le Roi de l'Or, dont la fortune est à refaire, est devenu grand-juge, car il « accepte volontiers des emplois subalternes ». Le Prince du Mal exige que l'âme de saint Christophe lui soit livrée, sans quoi il prendra, en compensation, celle du Roi de l'Or lui-même. Condamner un innocent ne serait qu'un jeu pour un juge aussi expérimenté ; mais il faut aussi que saint Christophe meure en état de péché. La Reine de Volupté, toujours asservie au Roi de l'Or, ira tenter le chrétien en sa prison. Aux souvenirs impurs qu'elle évoque, saint Christophe répond sans trouble ni colère, et peu à peu la pécheresse qui n'a cessé de l'aimer se laisse persuader, et son amour s'élève jusqu'au renoncement. La situation est sans contredit l'une des plus poignantes qu'on ait vues au théâtre : aussi exige-t-elle de l'artiste chargée de marquer les progrès, les hésitations, les regrets, l'emportement, la soumission, la consolation et enfin la résolution d'une aussi douloureuse crise, les dons les plus rares de l'intelligence et du cœur.

Le dernier tableau nous transporte sur une place publique, d'une claire et légère architecture. La foule badaude attend le supplice du géant. Mais un nouveau miracle se produit : la flèche qui doit le frapper au cœur revient en arrière et perce l'œil du juge. Peintre et poète se sont inspirés ici d'un tableau de Mantegna ; et c'est la punition du prévaricateur. Mais il faut que le martyre s'accomplisse. La tête de saint Christophe tombe enfin sous le glaive. Alors sa voix qui ne cessait de chanter plus haut, toujours plus haut, les louanges du Seigneur, ne paraît pas s'interrompre : c'est la Reine de Volupté qui reprenant sa phrase au point où la mort l'a brisée la continue, l'élève encore, et voici qu'elle reparaît en scène, baptisée comme Pauline par le sang du martyr, mais combien

la musique est mieux capable que l'éloquence de traduire ce ravissement sacré qui se communique à la foule, indifférente jusque-là, bientôt agenouillée, écoutant les voix célestes qui lui sont devenues sensibles et priant avec elles !

Ainsi se termine, après tant de belles scènes, par une scène plus belle encore et vraiment sublime, cette œuvre destinée à faire époque dans l'histoire du théâtre et de la musique. Je n'entends pas prédire par là que d'autres mystères en musique doivent ou puissent lui succéder. Il est au contraire fort probable que la *Légende de Saint Christophe* demeure unique en son genre. Mais *Pelléas et Mélisande* est aussi resté unique, inimitable même pour son auteur, et cependant son influence ne s'est-elle pas propagée sur toute la musique et toute la poésie des premières années du XXe siècle?

La *Légende de Saint Christophe* est destinée de même à dominer l'époque qui commence, et les plus nobles esprits viendront se rallier autour d'elle. Le succès qui l'a accueillie dès son apparition, et qui n'a fait depuis lors que se confirmer et s'étendre, rachète bien des erreurs d'un temps étrangement troublé. Mais comment en être surpris? L'œuvre s'impose par la plus vigoureuse originalité, celle qui ne réside pas dans quelque tour ou détour d'expression, mais dans l'exactitude d'un style moulé sur la pensée ; et ce style qui s'appuie sur les solides nervures des mélodies grégoriennes, ou entrelace délicatement les voix dépouillées de toute instrumentation, ou enfin a recours aux plus riches couleurs et aux plus complexes nuances de l'orchestre, garde toujours cette netteté du relief et cette fierté d'accent qui de siècle en siècle ont signalé les meilleurs artistes de notre nation. Aussi ne trouve-t-on pas, en cet ouvrage de dimensions considérables, un seul passage dont l'intérêt languisse ; et la force des sentiments, la diversité des situations, celle aussi du spectacle qui en résulte, donnent à cette pieuse légende, en même temps qu'une puissance de conviction dont l'esprit garde l'empreinte, tout l'attrait d'un conte merveilleux.

LOUIS LALOY

CEUX DE JADIS[1]

IX

L'ARRIVÉE A PARIS

En arrivant au petit jour à la gare d'Orléans, M. de Marvéjolle fit constater à Paul Malgon qu'aucun indice ne marquait, au premier abord, dans cette matinée du 4 décembre, que la capitale fût le théâtre de graves événements. La sortie des voyageurs, la livraison des bagages s'effectuèrent paisiblement.

Dans la cour, les fiacres dits « de nuit », — lamentables voitures hors d'âge, — attendaient les clients comme à l'habitude. L'un de ces véhicules emmena les deux voyageurs, qui avaient donné l'adresse d'un hôtel situé sur le boulevard Montmartre et où M. de Marvéjolle avait coutume de descendre.

Le long des quais de la Seine, le calme régnait. Sur les échafaudages, les maçons étaient au travail, gâchant le mortier, posant les pierres. Les marchandes des quatre saisons poussaient leurs « baladeuses », vendant les pommes de terre à un sou la livre et les carottes à un sou la botte. Appelées par leurs cris, les ménagères dépeignées et débraillées sortaient en jupon des vieilles maisons bordant le fleuve, pour faire

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre 1920.

leurs achats du jour. Cette vie matinale de Paris, que rien ne paraissait troubler, remplissait de joie M. de Marvéjolle. Il se disait que tout était fini et que la carabine de Paul resterait au fond de la mallette.

Brusquement, le fiacre interrompit sa marche cahotante, sur le signal d'un sergent de ville. Celui-ci tendit la main vers une affiche qui venait d'être collée sur un mur. Il annonça au cocher qu'une nouvelle ordonnance du préfet de police interdisait la circulation « de toute voiture publique ou bourgeoise ». Il n'y avait d'exception qu'en faveur de celles servant « à l'alimentation de Paris et au transport des matériaux ».

— Où est votre remise?

— Rue du Jardin-des-Plantes.

— Retournez-y tout de suite, sans vous arrêter en route !

Dissimulant sous un sourire l'inquiétude dont il se sentait repris, M. de Marvéjolle entra en pourparlers avec l'agent pour obtenir que le cocher fût autorisé à le conduire d'abord à son hôtel.

Paul descendit de voiture pour aller lire l'affiche officielle. C'était une proclamation du préfet de police « aux habitants de Paris », datée du matin même.

« Comme nous, vous voulez l'ordre et la paix : comme nous, vous êtes impatients d'en finir avec une poignée de factieux qui lèvent, depuis hier, le drapeau de l'insurrection. Partout notre courageuse et intrépide armée les a culbutés et vaincus. Le peuple est resté sourd à leurs provocations. »

A ce préambule rassurant pour les amis de « l'ordre », M. de Maupas donnait aussitôt un démenti de fait, en annonçant de nouvelles mesures de rigueur. Frémissant d'émotion, Paul se disait que la révolte ne pouvait être déjà écrasée, puisque le préfet de police estimait nécessaire de décréter l'état de siège, d'interdire la circulation des voitures et même « les stationnements des piétons », qui seraient « sans sommations dispersés par la force ».

« Que les citoyens paisibles restent à leur logis, — disait la fin de l'affiche. Il y aurait péril sérieux à contrevenir aux dispositions arrêtées. » Non, ce n'était pas là une proclamation victorieuse! On y sentait l'anxiété, l'inquiétude dont témoi-

gnaient les menaces formulées par son auteur. Non, tout n'était pas fini encore !

L'agent de ville, — séduit par l'amabilité de M. de Marvéjolle et son allure d'ancien militaire, chevalier de la Légion d'honneur, — permit au cocher de continuer sa route vers le boulevard Montmartre. Il lui conseilla même, obligeamment, de ne point passer par le quartier de l'Hôtel-de-Ville et de la rue Saint-Denis, où l'on construisait, — disait-on, — des barricades. Mieux valait longer les quais jusqu'au pont Royal, puis prendre la rue de Richelieu, pour gagner sans encombre les boulevards.

Paul remonta dans la voiture, et raconta à M. de Marvéjolle, devenu sombre, ce qu'il venait de lire.

En face de Notre-Dame, un attroupement s'était formé, sur le quai de la rive gauche, devant des affiches imprimées sur papier d'emballage et que l'œil exercé de Paul reconnut aussitôt pour avoir été « tirées à la brosse ».

Le jeune homme fit arrêter le fiacre, malgré les protestations du cocher. Celui-ci, craignant qu'un autre sergent de ville ne survînt pour lui dresser contravention, avait hâte de se débarrasser de ses voyageurs et de regagner sa remise.

Toutes les proclamations des représentants de la Montagne venaient d'être affichées là. Des ouvriers les avaient imprimées en cachette, à l'aide de procédés de fortune. Le premier acte du coup d'État avait été de juguler la presse et voici que, malgré le bâillon, des cris véhéments s'élevaient pour appeler le peuple à la défense du droit.

C'était la protestation de la première heure, rédigée par Victor Hugo, signée par une vingtaine de députés de la gauche, dont Jules Favre, Schœlcher, Madier de Montjau, Emmanuel Arago. Elle commençait ainsi : « *Louis-Napoléon est un traître ! Il a violé la Constitution ! Il s'est lui-même mis hors la loi !* » Dès le soir du 2 décembre, des exemplaires de cette proclamation avaient été affichés sur les murs de Paris, — depuis lors arrachés vingt fois par la police, vingt fois réimprimés et collés de nouveau.

Un autre appel, — signé pour le « Comité de résistance de la Montagne », par Madier de Montjau, — était ainsi conçu : « Aux

armes ! la République attaquée par celui qui lui avait juré fidélité doit se défendre et punir les traîtres. A la voix de ses représentants fidèles, le faubourg Saint-Antoine s'est levé et combat. Les départements n'attendent qu'un signal et il est donné. Debout, tous ceux qui veulent vivre et mourir libres ! »

C'était enfin la proclamation à l'armée, rédigée par Victor Hugo. En phrases brutales comme des soufflets, le grand écrivain flétrissait le crime commis par Louis Bonaparte, crime pour lequel les soldats français devaient être « des vengeurs et non des complices ». «Cet homme dit qu'il s'appelle Bonaparte. Il *ment*, car Bonaparte est un mot qui veut dire gloire. Cet homme dit qu'il s'appelle Napoléon. Il *ment*, car Napoléon est un mot qui veut dire génie. Lui, il est obscur et *petit*. Livrez à la loi ce misérable ! Soldats, c'est un faux Napoléon. Un vrai Napoléon vous ferait recommencer Marengo ; lui, il vous fait recommencer Transnonain ! »

Deux ou trois jeunes gens lisaient à voix haute ces appels enflammés, salués par quelques-uns des assistants des cris de « Vive la République ! » Les autres spectateurs demeuraient calmes, à peine curieux.

— A bas Bonaparte ! — cria, de toute son âme, Paul, indigné de cette indifférence.

— Malgon, vous ici !... — dit un des jeunes hommes qui essayaient en vain de secouer l'apathie de la foule.

— Berteau ! l'heureuse rencontre ! Je vais enfin savoir exactement ce qui se passe.

C'était un rédacteur de l'une des feuilles républicaines de Paris. Paul le connaissait depuis longtemps.

Déclarant qu'il n'y avait rien à faire dans ce quartier, le journaliste accepta d'accompagner Paul jusqu'à son hôtel. En montant dans le fiacre, il salua d'un « pardon, citoyen ! » M. de Marvéjolle qui n'avait point bougé de la voiture. Le gentilhomme répondit ironiquement n'avoir aucun droit à ce titre flatteur.

— Je suis simplement un ancien officier de la Maison du Roi, sous Sa Majesté Charles X, devenu pour l'heure garde du corps de mon jeune ami Paul Malgon. Mais je me soucie fort peu de la République ! ·

Voyant M. Berteau déconcerté par cette singulière profes-

sion de foi, M. de Marvéjolle s'empressa d'ajouter qu'il n'avait pas plus de sympathie pour le coup d'État que pour la Constitution et qu'on pouvait parler devant lui sans crainte qu'il avertît la police.

D'un mot, Paul assura son confrère de la vérité de l'assertion, puis, anxieusement, l'interrogea sur les événements postérieurs à ceux contés par les journaux élyséens qu'il avait lus à Nantes.

Il apprit les efforts désespérés, tentés la veille par les représentants de la gauche, pour soulever les masses ouvrières. Dès huit heures du matin, ils parcouraient le faubourg Saint-Antoine, véritable citadelle de l'insurrection de 48, demandant aux ouvriers la cause de leur inaction et s'ils voulaient l'Empire. « Pourquoi nous battre, leur répondait-on, quand on nous rend le suffrage universel? Et puis, que faire? On nous a désarmés après les journées de Juin. Il n'y a pas un fusil dans tout le faubourg. »

Pourtant, les exhortations passionnées des chefs républicains produisaient un certain effet, quelques ouvriers énergiques promettaient leur concours, quand un lamentable incident vint décourager ces trop rares bonnes volontés. Dix omnibus, où l'on avait entassé une partie des représentants enfermés le 2 décembre à la caserne du quai d'Orsay et qu'on emmenait maintenant à Vincennes, défilaient pesamment à travers le faubourg, sous l'escorte de quelques lanciers. « Délivrons-les ! » — cria le député Malardier aux ouvriers qu'il était en train de haranguer. Et il se jeta à la tête des chevaux de la première voiture; plusieurs ouvriers l'imitèrent. Alors, aux portières de l'omnibus, surgirent les visages apeurés de représentants de la droite qui supplièrent leurs sauveurs de les laisser conduire en prison. « Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire avec ces gens-là ! » s'écria un homme du peuple écœuré par tant de lâcheté. Et on permit aux omnibus de continuer leur route.

Une centaine d'ouvriers seulement aidèrent les députés républicains à construire une barricade dans la grande voie du faubourg Saint-Antoine, au coin des rues Cotte et Sainte-Marguerite. On ne déplaça pas un pavé, on se borna à renverser une charrette, un omnibus et deux petites voitures qui ne

barraient même pas la chaussée complètement. Comme armes, on n'avait que quelques fusils enlevés à un corps de garde voisin. On était loin de la formidable barricade de juin 48, élevant ses amas de pavés à la hauteur du deuxième étage !

Debout, sur les voitures renversées, huit représentants du peuple attendaient la troupe, — non dans l'espoir de la vaincre, mais pour tenter de la ramener au devoir.

— C'est là que fut tué quelques instants plus tard le représentant Baudin, — dit M. Berteau d'une voix sourde. — Je l'ai vu tomber...

Et il conta l'héroïque fin, devenue depuis légendaire, et l'apostrophe fameuse des « vingt-cinq francs ».

— C'était un homme ! — fit M. de Marvéjolle, ému par le récit de cette froide bravoure.

Venant du « vieux chouan », l'oraison funèbre était aussi flatteuse que vraie. « On nous avait dit que nous aurions affaire à des brigands, — devait avouer plus tard un des officiers qui enlevèrent le faible rempart, — *nous avons trouvé des héros...* »

— Et après un tel exemple, tout le faubourg ne s'est pas couvert de barricades? — s'écria Paul indigné.

— Non ! Schœlcher, Malardier et les autres collègues de Baudin continuèrent en vain à parcourir le quartier Saint-Antoine. On les saluait au passage, on les acclamait même, on criait avec eux « Vive la République ! », mais le peuple ne bougeait point, terrifié par le souvenir des sanglantes journées de Juin.

Paul Malgon se rappela l'avertissement donné par l'ouvrier Rameau et soupira. Rétablissement du suffrage universel, formidables menaces militaires : oui, le piège était tendu d'experte façon !

Mais le jeune homme reprit un peu d'espoir en écoutant M. Berteau poursuivre son récit. Tous les quartiers de Paris n'avaient pas accueilli, avec la passivité du faubourg Saint-Antoine, la nouvelle de l'héroïque mort de Baudin. Dans les ruelles tortueuses et étroites pullulant autour de la rue Saint-Denis, une violente agitation s'était manifestée et des barricades avaient été hâtivement construites en de nombreux endroits.

Le mot d'ordre donné par les chefs républicains était de ne pas s'obstiner à défendre jusqu'au bout contre la troupe ces obstacles improvisés. Après une courte résistance, les insurgés devaient se disperser dans les rues transversales, puis, les soldats passés, reconstruire immédiatement les barricades.

L'inertie du faubourg Saint-Antoine, — que ne prévoyait pas Madier de Montjau en rédigeant sa vibrante affiche, — imposait ce changement de tactique. Il ne pouvait plus être question d'opposer des masses populaires aux soldats du coup d'État. Il fallait se borner à des efforts disséminés qui, en prolongeant la résistance, fatigueraient la troupe harcelée de toutes parts et permettraient peu à peu à l'opinion de se ressaisir.

L'adoption de ce plan avait provoqué, dans l'après-midi de la veille, de nombreuses escarmouches. On s'était battu notamment dans les rues Aumaire, Greneta, Transnonain et Beaubourg.

Sur les boulevards, une foule considérable, que ne parvenaient point à disperser les patrouilles et les charges de cavalerie, avait stationné jusqu'à minuit, poursuivant de ses huées les soldats, acclamant les chefs républicains qui circulaient à travers les groupes. L'aspect menaçant et sombre de ces rassemblements rappelait tout à fait celui qu'offrait la foule parisienne, aux dernières heures de la monarchie de Juillet. Cette impression avait été commune à tous les démocrates ayant pris part aux luttes de février 48.

La journée qui commençait serait décisive. L'agitation de la veille ne semblait pas s'apaiser, bien au contraire. M. Berteau fit remarquer à Paul Malgon que la foule s'accroissait dans les rues, à mesure qu'on se rapprochait des boulevards. Beaucoup d'ouvriers se mêlaient maintenant aux attroupements. Si le peuple se levait enfin, l'échec du coup d'État serait possible.

Dans la rue de Rivoli, tout un côté de la chaussée était occupé par d'imposantes forces d'infanterie. Les soldats se tenaient immobiles et taciturnes devant les faisceaux, semblant indifférents à la sourde hostilité du public.

Devant le Louvre, un commissaire de police, ceint de son écharpe, arrêta le fiacre pour la seconde fois. M. de Marvé-

jolle montra son passeport, déclarant que Paul et M. Berteau étaient des parents venus le chercher à la gare. « Ancien officier, chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis », — disait la pièce officielle. Le commissaire s'inclina, jugeant peu suspect un tel voyageur, puis, s'adressant au cocher :

— Dépêchez-vous de conduire ces messieurs et d'aller relayer. A partir de neuf heures, l'arrêté interdisant la circulation des voitures sera rigoureusement appliqué.

Le cocher fouetta son cheval, mais, rue de Richelieu, la foule devint si compacte que la voiture n'avança plus qu'au pas. Malgré son scepticisme, M. de Marvéjolle constata lui-même avec étonnement que des hommes, portant un fusil en bandoulière, osaient à présent se montrer dans les groupes. L'un d'eux s'approcha du fiacre dont les vitres étaient baissées.

— Vive la République ! — cria-t-il d'un ton provocant.

— Vive la République ! — répliquèrent ensemble les deux journalistes, avec un tel élan que le futur combattant s'avoua satisfait.

— Bravo, citoyens ! — dit-il, en faisant signe au cocher qu'il pouvait continuer sa route.

Quelques minutes plus tard, le fiacre s'arrêtait enfin à l'hôtel du boulevard Montmartre.

X

SUR LA PLACE DE LA BASTILLE ET AU MILIEU DES BARRICADES

Tout un parc d'artillerie montée campait sur la place de la Bastille, autour de la colonne de Juillet. Les batteries restaient attelées, les mèches allumées. On tenait ainsi le faubourg Saint-Antoine sous la menace permanente du canon, — de ce canon dont le préfet de police allait bientôt invoquer, dans une dépêche à M. de Morny, *le bruit et l'effet* salutaires. La présence de cette masse d'artillerie s'expliquait par la crainte d'un réveil soudain du quartier ouvrier par excellence. Le réveil ne se produisit pas. Dans Paris enfiévré du

Panthéon à Montmartre et même à Belleville, la rue Saint-Antoine demeura calme jusqu'à l'heure où s'éteignirent les dernières résistances.

Robert Malgon, pensif, fumait solitairement une cigarette, quand il aperçut son cousin Paul et M. de Marvéjolle qui s'avançaient vers lui. Ils étaient allés le demander à la caserne de son régiment. Là, on leur avait indiqué où ils pourraient trouver l'officier.

— Comment n'as-tu pas retardé la date de ton voyage? — s'écria le capitaine. — Le moment est singulièrement choisi pour venir à Paris !...

Du regard, il interrogeait anxieusement M. de Marvéjolle qui eut un geste d'impuissance et détourna la tête.

— Je ne suis pas ici en partie de plaisir, — dit Paul d'un ton âpre. Je viens accomplir mon devoir.

Robert tressaillit, mais faisant un effort pour se dominer et baissant la voix :

— On nous observe. Nous ne pouvons causer ici sans être entendus. Attends-moi un instant.

Il jeta sa cigarette et alla trouver son commandant avec qui il échangea quelques paroles. Puis il revint vers son cousin et M. de Marvéjolle.

— On m'accorde une heure de permission ! — dit-il à voix haute et avec une feinte gaîté. — Allons boire un grog !... Je suis gelé !...

Tous trois sortirent des lignes du campement et entrèrent dans un café-restaurant situé sur la place même. Robert demanda un cabinet particulier, commanda de préparer des grogs, ajoutant qu'il sonnerait quand il faudrait les apporter. Il ferma avec soin la porte du petit salon banal, au divan usé, aux glaces rayées par les inscriptions habituelles.

— Comment va Mathilde? — interrogea-t-il d'une voix un peu tremblante.

— Elle pleure et se désespère en songeant à ce qui s'accomplit. Pourtant, elle ignore encore que son fiancé a consenti à en être le complice.

L'officier rougit de colère, mais resta impassible.

— Est-ce là tout ce que tu voulais me dire? — dit-il froidement.

— Certes non ! — s'écria Paul. — En te voyant aider à construire une nouvelle Bastille militaire autour de la colonne libératrice de Juillet, je me suis souvenu que tu avais, comme moi, du sang républicain dans les veines. Notre aïeul fut un des combattants de 1789 et fonda en Bretagne le premier journal démocratique. A une heure comme celle-ci, il est impossible que tu l'oublies plus longtemps !

— Qu'importe que je m'en souvienne ou non? — dit tristement le capitaine. — Suis-je maître de changer les événements?

— Qui sait?...

Et Paul cita les paroles prononcées par Jules Favre, le matin même, au Comité de résistance, et rapportées tout à l'heure à M. Berteau par un des chefs républicains qui les avait entendues : « *Maintenant, qu'un régiment hésite ou qu'une légion sorte et Louis-Napoléon est perdu !* » La garde nationale bornait son concours à se laisser, dans certains quartiers, désarmer sans résistance. Mais qu'un régiment se mît aux ordres des représentants du peuple encore libres, qu'il se fît le défenseur de la Constitution, — et la majeure partie des troupes suivrait aussitôt son exemple !

Emporté par un ardent désir de convaincre son cousin, Paul dépeignait avec enthousiasme le spectacle qu'offriraient ces régiments mettant enfin la force au service du droit, pour le châtiment des traîtres.

— Les traîtres, — fit lentement le capitaine, — seraient les officiers capables de se révolter contre leurs chefs...

Et comme Paul s'indignait, — invoquant les décrets rendus par les représentants pour délier, au nom de la Constitution, les autorités civiles et militaires de leur devoir d'obéissance envers le président, — Robert reprit gravement :

— Nous autres officiers ne connaissons ni la Constitution ni les décrets dont tu parles. Nous ne voulons savoir que les ordres transmis par nos chefs directs et dictés à ceux-ci par leurs propres supérieurs... Le reste ne nous regarde pas...

— Ainsi tu refuses d'essayer même d'entraîner ta batterie à rentrer dans le devoir, ou tout au moins, à demeurer neutre? C'est au nom de Mathilde que je t'en prie une dernière fois !

— Mathilde en personne me le demanderait que je ne

pourrais lui faire une autre réponse. L'armée n'a point à juger, à discuter ; elle n'a qu'à obéir ! Relis le beau livre d'Alfred de Vigny, l'ancien compagnon d'armes de M. de Marvéjolle... Au fond c'est notre servitude même qui fait notre grandeur !

— *Perinde ac cadaver !* — dit Paul avec amertume. — Mais les cadavres ne sont pas les vôtres.

— Tais-toi ! — interrompit brusquement M. de Marvéjolle, — demeuré jusque-là silencieux. — Le reproche est trop injuste s'adressant à un soldat qui, vingt fois, risqua sa vie sur les champs de bataille algériens.

— Soit, je me tais !... Il me reste pourtant à remettre à Robert la lettre de ma sœur et à lui dire que Mathilde rompra irrévocablement ses fiançailles si sa volonté n'est pas obéie!...

Il tendit l'enveloppe à son cousin qui l'ouvrit d'une main tremblante, lut la lettre et devint livide. Des gouttes de sueur mouillaient son front.

— C'est impossible ! — dit enfin Robert d'une voix sourde, en se laissant choir sur le divan. — C'est impossible !...

Il se tourna vers M. de Marvéjolle.

— Savez-vous, — reprit-il violemment, — ce que Mathilde me demande?... De renoncer pour toujours à elle ou de me déshonorer en brisant mon épée à l'heure de la bataille ! Au surplus, lisez vous-même !

D'un geste affolé, il lui jeta la lettre.

« Robert, puisque tu lis ce billet, c'est que tu as déjà refusé à mon frère de te joindre aux combattants républicains. Combien j'eusse été fière de toi si, secouant le joug militaire, tu avais mis ton épée au service du droit et de la liberté !... Tes préjugés t'ont caché le véritable devoir et furent plus forts que ton amour même.

» Tu ne seras donc pas aux côtés de Paul sur les barricades. Du moins, ne faut-il pas que tu puisses te trouver en face de lui et de ses généreux compagnons d'armes !

» Mon père et Jean seront sans doute emprisonnés demain. Notre journal risque de ne pouvoir plus paraître. Paul tombera peut-être, victime de ses convictions et de son courage... Tous ces malheurs qui me menacent ne sont rien à côté du deuil du pays ! Mais que mon fiancé se fasse le complice

des assassins de la République, des bourreaux de ma famille, c'est une pensée trop affreuse !... Jamais je ne pourrai serrer dans mes bras, appeler mon mari, l'homme qui aura fait cela !... Si tu m'aimes autant que tu le dis, autant que je t'aime, rends-toi libre ! donne ta démission ! et reviens à Nantes consoler la pauvre

» MATHILDE »

— Eh bien ! — dit M. de Marvéjolle quand il eut achevé de lire cette lettre à haute voix. — Que comptez-vous faire, capitaine?

— Que voulez-vous que je fasse?... un misérable seul déserte le champ de bataille.

— Je connais Mathilde ! n'espérez point qu'elle revienne un jour sur sa décision !...

— Je le sais !... — fit Robert accablé.

— Au surplus, — poursuivit M. de Marvéjolle, — je suis forcé de reconnaître non seulement la noblesse, mais la justesse de ses scrupules. Tous les siens sont dans un camp, peut-elle supporter que vous restiez dans l'autre?

— Vous avez été soldat, vous savez, par expérience personnelle, ce qu'exigent la discipline et l'honneur militaires. Me conseillez-vous de briser mon épée à l'heure où l'on me commandera de la sortir du fourreau?... Ah ! si j'avais pu prévoir la volonté de Mathilde, j'aurais renoncé sans hésitation à ma carrière !... Maintenant il est trop tard !...

M. de Marvéjolle ne répondit pas aussitôt. Il regarda longuement le jeune officier, puis d'une voix émue et persuasive :

— Est-il vraiment trop tard?... Avez-vous tiré un seul coup de canon depuis deux jours?...

— Non, mais...

— Votre batterie fait partie d'un parc de réserve qui, selon toute vraisemblance, ne sera point utilisé... Il n'y a aucune barricade dans le faubourg Saint-Antoine... Vous n'êtes donc pas, quoi que vous ayez dit, sur un champ de bataille... L'honneur ne vous oblige pas à sacrifier votre amour... Croyez-moi, écrivez votre lettre de démission, portez-la à votre colonel, en lui expliquant les impérieuses nécessités qui dictent votre conduite. Mathilde a raison : faites-vous libre !...

— Quoi ! — s'écria Robert interdit, — c'est vous qui me conseillez cela !

— Moi-même ! et, sur l'honneur, si j'étais à votre place, j'agirais comme je vous le dis !

— Mais que penseront, que diront mes chefs, mes camarades, mes canonniers?... On m'accusera de...

— De lâcheté?... le capitaine Malgon décoré comme sous-lieutenant pour action d'éclat, cité deux fois depuis à l'ordre du jour pour les mêmes motifs?... Allons donc ! qui dira cela? qui osera même le penser?... On vous plaindra d'être la victime de nos déplorables querelles intestines et voilà tout !... Au moins, vous n'aurez pas brisé la vie de Mathilde et la vôtre !...

Le capitaine poussa un sourd gémissement, puis d'un ton désespéré :

— Eh bien ! soit ! — dit-il, — je vais être lâche ! non pas devant les barricades, mais devant la douleur de Mathilde et la mienne !...

Il sonna. Un garçon apparut portant un plateau chargé de verres qu'il posa sur la table...

— De quoi écrire ! — ordonna durement l'officier.

Et, comme s'il étouffait, il dégrafa violemment son sabre et le lança avec son shako sur le divan. S'asseyant devant la table, il attendit sans mot dire le retour du garçon.

Quand il eut devant lui du papier, sa main tremblait en prenant la plume et une grosse larme roulait sur sa joue.

— C'est dur !... — murmura-t-il.

Et se tournant vers M. de Marvéjolle.

— Dictez !... je vous en prie !

— J'ai l'honneur de vous demander de transmettre sans retard...

La plume commençait à courir sur le papier quand la porte s'ouvrit vivement. Un maréchal des logis entra.

— Mon capitaine, mon capitaine ! le commandant m'envoie vous chercher. L'escadron est désigné pour aller prendre position boulevard de la Madeleine.

Le sous-officier ajouta joyeusement :

— On dit que ça va chauffer là-bas !...

— C'est bon, je viens tout de suite ! — dit Robert en faisant signe au maréchal des logis de se retirer.

Il se leva et déchira le papier posé devant lui.

— *Mektoub !* comme disent les Arabes, c'est mon destin ! — fit-il froidement.

Il reprit son sabre et son shako dont il abaissa la jugulaire, redemanda la lettre de Mathilde à M. de Marvéjolle qui la tenait encore à la main. Il baisa les lignes cruelles, avant de serrer le billet dans une poche de sa sombre tunique d'artilleur.

Puis, d'une voix ferme, la voix d'un chef redevenu inaccessible aux faiblesses humaines :

— Si tu n'es pas la victime de ta folle conduite, — dit-il à Paul, — tu pourras conter à Mathilde ce que j'étais prêt à faire pour elle. C'était beaucoup, c'était trop, sans doute ! Tu lui diras que je donnerais avec délices ma vie pour elle, mais non point mon honneur. Je serais indigne de son amour si je démissionnais à présent !...

Il serra la main de M. de Marvéjolle et, regardant Paul bien en face :

— Adieu ! — dit-il simplement.

Ouvrant la fenêtre, M. de Marvéjolle le vit regagner d'un pas décidé le campement d'artillerie. Bientôt un escadron sortit des lignes. En tête de la première batterie, roulant au grand trot sur le pavé dans un fracas métallique, était Robert, Il se tenait raide sur son cheval, le sabre à la main, les traits contractés et durs. Il aperçut M. de Marvéjolle et, gravement, le salua de l'arme.

— Celui-là aussi est un homme. *Vir est !* selon le mot de Cicéron, — dit le gentilhomme tout ému.

— Il fait ce qu'il croit son devoir. Laissez-moi faire le mien à mon tour...

— Cela empêchera-t-il la stupide politique d'avoir détruit le bonheur de deux innocents? Quel dommage !...

— Et les insurgés tombés hier et ceux qui mourront aujourd'hui, pensez-vous qu'ils n'aient ni fiancées, ni épouses à attendre en vain leur retour? C'est le destin, comme l'a dit Robert, et nous sommes tous ses jouets. Que la République triomphe et Mathilde pardonnera...

— Pardonnera !... — s'exclama M. de Marvéjolle.

Puis, haussant les épaules :

— Si elle attend le triomphe dont tu parles, elle aura l'âge d'être grand'mère quand elle se mariera !

— Ce n'est pas sûr !... mais partons d'ici où je n'ai plus que faire.

— Tout le mal est fait déjà ! mon pauvre garçon !

M. de Marvéjolle paya les grogs dont la fumée continuait à s'échapper des verres restés pleins. Résigné, il se dirigea avec Paul vers la rue Saint-Denis où M. Berteau leur avait donné rendez-vous, disant que c'était par là qu'on allait tâcher de multiplier les barricades.

Une boue gluante couvrait la chaussée. La brume enveloppait la ville d'un épais linceul.

— Un vrai temps de guerre civile ! — grommela M. de Marvéjolle.

Dans la rue Saint-Denis, dont l'entrée était remplie d'une foule très dense, toutes les fenêtres et les portes des maisons étaient closes. Sur les affiches officielles, des ouvriers collaient à profusion les proclamations de la gauche. Paul remarqua que ces nouveaux placards n'étaient plus tirés « à la brosse », mais imprimés à la presse. Des ateliers avaient donc su échapper à la surveillance de la police.

D'une vieille ruelle, un groupe d'hommes armés déboucha soudain en criant : « Vive la Constitution ! » Ils envahirent un poste de gardes nationaux qu'ils désarmèrent sans peine.

Un peu plus loin, après avoir franchi plusieurs barricades en construction, Paul aperçut M. Berteau causant avec un homme à la face large et rasée, aux yeux petits mais éblouissants, aux cheveux retombant en boucles sur le cou. C'était le citoyen Victor Hugo. Il avait quitté pour une heure l'asile où le « Comité de résistance » siégeait en permanence ; il parcourait les barricades. Plusieurs fois, ainsi que le Bonhomme, Paul était entré en correspondance politique avec le grand poète, mais il ne le connaissait point encore. M. Berteau le présenta.

Quand il sut que le jeune homme avait quitté Nantes pour venir combattre à Paris le coup d'État, l'illustre écrivain le

combla d'éloges avec cette voix chaude de tribun qui, si souvent, avait fait frissonner sur leurs bancs, à l'Assemblée nationale, les représentants de la droite.

— Bastide me disait tout à l'heure : « Cela prend ! » et c'est l'évidence. Paris commence à se mettre en colère. Paris est parti !... Voyez plutôt !...

Et Hugo lut quelques notes rapidement prises en visitant les barricades. Il les avait écrites [1], — remarqua-t-il, — avec un crayon prêté par Baudin, — le martyr de la veille, — pour rédiger le 2 décembre les premières proclamations de la Gauche.

A la pointe Saint-Eustache, à la Halle aux huîtres, rues Mauconseil, Tiquetonne, Mandar, du Cadran, Montorgueil, des Deux-Portes, Saint-Sauveur, Guérin-Boisseau, Greneta, Bourbon-Villeneuve, Rambuteau, la chaussée était maintenant barrée par des amas de pavés et des voitures renversées. Certaines de ces barricades étaient déjà très fortes, notamment celle bâtie vers l'extrémité de la rue Saint-Denis en vue des boulevards, et celle de la rue Rambuteau.

— Paris est parti ! — répéta le poète. — Il n'y a plus qu'à l'aider à vaincre. Ce sera peut-être plus facile que nous ne le pensions. Déjà l'Élysée semble hésiter à engager la bataille décisive. On n'entend plus nulle part la fusillade !...

Il serra les mains nombreuses qui se tendaient vers lui. Il allait retrouver ses collègues du « Comité de résistance » dans le refuge qu'on leur avait offert. Il leur dirait quels espoirs lui donnait la croissante agitation populaire. Au milieu des acclamations, il s'éloigna de son pas grave, laissant à Paul ému le souvenir de sa belle tête fière et de son regard de flamme.

— Très joli tout cela ! — fit M. de Marvéjolle sceptique, comme M. Berteau et Paul, poursuivant leur route à travers la rue Saint-Denis, constataient la justesse de l'observation faite par Hugo, l'inaction complète des troupes qui ne s'opposaient sur aucun point à la construction des barricades. — Trop joli! c'est tout simplement l'application de la méthode Morny : laisser se concentrer la résistance pour l'écraser d'un

1. Authentique.

coup ! Défiez-vous ! vous avez affaire à des hommes d'action et de ruse. N'écoutez point les poètes !...

Mais M. Berteau affirmait l'Élysée déconcerté par une opposition qu'il n'avait pas prévue. Ne contait-on pas que, dans la cour du palais, des chaises de poste restaient attelées en permanence?

— Vous verrez ! Bonaparte fera son Charles X ! il en est déjà à regretter ses ordonnances. Toutes les imprimeries ont été évacuées cette nuit par les soldats qui montaient la garde autour des presses. Ainsi a-t-on pu tirer à profusion les affiches que vous avez vues. Le coup d'État fait machine en arrière : il a peur !

— Et de quoi?... — s'écria avec impatience M. de Marvéjolle. — Combien avez-vous de fusils?... un millier, peut-être, à mettre en ligne ! Est-ce avec cela que vous espérez vaincre soixante mille soldats secondés par une formidable artillerie?

— Vous oubliez les deux ou trois cent mille manifestants qui emplissent les rues, dont la colère grandit sans cesse et qui, bientôt, entraînés par l'exemple, deviendront des combattants !

— Combattants !... et avec quoi, s'il vous plaît, se battront-ils, en admettant qu'ils en aient la volonté?

— Avec des pavés, des pots de fleurs, des meubles qu'ils jetteront par les fenêtres sur les soldats !

— Ils s'enfuiront à la première décharge, telle une volée de moineaux. Ah ! jeunesse, jeunesse ! que d'illusions folles tu portes en toi !...

Après avoir dépassé toutes les barricades énumérées par Victor Hugo, les trois hommes arrivèrent à celle élevée en vue du boulevard. Sa masse imposante dépassait de beaucoup la hauteur d'un premier étage. Les rues avoisinantes étaient aussi barrées de façon à éviter une surprise. Cent cinquante hommes environ, mélange d'ouvriers et de bourgeois, quelques-uns très élégamment vêtus, — *malfaiteurs* et *gants jaunes*, comme les appelèrent plus tard, les apologistes du coup d'État, — tous bien armés, transportaient des pavés pour augmenter encore la force de la barricade.

— Si la lutte s'engage ici, elle sera sérieuse. Voulez-vous que nous y restions? — suggéra M. Berteau.

Paul accepta volontiers la proposition. En compagnie de M. de Marvéjolle obstiné à ne le point quitter, il alla chercher à son hôtel tout proche sa carabine et ses munitions. Il les dissimula sous une de ces amples pèlerines à manches très évasées qui étaient à la mode. Au loin, vers le boulevard des Italiens, on apercevait à perte de vue les longues files de l'infanterie au repos, toujours menaçante et silencieuse. Vingt mille hommes étaient massés là depuis la Madeleine.

Pourquoi ces troupes n'intervenaient-elles point? pourquoi laissaient-elles, comme à plaisir, grossir l'émeute et grandir les barricades? Paul, malgré lui, se posait la question à son tour. M. de Marvéjolle n'avait-il pas raison et cette inertie n'était-elle pas l'indice de quelque abominable piège?... Tristement il songea que, vers la Madeleine, Robert était à la tête de sa batterie prête à l'action. Il soupira en évoquant l'image de sa sœur pleurant son bonheur perdu. Puis, il pensa à son père, à son frère, au journal, exposés tous aux caprices de l'arbitraire gouvernemental, et, nerveusement, serra sous le manteau la crosse de sa carabine.

— Si nous devons souper ce soir chez Pluton, — dit gaîment M. Berteau en revoyant son ami, — profitons des loisirs que nous laisse le Bonaparte pour faire un dernier déjeuner terrestre. Il y a là un marchand de vins qui possède du jambon fumé et des œufs en abondance. Allons casser une croûte !

M. de Marvéjolle regarda sa montre : il était midi.

— Pour cette fois, vous avez raison, jeune homme ! — dit-il en riant.

Avec son bel appétit campagnard, il fit honneur au frugal repas, servi sur un coin de table, dans l'estaminet encombré par un incessant va-et-vient de futurs combattants. On mangeait, on buvait, on fumait au milieu des rires. L'insouciance française du danger se donnait libre carrière.

Une clameur tout à coup s'éleva. La nouvelle venait d'être apportée que la mairie du cinquième arrondissement, rue du Faubourg-Saint-Martin, était occupée par les révolutionnaires. On avait trouvé là trois cents fusils et d'abondantes munitions. Ce dépôt d'armes avait été signalé par un tambour-major de la garde nationale. Entraînés par l'exemple, les bourgeois du quartier se mettaient à livrer leurs fusils. Sur de nom-

breuses devantures, on lisait maintenant l'avis suivant : « *Armes données* ». Cela rappelait les journées de 1830 et de 1848 !

— Eh bien ! qu'en pensez-vous? — interrogea triomphalement M. Berteau, tourné vers M. de Marvéjolle.

— Je pense que cette omelette au jambon est vraiment excellente, — fit avec tranquillité le vieux gentilhomme.

Et il alluma une cigarette.

XI

LES « MALFAITEURS » ET LES « GANTS JAUNES »

« *Frappez ferme de ce côté* », — écrivait, vers une heure de l'après-midi, M. de Morny au général Magnan, en parlant des boulevards. Or, à l'exception d'une médiocre barricade construite auprès de la porte Saint-Denis, et d'une autre plus légère encore, édifiée devant le théâtre du Gymnase avec quelques voitures renversées, — aucun obstacle ne s'opposait « de ce côté » à la marche des troupes.

Certes, une foule énorme était massée sur toute la ligne des boulevards et se montrait bruyamment hostile au coup d'État. Elle criait : « Vive la République ! vive la Constitution ! à bas le dictateur ! à bas les traîtres ! » Mais de la Madeleine jusqu'au Gymnase, il n'y avait ni insurgés en armes, ni barricades !

C'est contre ces manifestants inoffensifs que le général Magnan, suivant les conseils de M. de Morny, mit ses troupes en mouvement vers deux heures. Elles défilèrent sur les boulevards, en faisant refluer sur les trottoirs et dans les rues adjacentes les rassemblements qui encombraient la chaussée. Quand les soldats arrivèrent devant le petit retranchement du Gymnase, une pièce de canon fut mise en batterie pour renverser ce frêle obstacle. Quelques coups de feu furent tirés par ses défenseurs qui durent aussitôt après battre en retraite.

A la grande barricade de la rue Saint-Denis, on entendit à merveille le bruit du canon. La poignée de républicains, le

fusil chargé, attendaient résolus l'arrivée des troupes. Une large banquette formant talus avait été construite à l'intérieur du rempart pour permettre aux insurgés d'épauler aisément leurs armes par-dessus la crête de pavés.

Le cœur serré, mais la figure impassible, M. de Marvéjolle se tenait debout auprès de Paul Malgon, dont M. Berteau était l'autre voisin.

— Les voilà !... — crièrent des voix nombreuses.

Une colonne d'infanterie, baïonnette au canon, s'engageait dans la rue Saint-Denis... Les premiers rangs des soldats s'arrêtèrent à une cinquantaine de mètres de la barricade et firent un feu de salve.

— Ne répondez pas encore !... et n'oubliez pas que les combattants de gauche tireront seuls, à mon commandement ! — ordonna d'une voix brève le chef que les insurgés s'étaient choisi.

C'était un ouvrier d'une quarantaine d'années, à la figure intelligente et énergique. Ancien combattant de 1830 et de 1848, ayant pris part dans l'intervalle à plusieurs des émeutes républicaines qui marquèrent le règne de Louis-Philippe, il avait une grande expérience de la triste guerre des rues. Il comptait parmi les soixante et quelques citoyens dont la police élyséenne prémédita à loisir l'arrestation, comme susceptibles de devenir des « chefs de barricades ». Presque tous ces hommes résolus et redoutés, dont l'influence était grande dans les milieux populaires, furent conduits à Mazas pendant la nuit du 2 décembre, en même temps que les seize représentants jugés les plus dangereux. Ces arrestations décapitèrent la résistance. Sans elles, il est probable que les quartiers ouvriers, restés sourds à l'appel des députés de la gauche, se fussent soulevés en masse à la voix de leurs chefs habituels et écoutés.

Celui-là s'était échappé par une fenêtre donnant sur les toits, au moment où les agents enfonçaient la porte de son logis. Il avait dirigé habilement la construction de la barricade, bâtie tout entière avec des masses de pavés. Un passage, — où l'on avait établi une fonderie de balles et une ambulance, — permettait à ses défenseurs de communiquer librement avec les combattants qui gardaient la rue Saint-Martin. Au sommet

de la barricade, flottait un drapeau tricolore enlevé au poste des Arts et Métiers.

Pour éviter que les soldats ne pussent se lancer à l'assaut, alors que tous les fusils seraient vides, le chef des insurgés avait expliqué à ses hommes qu'une moitié seulement d'entre eux devaient faire feu à la fois...

M. de Marvéjolle, fumant flegmatiquement un cigare, regardait Paul qui, sans courber la tête, avait entendu siffler les premières balles. L'œil fixé sur le guidon de sa carabine, le jeune homme placé sur le côté gauche de la barricade attendait, indifférent au péril, l'ordre de faire feu. Se penchant sur son épaule, pour suivre la direction de l'arme, M. de Marvéjolle s'aperçut qu'il visait, avec soin, un officier placé au premier rang de la colonne, le sabre à la main.

Les soldats avaient achevé de recharger leurs fusils. Ils avancèrent de quelques mètres encore, tirèrent une seconde salve et s'élancèrent vers le retranchement.

— Feu !...

Un nuage de fumée enveloppa la barricade. Quand il se dissipa, on vit les assaillants battre précipitamment en retraite vers le boulevard, laissant derrière eux une quinzaine de morts ou de blessés.

Au moment où Paul faisait feu, M. de Marvéjolle avait brusquement relevé le canon de la carabine. Comme le jeune homme irrité se retournait vers lui, il se borna à dire :

— Il n'y a point encore de morts ici. Je n'ai pas voulu que l'officier que tu visais devînt ta victime... Tu auras toujours trop tôt du sang français à ton compte !

Paul baissa la tête sans répondre.

On vit au loin les rangs des soldats s'écarter pour faire place à quatre pièces de canon qui furent mises en batterie à l'entrée de la rue.

Il était deux heures et demie quand les premiers boulets heurtèrent avec fracas le rempart de pavés. Puis, des obus éclatèrent à l'intérieur de la barricade. Le tir se poursuivit méthodique et continu, mais avec un effet médiocre. Sur l'ordre de leur chef, les insurgés s'étaient rangés le long des maisons pour éviter les éclats des pierres brisées par les

boulets. Quant aux obus, presque tous explosaient trop loin et ne faisaient que de rares victimes.

M. Berteau fut l'une des premières. Un morceau de fonte le frappa au front et il tomba mort dans les bras de Paul.

— Mordious ! le pauvre garçon ! — dit tristement M. de Marvéjolle. — Fauché en pleine jeunesse !...

Paul parut ne pas entendre. Après avoir aidé à porter le cadavre à la petite ambulance, il alla demander au chef de la barricade l'autorisation de prendre rang dans la vingtaine de combattants, choisis parmi les meilleurs tireurs. Demeurés sur la banquette, s'abritant le mieux possible, ils faisaient un feu à volonté sur les canonniers servant les pièces.

Entêté à suivre le jeune homme, M. de Marvéjolle le vit abattre l'un des officiers de la batterie.

— Si c'était Robert? — dit-il ému.

— Ce n'est pas Robert ! — répondit Paul sèchement, — mais peut-être aurais-je tiré, même si...

Il n'osa point aller jusqu'au bout de sa phrase, et, farouche, rechargea son arme.

A ce moment, une formidable fusillade, à laquelle se mêlaient les grondements du canon, éclata du côté des boulevards. C'était le signal du massacre que les avocats les plus passionnés du coup d'État ont qualifié d'événement « déplorable ». Sur les balcons garnis de spectateurs regardant le défilé des troupes, sur la foule inoffensive qui garnissait les trottoirs, la mitraille s'abattit tout à coup. L'artillerie se mit de la partie, défonçant les murs des hôtels Lannes et Sallandrouze.

On a prétendu donner pour excuse à cette orgie sanglante, qui fit tant d'innocentes victimes, quelques coups de feu tirés sur les troupes, au boulevard Bonne-Nouvelle. Le fait n'a jamais été démontré ; fût-il vrai qu'il n'expliquerait point pourquoi la fusillade et la canonnade s'étendirent, en un clin d'œil, sur une longueur de près d'un kilomètre.

Un capitaine anglais, descendu dans un hôtel des boulevards, a décrit dans une lettre, publiée quelques jours après par le *Times*, l'invraisemblable spectacle auquel le hasard le fit assister. De sa fenêtre, il regardait curieusement les mouve-

ments des troupes, ne croyant point tout d'abord que celles-ci tirassent à balles, car « *ses yeux n'apercevaient pas d'ennemis sur lesquels on pût faire feu* ». Un soldat le coucha en joue et une balle frappa le plafond au-dessus de sa tête, puis une salve fut dirigée contre l'hôtel.

Le récit de ce témoin impartial pourrait s'appliquer à ce qui se passa sur toute la ligne des boulevards. Nulle part, il n'y avait là « d'ennemis » à combattre, mais on « frappa ferme », — en suivant trop complètement les ordres donnés, — sur les passants qui n'avaient pu se sauver à temps dans les rues transversales, sur les spectateurs à leurs balcons, sur les habitants des maisons voisines coupables seulement d'être au logis.

Dans un cercle réactionnaire, un général fut blessé à l'œil droit ; des marchands furent percés à coups de baïonnette au fond de leurs boutiques. De courageux officiers s'efforcèrent d'arrêter le massacre ; — d'aucuns se posèrent, dit-on, devant les canons pour empêcher les artilleurs de continuer à cribler d'obus les maisons paisibles. Il fallut plus d'un quart d'heure pour que prît fin cette tuerie où les femmes et les enfants servirent, autant que les hommes, de cibles aux soldats.

Une stupeur d'épouvante s'empara de Paris quand la nouvelle se répandit dans la ville. Terrorisée, celle-ci renonça à la lutte. Le mouvement insurrectionnel dont l'énergie croissait d'heure en heure fut brisé du coup. L'effet du canon, imploré par le tremblant M. de Maupas, s'était produit, non contre de véritables combattants, mais contre la population tout entière.

« Il n'y a qu'avec une abstention entière, en cernant un quartier et le prenant par la famine, ou *en l'envahissant par la terreur*, qu'on fera la *guerre de ville* », — écrivait le 3 décembre M. de Morny au général Magnan. C'est par la *terreur* qu'on venait de dompter l'agitation populaire. De cette heure, le coup d'État fut véritablement victorieux, mais à quel prix !...

— Que diable est-ce là? — cria M. de Marvéjolle pour se faire entendre de Paul, au milieu de ce vacarme. — On dirait une vraie bataille !...

Excités par le bruit de la fusillade proche, les fantassins

engagés dans la rue Saint-Denis, tentèrent vainement contre la barricade plusieurs assauts à la baïonnette, pendant que les canonniers suspendaient leur feu. A la dernière attaque, le colonel et le lieutenant-colonel du 72e de ligne mirent pied à terre et se placèrent bravement à la tête de leurs hommes. Ils arrivèrent jusqu'à quelques mètres du rempart, mais une décharge générale les accueillit alors et fut très meurtrière. Le lieutenant-colonel fut tué, le colonel grièvement blessé. Les soldats s'enfuirent en désordre vers le boulevard, laissant de nombreux morts.

Un immense cri de « Vive la République ! » s'éleva de la barricade victorieuse, mais c'était là un succès éphémère. Bientôt les avant-postes détachés dans les rues transversales signalèrent l'approche de fortes colonnes qui s'apprêtaient à prendre à revers les insurgés. Qu'aurait pu faire cette poignée d'hommes entourés par plusieurs régiments?

— En retraite ! — clama soudain la voix du chef. — En retraite, tout de suite ! dispersez-vous !... nous allons être cernés !...

Après avoir déchargé une dernière fois sa carabine, Paul descendait tranquillement de la banquette déjà vide de défenseurs.

— Hé ! jeune homme, — lui dit le chef, l'entraînant par le bras, — il faut galoper un peu si vous ne tenez pas à être fusillé.

M. de Marvéjolle courait à leur côté avec une agilité d'adolescent. Tous trois s'engagèrent dans une ruelle où les précédaient un certain nombre d'insurgés. Les autres s'étaient sauvés en des directions diverses.

— Mordious ! il était temps ! — fit M. de Marvéjolle, comme une salve des soldats arrivés sur la barricade balayait la rue Saint-Denis.

Quelques instants encore, ils coururent sans mot dire et rejoignirent un groupe formé par une quarantaine de leurs compagnons d'armes. Redoutant les embuscades rendues aisées par l'étroitesse de ces petites rues et par la nuit tombante, les soldats avaient abandonné la poursuite.

Le chef fit recharger les fusils et laissa souffler ses hommes.

— Citoyen, — dit-il à M. de Marvéjolle, dont il avait admiré, pendant la lutte, le froid courage, — citoyen, pourquoi

diable rester avec nous si vous ne voulez point combattre?... Vous m'avez pourtant l'air de quelqu'un qui doit savoir manier un fusil !

Souriant, le gentilhomme convint qu'il avait en effet quelque expérience des armes, puis, brièvement, expliqua le rôle de Mentor mal obéi qu'il remplissait auprès de Paul.

— Vous n'êtes pas républicain, — dit le rude ouvrier en lui serrant la main, — et c'est dommage ! mais vous êtes tout de même un fier bonhomme !

— Peuh ! à mon âge, risquer sa vie est un médiocre sacrifice. L'essentiel est pour moi que celui-ci soit sain et sauf !

Et le gentilhomme montra Paul.

La troupe reprit sa marche prudemment éclairée par une petite avant-garde. Elle fut rejointe par quelques fuyards affolés venus des boulevards. Ils contèrent ce qu'ils avaient vu.

— Toute résistance est désormais impossible, dit M. de Marvéjolle. Ces gens-là sont arrivés à leur but : Paris ne bougera plus !...

— Il faut lutter encore ! — s'écria le jeune homme, — lutter, même sans espoir !...

— Oui, nous lutterons ! — dit le chef, — et pourquoi pas ici?...

Poursuivant au hasard leur route dans la nuit maintenant complète, ils étaient arrivés devant une assez solide barricade élevée rue Montorgueil, au coin de la rue du Petit-Carreau. On s'était battu là, dans la journée, mais les troupes n'avaient pas pris la peine de démolir l'amas de pavés après la prise d'assaut.

Le chef fit élever un autre rempart à l'entrée de la rue du Cadran. Obstruée par deux barricades, la rue du Petit-Carreau se trouva ainsi transformée en une sorte de minuscule camp retranché.

Par détachements de huit ou dix, les hommes allèrent chercher quelques provisions chez un marchand de vins voisin qui n'avait point fermé sa boutique. Ordre était donné de ne boire que de *l'eau rougie* [1], cela à l'heure même où les

1. Authentique.

soldats recevaient d'abondantes rations de vin et d'alcool.

Quelques barricades plus faibles avaient été élevées ou construites dans la rue Montorgueil, par d'autres petits groupes d'insurgés amenés aussi par le hasard. Une centaine d'hommes en tout s'apprêtait à livrer là un suprême combat. Dans les rues sombres où aucun réverbère n'était allumé, ils attendaient stoïques la venue des troupes chargées de les écraser.

Vers neuf heures, ils virent arriver un représentant du peuple, ceint de son écharpe. Au milieu des acclamations, il déclara être Gaston Dussoubs, de la Haute-Vienne. C'était en réalité le frère de ce dernier, retenu au lit par la maladie. Par un sublime mensonge, Denis Dussoubs avait pris l'écharpe fraternelle afin de mieux encourager les républicains à la résistance. Il s'était battu dans l'après-midi au faubourg Saint-Martin jusqu'à la prise de la dernière barricade. Il revenait chercher parmi cette poignée de braves la mort qu'il n'avait pu trouver encore...

Un régiment d'infanterie campait à la pointe Saint-Eustache, lorsque son colonel fut averti de la présence rue du Petit-Carreau d'un groupe d'insurgés. Il envoya un bataillon pour réduire cette dernière résistance.

Quand les troupes arrivèrent en vue de la barricade où, après quelques coups de feu, s'étaient repliés les combattants des avant-postes, Denis Dussoubs descendit, seul et sans armes, du rempart de pavés. Puis d'une voix sonore et douloureuse :

— Malheureux soldats ! — s'écria-t-il, — vous devez être désespérés de ce qu'on vous a fait faire. Venez à nous !...

Ému par la bravoure de cet homme s'offrant à tous les coups, le chef de bataillon le conjura de se retirer, ainsi que les autres insurgés, et de ne pas prolonger une lutte inutile. Mais Denis Dussoubs continua à haranguer les soldats :

— Vous croyez, — leur dit-il, — exécuter une consigne ; nous savons, nous, que nous faisons notre devoir.

Montrant l'écharpe de son frère, il les invita au nom de l'Assemblée nationale, au nom du peuple, au nom de la loi, à cesser d'être les complices du coup d'État.

Sourds à ce vibrant appel, les soldats gardaient une immo-

bilité farouche. Désespéré, Denis revint vers le retranchement, puis, faisant face de nouveau aux troupes, il cria une dernière fois « Vive la République ! » Alors, sans qu'aucun ordre eût été donné, quelques soldats tirèrent sur lui. Il reçut deux balles dans la tête et tomba mort...

Une clameur d'indignation s'éleva de la barricade qui répondit par un feu violent à cet assassinat. Les soldats se ruèrent à l'attaque. Un certain nombre parvinrent à escalader les pavés et une lutte corps à corps s'engagea. Le reste du bataillon, franchissant à son tour la barricade, vint écraser sous le nombre les insurgés. Une vingtaine de ceux-ci, les premiers désarmés, furent jetés contre un mur et fusillés...

Adossé à une porte, tenant sa carabine par le canon pour combattre encore à coups de crosse, Paul Malgon attendait la mort. M. de Marvéjolle, debout auprès de lui, mâchonnait un cigare éteint.

— Éclairez les fenêtres ! ou nous enfonçons les portes ! — cria une voix impérieuse.

Et les petits bourgeois du quartier, affolés par le bruit du combat, terrifiés par la menace, entr'ouvrirent leurs volets et à tous les étages, sur le rebord des fenêtres, allumèrent des chandelles.

Le coin où s'était réfugié Paul sortit de l'ombre. Un officier, le sabre et le pistolet aux mains, s'élança vers le jeune homme. C'était un lieutenant à barbiche grise, une tête de chef sorti du rang, vieilli dans les casernes, ne connaissant que sa consigne.

— Ah ! gredin de rouge !... — gronda-t-il.

D'un geste vif, M. de Marvéjolle se jeta devant Paul, le couvrant entièrement malgré les efforts qu'il faisait pour se dégager.

— Auriez-vous, monsieur, quelque répugnance à m'assassiner? — dit ironiquement le gentilhomme, en voyant l'officier hésiter à le percer de son sabre.

Le lieutenant eut un sursaut, baissa son arme, et, s'approchant à le toucher de M. de Marvéjolle, le dévisagea avec attention.

— Comment, c'est vous, mon capitaine !... — s'écria-t-il. — Sacrebleu ! que faites-vous là ?

Et comme M. de Marvéjolle restait interdit.

— Voyons, mon capitaine, rappelez-vous ! Daltérac !... le caporal Daltérac qui franchit à vos côtés les retranchements du Trocadéro !...

— Si je me le rappelle !... je crois bien, mordious ! — fit M. de Marvéjolle qui ne se souvenait nullement de cet obscur subalterne. — Eh bien ! mon cher Daltérac, je compte sur vous pour nous tirer de là, moi et mon fils !...

Il démasqua Paul à qui il dit tout bas :

— Laisse ta carabine !

Stupéfait, le lieutenant s'exclamait :

— Comment? monsieur de Marvéjolle, vous voilà devenu un rouge !... vous un ancien officier de la Maison du Roi, un noble, un légitimiste !...

Des soldats s'approchaient menaçants, croisant la baïonnette, prêts à donner main-forte à leur chef.

Les dernières résistances prenaient fin à l'intérieur de la barricade. On commençait à faire des prisonniers et à les grouper en attendant de fixer leur sort.

Le lieutenant désarma son pistolet, le remit dans sa gaine, tira deux ou trois fois sa barbiche, puis, semblant prendre un parti, il commanda :

— Six hommes d'escorte !... Entourez ces deux prisonniers. En avant... arche !...

Le sabre à la main, il conduisait ses soldats vers la barricade de la rue du Cadran, faisant face à celle par où avait eu lieu l'attaque. Les troupes l'occupaient maintenant aussi.

— Où diable allez-vous, Daltérac? — interrogea au passage un jeune et élégant capitaine.

— J'ai un petit compte personnel à régler avec ces messieurs et je cherche un coin tranquille : il y a trop de monde par ici !

— Ne vous gênez pas, mon cher ! — fit le capitaine en éclatant de rire.

Le lieutenant prolongea la marche jusqu'à ce que l'on fût sorti du voisinage des troupes. Dans une petite rue déserte, il arrêta l'escorte, puis commanda aux hommes étonnés de

laisser là les prisonniers et de regagner la rue du Petit-Carreau où il les rejoindrait plus tard.

— Mais, mon lieutenant, — hasarda l'un des troupiers, — vous aviez dit au capitaine...

— De mon temps, mon cher Daltérac, — interrompit narquoisement M. de Marvéjolle, — on ne permettait pas aux soldats de discuter un ordre !...

Piqué au vif, le lieutenant, avec des jurons et des menaces, contraignit ses hommes à l'obéissance. Ils battirent prudemment en retraite.

— Vous êtes libres, messieurs !... Si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est d'éviter, en rentrant chez vous, la rencontre des patrouilles. Vous n'auriez pas deux fois la même chance... Monsieur surtout, — ajouta l'officier en désignant Paul, — qui a les mains noires de poudre !...

— Vous avez raison, — dit M. de Marvéjolle, — mais où aller?... Nous sommes descendus dans un hôtel du boulevard Montmartre... Le quartier est singulièrement malsain à cette heure !...

Il se frappa le front, et s'adressant à Paul :

— Voyons, voyons !... tu m'as dit que Clara Gavris demeurait rue Médicis. On ne doit plus se battre par là : tout l'effort fut donné du côté des boulevards... C'est une trop charmante fille pour qu'elle t'en veuille d'avancer un peu la visite promise. Elle aura bien aussi quelque fauteuil à m'offrir pour y passer la nuit... Allons donc chez Clara... par le chemin des écoliers, avec tous les détours que commandera la prudence.

Il se retourna vers le lieutenant, lui prit chaleureusement les mains, en l'assurant de sa gratitude. Puis, sa belle humeur revenue, insoucieux déjà des tragiques moments qu'il venait de vivre :

— Au fait, — dit-il, — mon cher Daltérac, je ne veux point vous tromper ! Je ne suis pas républicain et encore moins bonapartiste. Vive le roi ! mon cher, vive le roi ! et plus que jamais dans de pareils jours !

Laissant le vieux soldat ahuri, il prit Paul par le bras et s'éloigna avec lui d'un pas rapide.

XII

CHEZ CLARA GAVRIS

Depuis une dizaine de jours, Paul Malgon était l'hôte fort choyé de la belle Clara. Celle-ci, — selon les prévisions de M. de Marvéjolle, — ne lui avait pas fait grief de devancer le rendez-vous donné. Quand il eut crié son nom sur le palier, elle ouvrit elle-même la porte et, sans plus réfléchir, se jeta dans ses bras. Elle poussa un cri d'effroi en voyant l'aspect singulier de son visiteur nocturne. Les vêtements déchirés çà et là, maculés de boue, la figure et les mains noircies par la poudre, tel lui apparaissait le jeune homme dont l'élégance était célèbre à Nantes.

— Grand Dieu ! d'où venez-vous ! — s'écria-t-elle de sa belle voix grave de contralto.

— De loin ! de très loin ! — répondit M. de Marvéjolle, dont la tenue n'était guère plus correcte, — d'un commencement de voyage dans l'autre monde !... Ce garçon-là, ma chère enfant, devrait être, à l'heure actuelle, étendu au bas d'un mur avec douze balles dans le corps !

— Tu t'es battu sur les barricades?... Fi ! le vilain rouge !... Que dirait mon nouvel ami, M. de Morny, qui m'écouta l'autre jour chanter dans le salon du directeur de l'Opéra et qui s'est montré si aimable. Oui, que dirait-il?...

— Vous le lui demanderez plus tard, ma toute belle, — reprit M. de Marvéjolle. — Pour l'instant, ayez pitié de deux infortunés qui invoquent le droit d'asile. De l'eau d'abord, dont nous avons grand besoin pour nous rendre présentables. A manger et à boire ensuite, si c'est possible ! Un fauteuil, une chaise, un tapis, le plancher même pour que votre serviteur puisse dormir un peu, dans un coin quelconque. Quant à Paul, j'imagine qu'il ne sera point embarrassé de savoir où passer la nuit. J'ai pourtant dit à votre concierge qui, sur notre bonne mine, s'obstinait à ne pas vouloir nous laisser entrer, que nous étions votre père et votre frère, arrivés subitement de province et houspillés dans les rues par de vilains insurgés. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire !... Ne redoutez-vous pas l'inceste?...

Une heure après, M. de Marvéjolle s'allongeait, avec une parfaite tranquillité d'âme, sur un confortable divan du salon. Un souper improvisé avait achevé de lui rendre le dédaigneux optimisme avec lequel il envisageait l'existence. Paul était sain et sauf. Lui-même, qui avait fait un moment le sacrifice de sa vie, se réjouissait de la pouvoir bientôt poursuivre dans son tranquille ermitage des bords de la Loire, entre ses livres, ses filets, ses fusils et ce cher atelier où l'attendait le modèle en construction d'une nouvelle machine à vapeur.

Le vilain spectacle dont il venait d'être le témoin lui apparaissait déjà comme un mauvais rêve. Il admirait qu'aucune des précautions qu'il avait tâché de prendre pour protéger Paul n'eût servi de rien et qu'un favorable hasard eût tout fait. C'était le destin, comme disait le matin le pauvre Robert, le destin broyant les uns, épargnant les autres, tour à tour généreux et féroce.

Souriant, M. de Marvéjolle réfléchissait qu'à ce moment Paul ne devait plus guère penser à la République. La conclusion plaisait au vieux gentilhomme de cette journée de bataille s'achevant par une nuit amoureuse. La mort et l'amour !... N'était-ce point les deux pôles éternels de l'existence humaine? En quelques heures, Paul était allé de l'un à l'autre. Du voyage, il reviendrait tout à fait homme. Et, satisfait de son pupille, M. de Marvéjolle s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, il se rendit à l'hôtel du boulevard Montmartre. Il trouva les vitres de sa chambre brisées et le parquet couvert des plâtras que les balles avaient arrachés des murs et du plafond. Il envoya un fiacre où l'on chargea sa valise et la mallette de Paul. Il lui fallut montrer deux ou trois fois son passeport avant d'arriver à un hôtel de la rue Médicis où il avait résolu de descendre pour rester le voisin de Clara Gavris.

De rares passants, marchant vite, circulaient dans les rues. La ville, encombrée de troupes, donnait l'impression d'une cité conquise. Nulle part on n'entendait plus le fracas du canon ou de la fusillade, mais, sur les boulevards, M. de Marvéjolle avait entrevu une charrette remplie de cadavres qu'on allait porter à la Morgue ou au cimetière.

Il obtint de Paul la promesse de ne point sortir avant deux ou trois jours. Les journaux élyséens continuaient seuls à paraître. Ils annonçaient la fin de toute résistance armée et le commencement des perquisitions faites pour rechercher les « factieux ». Ils laissaient prévoir l'établissement de tribunaux d'exception, armés de pleins pouvoirs pour juger et condamner sans appel les anciens insurgés.

M. de Marvéjolle imagina de recourir à l'intermédiaire de l'abbé Bertrand pour rassurer le Bonhomme sur le sort de son fils. Toute lettre adressée au directeur du *Libéral de l'Ouest* eût été saisie par la police, mais le bon curé de Saint-Sébastien ne serait point suspect. C'est ainsi que, dans son bureau où il ne pouvait plus rédiger d'articles, — devant, d'ordre supérieur, se borner à la reproduction des nouvelles officielles, — le père Malgon vit un matin arriver le prêtre. Avec un large sourire, celui-ci lui remit la lettre de M. de Marvéjolle.

— Mon fils est sain et sauf ! — s'écria le Bonhomme parcourant le billet, décacheté d'une main tremblante.

Il appela Jean pour lui annoncer la bonne nouvelle. Sous une forme vague et sans nommer personne, M. de Marvéjolle annonçait que « son jeune ami » s'était tiré de tous les périls sans une égratignure, bien qu'il eût fait preuve d'une rare bravoure. Il était en sûreté. Dans quelques jours, on ferait le nécessaire pour préparer son retour. Le Bonhomme pourrait écrire à M. de Marvéjolle à son nouvel hôtel, mais sans faire d'allusion à ce qui s'était passé. « A brûler tout de suite ! » — disait en terminant le signataire de la lettre, après avoir chargé son ami d'embrasser toute la famille de la part de Paul et de la sienne.

Le Bonhomme lut à voix haute la lettre une seconde fois, puis la jeta au feu. Il ne fallait point que la police pût la saisir au cours d'une perquisition. Après quoi, le père Malgon se jeta dans les bras du curé, qui, confus et ému, répétait qu'il convenait de remercier la seule Providence.

Le *Moniteur* du 8 décembre publia une proclamation du Prince-Président, se félicitant de la fin des troubles et louant la masse ouvrière de n'avoir pas pris part à la lutte. Dans ce document, Louis Bonaparte ne prononçait pas une seule fois le nom de la République qu'il avait déclaré, lors du coup

d'État, vouloir *sauver*. Un décret, signé le même jour, autorisait la déportation à Cayenne et sans jugement des « individus » reconnus coupables d'avoir fait partie d'une société secrète. Il suffisait d'avoir été membre de quelque club pour tomber sous le coup de cette législation draconienne.

Au cours de sorties rapides qu'il faisait à la nuit tombante, malgré les reproches de M. de Marvéjolle et les supplications de l'amoureuse Clara, Paul trouva moyen de s'aboucher avec quelques-uns de ses amis politiques. Il connut ainsi le régime qui pesait sur la capitale et les innombrables arrestations opérées chaque jour. Bien lui en prenait de ne pas habiter à l'hôtel ! M. de Marvéjolle dut subir dans le sien deux perquisitions successives. A la deuxième, il se fâcha tout de bon et fut conduit au poste, mais l'ancien commandant ne pouvait passer pour dangereux et on le relâcha en imputant la méprise au « malheur des temps ».

Dans les logis amis où ils avaient trouvé refuge, Paul rencontra plusieurs républicains ayant pris part aux diverses tentatives insurrectionnelles qui s'étaient produites en province. Ils s'étaient enfuis à Paris pour échapper aux rigueurs policières et essayer ensuite de gagner l'étranger.

Le jeune homme apprit ainsi les mouvements révolutionnaires esquissés en de nombreux départements. Dans l'Est, le Centre, le Sud-Est, le Midi, des appels aux armes s'étaient produits, — souvent suivis de sanglantes collisions.

Parfois c'étaient les campagnes et non les villes qui avaient donné le signal de l'insurrection pour la défense de la Constitution. De simples cantons, — tels Lavardac, Fleurance, Capestang, Dieu-le-Fit, Puy-Saint-Martin, — se soulevaient isolément et proclamaient la déchéance de Louis Bonaparte. Des bandes d'insurgés occupaient victorieusement Clamecy et Digne, attaquaient Privas et Largentière, tenaient bon sous le canon dans plusieurs rencontres avec l'armée.

Puis les nouvelles arrivées de Paris jetaient le découragement parmi les plus vaillants. Au lieu du triomphe espéré de la République, on apprenait la définitive victoire du coup d'État et la soumission de la capitale. Les bandes se dispersaient et la répression commençait.

Dans l'Allier, un général rétablissait de sa propre autorité

la confiscation abolie par le Code et prononçait la « mise sous séquestre » des biens, non seulement des condamnés, mais des simples inculpés politiques ! L'ancien préfet de police, Carlier, — celui-là même qui voulait faire dès octobre le coup d'État, — devenu « commissaire extraordinaire », décrétait à Clamecy « que *toute personne qui donnerait sciemment asile à un insurgé serait réputée complice et traitée comme telle* ». Cette prescription fut étendue bientôt à toute la France ! Un journaliste déplorait que dans son département « aucun fuyard n'eût été livré », et voyait là une preuve du « *fond de perversité existant chez les habitants des campagnes* » !

Pour justifier ce qu'on appelait la « chasse aux rouges », les journaux de l'Élysée ne reculaient devant aucune exagération et aucune calomnie. On parlait de Jacquerie, de brigands capables de tous les crimes, de villages pris d'assaut, de maisons pillées et incendiées...

Paul savait apprécier la véracité de ces dires, mais en voyant tant d'efforts demeurés stériles, il était forcé de reconnaître la sagesse des avis de maître Bois-Leroux. A quoi auraient pu servir toutes ces prises d'armes isolées ? Prématurées si la révolte de la capitale avait été victorieuse, entraînant, même dans ce cas, de sanglants sacrifices, elles provoquaient après la défaite des insurgés parisiens de cruelles représailles pour les départements soumis à l'état de siège. Dans la France centralisée, Paris décidait du sort politique du pays tout entier, — Paris résigné déjà au fait accompli.

La première épouvante dissipée, la capitale avait repris son aspect habituel. Les théâtres rouvrirent leurs portes et Clara commença à étudier chez elle ses futurs rôles, en attendant ses répétitions à l'Opéra. Paul prenait grand plaisir à se laisser bercer par son chant. Un après-midi, assis sur le divan du salon, il écoutait ainsi la jeune femme qu'accompagnait au piano M. de Marvéjolle, habile en ceci comme en tant de choses.

La porte s'ouvrit soudain et la domestique introduisit un visiteur au-devant duquel Clara se précipita. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, portant une forte moustache et de mise fort élégante.

— Je vous avais promis une visite, mademoiselle. Les événements que vous savez m'ont empêché de la faire aussi vite que je le désirais... Mais, me voilà, je crois, en pays de connaissance !... Monsieur de Marvéjolle?... si j'ai bonne mémoire... Charmé de vous rencontrer ici !...

Le nouveau venu regardait Paul. Clara balbutia :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence l'un de mes meilleurs amis, monsieur Paul Malgon...

Elle reprit à voix presque basse, en jetant un regard suppliant au jeune homme :

— Monsieur de Morny...

Le tout-puissant ministre tendit la main à Paul qui détourna la tête. Une légère rougeur colora un instant le visage de M. de Morny, qui, haussant les épaules, s'assit nonchalamment dans un fauteuil. S'adressant à M. de Marvéjolle, il lui demanda, d'une voix calme, depuis combien de temps il se trouvait à Paris.

— Depuis une dizaine de jours, Excellence.

— Vous êtes arrivé, monsieur, dans un fâcheux moment, mais la vie parisienne aura vite reconquis tout son éclat. Si vous prolongez quelque peu votre séjour, vous pourrez assister au début de mademoiselle Gavris à l'Opéra, début que je vous garantis triomphal. Au fait, vous êtes de Nantes, je crois, et vous avez dû entendre déjà notre charmante amie sur votre scène?

— Mais oui, Excellence...

— Je vous en prie !... Il n'y a point ici de ministre... Votre département est resté bien calme, n'est-ce pas?... Vos Grégoire, — comme on disait en 93, — n'ont pas pris cette fois leur fusil et leur « vierge d'ivoire »... Le « commissaire extraordinaire » délégué par nous en Bretagne et en Vendée n'aura rien à faire et sera vite de retour... Vous êtes toujours légitimiste ?

— Ma foi, oui ! — dit M. de Marvéjolle en riant.

— C'est dommage ! la royauté n'a pas plus d'avenir que la République !...

— Hélas ! monsieur, j'arrive à l'âge où le présent compte un peu et le passé beaucoup, mais où l'on ne pense guère à l'avenir...

— Bah ! vous avez l'allure d'un jeune homme... Y a-t-il

beaucoup de républicains à Nantes?... Ils ont un journal, je crois?...

— Pourrai-je offrir, — s'empressa Clara inquiète du tour que prenait la conversation, — une tasse de thé à Votre Excellence?

— A l'amende ! — fit M. de Morny, qui, distrait en apparence, avait vu Paul tressaillir, — à l'amende ! ma belle... Donnez-moi vite une de ces jolies mains à baiser !... Je vous demandais, cher monsieur, — poursuivit-il, — comment s'appelait chez vous l'organe des « rouges »?...

Paul s'avança vers l'homme qu'il n'avait cessé de fixer avec haine et qu'il eût tué volontiers si une arme lui était tombée sous la main. Mais, d'un mouvement rapide, M. de Marvéjolle s'interposa entre lui et M. de Morny qui suivait curieusement la scène.

— Le journal s'appelle le *Libéral de l'Ouest* et il est dirigé par monsieur Malgon, père de ce jeune homme et mon ami très cher...

— Ah ! ah ! ceci m'explique l'accueil qui me fut fait tout à l'heure...

M. de Morny prit un temps, puis tira de sa redingote un calepin qu'il feuilleta.

— Le *Libéral de l'Ouest*... c'est bien cela !... Le journal ne sera pas supprimé... pour l'instant, mais il devra changer de titre. Nous laisserons ainsi un ou deux journaux républicains à Paris et trois ou quatre en province... Seulement nous les surveillerons et nous exigerons un cautionnement important pour garantir le paiement des amendes éventuelles. C'est malgré tout une bonne nouvelle à annoncer à monsieur Malgon père ; il devra s'estimer heureux d'en être quitte à aussi bon compte. S'il se plaignait trop, rappelez-lui que votre vieille monarchie en faisait bien d'autres. Savez-vous qu'un édit de Louis XIII obligeait les imprimeurs et libraires parisiens à tenir leurs boutiques « en l'Université, au-dessus de Saint-Yves ou en dedans du Palais et non ailleurs ». On les consignait dans leur quartier tout comme les Juifs dans le ghetto. Nous sommes moins exigeants, vous le voyez !... Votre thé est délicieux, ma charmante...

De son œil lourd, — souvent mi-clos, — le ministre observait railleusement Paul.

— Monsieur est venu de Nantes avec vous? — demanda-t-il à mi-voix à M. de Marvéjolle.

— Mais oui, nous ne nous quittons guère...

— Ceci me rassure ; je n'imagine point que vous ayez accepté de l'accompagner sur les barricades?

— Vous pourriez vous tromper, — dit M. de Marvéjolle avec un entrain factice, et jouant son va-tout, car il comprenait qu'il ne faisait que prévenir la réponse de Paul.

— Vous avez combattu, vous !... — s'exclama M. de Morny, se départant de son flegme.

— Personnellement, je n'ai pas combattu, mais j'étais là...

— Et moi, — s'écria Paul fougueusement, — je me suis battu du mieux que j'ai pu et je regrette de ne pouvoir me battre encore !...

M. de Morny avait repris son ironique sourire.

— C'est un plaisir, monsieur, que vous n'aurez pas, je le pense, de longtemps...

Le ministre but une gorgée de thé, puis s'adressant à M. de Marvéjolle.

— Ah ! la jeunesse ! quelle belle mais absurde chose ! Accourir tout exprès de sa province pour démolir quelques pauvres diables de soldats et risquer d'être fusillé !...

— Vos complices et vous demeurez seuls responsables du sang versé, — dit fièrement le jeune homme. — Nous avons défendu le droit, la loi et nous n'aurons pas de remords.

M. de Morny demanda à Clara une seconde tasse de thé ; puis, comme se parlant à lui-même.

— Le droit, la loi ! choses essentiellement variables ! Des mots, dirait Hamlet. Aujourd'hui nous sommes déjà la loi et la grande majorité du pays nous donnera le droit, par le plébiscite. Les républicains ont, en vérité, d'étranges prétentions ! La Constitution de 48 leur paraissait intangible et éternelle. Elle n'avait eu pourtant d'autre origine que l'émeute, comme la Constitution de 1830, comme celles de 1789, de 1792 et de 1793 !

— Il n'y eut pas alors de faux serment ! — interrompit Paul, — ou plutôt il n'y en eut qu'un et il coûta la tête à Louis XVI.

— Louis XVI était un imbécile ! — fit dédaigneusement

M. de Morny. — Il est possible, monsieur, que dans trente ou quarante ans vous revoyiez la République ; cela prouvera que mes successeurs auront été bien maladroits. En politique il ne faut s'étonner de rien, mais, si l'on veut avoir des chances de succès, on doit suivre la règle que j'entendis un jour monsieur de Rothschild formuler pour la réussite à la Bourse. Il faut savoir *jouer la tendance* !... Tout est là, monsieur, et nous n'avons point fait autre chose. En vous obstinant à défendre des théories sociales qui sont pour longtemps encore de pures utopies, vos amis et vous avez joué *contre* la tendance générale du pays. C'était vous condamner du coup à perdre la partie... Si nous n'avions été là, d'autres seraient venus et le résultat eût, pour vous, été le même...

— Moins le massacre !

— Peuh ! que sont les morts de Décembre à côté de ceux de Juin?

— Les premiers défendaient la loi, les seconds s'insurgeaient contre elle, poussés à bout, il est vrai, par les menées réactionnaires...

— Oh ! ne croyez pas que je blâme la répression de Juin !... Morbleu ! je serais bien ingrat ! Sans elle notre coup de force restait très aléatoire. Qu'aurions-nous fait si, à côté des « gants jaunes », comme nous vous appelons, deux ou trois cent mille ouvriers parisiens avaient bâti des barricades?...

M. de Morny se tourna vers M. de Marvéjolle :

— Le rôle amusant fut joué, cher monsieur, par vos amis royalistes, ravis au fond de voir disparaître l'échéance redoutée de 1852. Monsieur de Broglie s'est plaint que « les marmites des janissaires disparues de Constantinople reparussent à Paris ». Mais l'un de ses collègues trouva le 2 Décembre un crime « bien fait », et un autre, parlant du Prince-Président, disait avec regret : « Nous n'avons pas d'hommes de ce talent-là ! » Et le digne monsieur de Falloux, traduisant l'opinion vraie de son parti, s'écriait : « Je suis si *satisfait* que j'ai bien de la peine à ne paraître que *résigné* ! »

— Quelle comédie que la politique ! — répondit M. de Marvéjolle, — et comme on a tort de la prendre au sérieux !

— A plus forte raison au tragique ainsi que votre jeune ami, — conclut M. de Morny en se levant.

Il ajouta, d'une voix un peu sèche :

— Dans son intérêt, vous feriez bien d'abréger votre séjour. Rester à Paris serait inutilement dangereux pour lui. J'oublie, bien entendu, les aveux qu'il vient de me faire, mais si la police arrivait à mettre la main sur lui, je ne prendrais pas, je l'avoue, la peine de le tirer d'embarras. Acceptez-vous de monter avec lui demain dans le train d'Angers pour le reconduire au bercail?

— Avec joie ! — répondit M. de Marvéjolle, qui poussa un soupir de soulagement en voyant ainsi s'arranger les choses.

M. de Morny se mit à rire. Il s'approcha d'un secrétaire en bois de rose où Clara avait accoutumé de faire sa correspondance et, sur une feuille de papier parfumé, il écrivit : « Laissez passer librement MM. de Marvéjolle et Paul Malgon se rendant à Nantes. » Il signa et tendit la feuille au gentilhomme.

— Ce petit mot vous assure qu'on fera bon accueil à vos passeports. Messieurs, je vous souhaite un heureux voyage. Ma charmante, j'aurai plaisir à vous revoir demain soir au foyer de l'Opéra, où je compte aller faire un tour...

Le ministre serra la main de M. de Marvéjolle, baisa longuement celle de Clara, — déjà résignée à la fin d'une liaison devenue trop périlleuse, — puis se tournant vers Paul, au moment de franchir la porte, il dit avec son élégante désinvolture :

— *Jouer la tendance*, jeune homme ! *Jouer la tendance !...* Vous verrez que tout est là dans la vie !...

XIII

SOUS LE BAILLON

C'était en les premiers jours de janvier 1858. Dans le cabinet directorial où il avait succédé à son père. Paul Malgon achevait la fastidieuse besogne qui l'exaspérait tant autrefois et qu'il accomplissait désormais avec la résignation de l'habitude. La revue commerciale avait pris pourtant une extension nouvelle. Une page entière du journal, au format agrandi, était consacrée aux diverses mercuriales.

Au lendemain du coup d'État, le *Libéral de l'Ouest* poursuivit quelques semaines une existence rendue précaire par la censure préalable, puis, brusquement, fut mis en demeure de changer son titre, — suivant la prédiction de M. de Morny. En même temps, on réclamait de lui le versement du cautionnement de soixante mille francs imposé aux feuilles quotidiennes.

Pendant des mois, le *Sémaphore*, — c'était le nouveau titre pris par le journal, — fut contraint de devenir hebdomadaire, en attendant d'avoir recueilli par souscription la somme exigée. Les bonnes volontés ne faisaient pas défaut dans le parti républicain nantais, mais les ressources manquaient. Plusieurs des riches négociants qui, avant et après 48, affichaient leur libéralisme, s'étaient ralliés à la cause du Prince-Président, du futur empereur ! D'autres souscrivirent une trentaine de mille francs, puis vinrent les apports plus modestes des médecins, avocats, avoués, notaires non inféodés au parti conservateur et, enfin, les petites souscriptions de quelques francs, multiples sans doute, mais qu'il fallut du temps et une active propagande pour recueillir.

Si le Bonhomme eût voulu accepter les offres amicales de M. de Marvéjolle, la dernière quinzaine de mille francs aurait été vite trouvée. Le « vieux chouan » ne demandait qu'à hypothéquer son manoir pour aider à la résurrection du « journal rouge » — quitte à s'en confesser lors des prochaines Pâques à l'abbé Bertrand, mais le père Malgon ne voulait pour le *Sémaphore* que des concours républicains et le nombre des démocrates nantais s'était bien réduit après la tourmente. Beaucoup d'entre eux, sans se rallier au pouvoir, se retiraient de la lutte politique. Découragés, ils ne croyaient plus à l'avenir de la République.

En ces jours d'épreuve et d'attente, l'affection fidèle de maître Bois-Leroux fut précieuse au journal. Dans le silence morne où s'ensevelissait la vie politique, il refusait de désespérer. Il en revenait toujours à la comparaison faite par lui après le coup d'État. De même que les peuples courbés sous le joug étranger devaient perpétuer les traditions de leur race pour rendre possibles les émancipations futures, de même le parti républicain, vaincu, écrasé, persécuté, ne devait

abandonner ni son programme, ni ses revendications, si illusoires qu'elles apparussent à l'heure actuelle. Si pauvre que restât son domaine, il ne fallait point le laisser redevenir inculte, mais continuer à l'ensemencer courageusement. Les minces récoltes du temps présent rendraient possibles les larges moissons d'un meilleur avenir.

Aidé du docteur Valmot, le grand avocat avait recueilli les dernières souscriptions nécessaires. Il s'était chargé d'accomplir les formalités requises pour le versement du cautionnement, et, un jour, il avait remis au Bonhomme l'autorisation tant attendue de faire paraître quotidiennement le *Sémaphore*.

— Vous voilà armés de nouveau, vos fils et vous, pour mener le bon combat. Dire tout ce que vous pouvez ! sans compromettre la vie du journal, mais ne dire que cela ! Tel doit être votre programme ! — avait-il conclu en se dérobant aux remerciements émus du père Malgon.

Il avait bien vieilli le pauvre Bonhomme, — désormais insensible à toutes les merveilles culinaires ! — usé par l'incessant chagrin d'avoir vu s'évanouir son beau rêve de fraternité et de justice sociale ! attristé aussi du bonheur perdu de sa chère Mathilde ! Il eût souhaité de la voir pardonner à son cousin, coupable seulement d'avoir obéi à ses chefs.

Une fois, il essaya même de plaider la cause de l'absent qui, après le coup d'État, s'était fait envoyer dans une garnison du Sud-Algérien. Mais, dès les premiers mots, Mathilde avait rappelé le massacre des boulevards parisiens, puis d'une voix lente : « Robert n'existe plus pour moi », conclut-elle. Et le Bonhomme, qui ne pouvait désapprouver la fière attitude de la jeune fille, sentit qu'il se heurtait à une invincible résolution.

Ce fut pour lui une consolation que de pouvoir, au moment où M. Bonaparte (comme il disait toujours) se faisait couronner empereur, reprendre enfin la lutte quotidienne pour la République. Pendant quelques mois, il poursuivit, avec l'aide de ses fils, sa tâche habituelle, mais elle lui paraissait de plus en plus lourde. Son optimisme avait disparu. C'était le levier qui jadis lui permettait de triompher, le sourire aux lèvres, des pires difficultés matérielles. Le levier mainte-

nant était brisé. S'il n'avait pas perdu toute foi en l'avenir, le Bonhomme se rendait compte des formidables obstacles dressés devant son idéal. Il savait qu'en tous les cas la terre promise était lointaine. Il se sentait las, très las, — s'obstinant quand même à garder jusqu'au bout sa place de bataille. Un matin il ne put quitter son lit. Il s'éteignit en quelques jours, sans souffrances, se rendant compte de son état, consolant les siens et son vieil ami de Marvéjolle, envisageant avec le calme d'une belle conscience le grand « peut-être ».

Dans les premières années suivantes, Paul et Jean s'épuisèrent à assurer la vie du journal, — tentés parfois de jeter le manche après la cognée tant la tâche était lourde. Le tirage avait beaucoup baissé à la suite du coup d'État. Bien des abonnements ne furent pas alors renouvelés, à cause de la crainte de se compromettre éprouvée par les gens qui, de près ou de loin, voulaient se ménager les bonnes grâces préfectorales. Recevoir le *Sémaphore* était interdit à tous les fonctionnaires et suffisait pour priver un entrepreneur ou un commerçant des fournitures officielles. Un journal impérialiste, disposant de tous les appuis, recevant pour son imprimerie d'importantes commandes administratives, faisait par ailleurs au *Sémaphore* une redoutable concurrence.

Quelques mois avant la mort de son père, Paul s'était marié avec une jeune fille simple et charmante, mais sans fortune. Bientôt père d'une fillette qu'il adorait, il n'envisageait pas sans alarmes l'avenir de sa nouvelle famille. Malgré la plus stricte économie, il ne parvenait point à équilibrer le budget du journal. Lui et son frère durent s'endetter de quelques billets de mille francs pendant les deux années qui suivirent la mort du Bonhomme. Ils se demandaient s'ils n'allaient pas être forcés de renoncer à la lutte. Toujours peu soucieux des intérêts politiques, M. de Marvéjolle encourageait Paul à abandonner le journalisme, offrant de mettre à sa disposition des capitaux pour se faire une situation moins ingrate.

Un jour, un négociant, revenant de Bordeaux, fit voir à Paul un exemplaire d'un journal qui venait de se créer là-bas et donnait des informations commerciales très étendues.

Il se plaignit qu'il n'y eût point à Nantes une feuille de ce genre, affirmant que, quelle que fût son opinion politique, elle gagnerait la clientèle de tous les commerçants.

L'idée parut juste à Paul Malgon. Il se mit en rapports avec son nouveau confrère, s'associa à lui pour obtenir à meilleur compte l'envoi télégraphique par une agence parisienne des cours de la Bourse du commerce. Il s'abonna en même temps à des revues traitant spécialement de questions économiques et multiplia les échanges avec les journaux qui paraissaient dans les grands ports. Puis, il se résolut à consacrer quatre ou cinq heures par jour à la compilation méthodique de tous les renseignements ainsi recueillis.

Il fallut agrandir le format du journal et, du même coup, augmenter fort les frais. C'était jouer le tout pour le tout, mais les premiers résultats ne tardèrent pas à justifier la tentative. De toute la Bretagne et la Vendée, les demandes d'abonnements arrivèrent, faites par des gens n'ayant jamais compté parmi les lecteurs de l'ancien *Libéral*. La vente au numéro s'accrut dans la même proportion à Nantes. Suivant la prédiction du négociant à qui Paul devait l'idée de cette transformation, le *Sémaphore* devint le journal préféré de tout le commerce local. La vente d'un millier de ces exemplaires supplémentaires représentait, — au prix de quinze centimes le numéro, — un bénéfice net de plus de trente francs par jour.

Paul ne regretta point d'abandonner pour un temps le drame en vers qu'il avait commencé à écrire. Il profita de ce que le budget du journal s'équilibrait aisément pour s'assurer la collaboration de jeunes écrivains républicains en train de se faire un nom dans le journalisme parisien.

Dans leur bataille de chaque jour, Paul et son frère se rendirent compte de quel prix était l'expérience de plume acquise aux côtés du Bonhomme. Elle leur permettait de dire à peu près tout sans encourir des pénalités trop graves. Des *communiqués* officiels fréquents, rectifiant les commentaires donnés par eux aux événements politiques, — parfois un *avertissement* qui, pour quelques semaines les astreignait à une plus grande prudence, — de temps à autre un procès toujours suivi de condamnation : telles étaient les ripostes du pouvoir à cette guerre sans merci. L'arbitraire gouverne-

mental restait sans limites. Le *Sémaphore* reçut un jour, un « avertissement » pour avoir dit, qu'au cours d'un voyage en province l'empereur avait été, « d'après l'agence Havas » très acclamé. La formule apparut aux Brid'oison gouvernementaux impliquer un doute inadmissible sur la popularité du souverain !

Le bâillon, avec lequel le régime dictatorial s'efforçait d'étouffer les critiques de la presse indépendante, n'arrivait point à empêcher le parti démocratique de se ressaisir lentement. Malgré les exécutions et les exils qui l'avaient décimé, malgré les deuils fidèlement commémorés dans le secret des consciences, malgré les élections consacrant le succès de « candidats officiels » patronnés par les affiches blanches, peu à peu les sincères républicains reprenaient courage. Comme l'avait prévu maître Bois-Leroux, ils combattaient pour leurs doctrines avec la même ferveur patiente et tenace qu'apportaient jadis les Hellènes opprimés, dans la défense de la « Grande Idée ». Une étroite solidarité les unissait, toujours prête à se faire active en faveur d'un coreligionnaire malheureux.

De cette résurrection qui s'ébauchait, le *Sémaphore* devenait l'un des artisans les plus écoutés. A côté des négociants qui l'achetaient pour ses renseignements commerciaux, des abonnés lui arrivaient un à un, de toutes les parties de la France, et finissaient par faire nombre. Les grands écrivains démocrates, Michelet, Edgar Quinet, Victor Hugo, l'adoptaient comme leur organe attitré. Avant de publier une œuvre nouvelle, ils en détachaient les meilleurs feuillets pour les envoyer à ce journal provincial, de verbe si courageux, d'indépendance si complète, contribuant ainsi à accroître son autorité. Le succès récompensait enfin la persévérance des deux frères...

Jean Malgon entra avec le père Honoré, — un peu courbé maintenant, mais toujours actif et dévoué. Durant les mauvais jours, il avait souvent abandonné sa cabine vitrée de prote pour se mettre à la « composition » et diminuer les frais du journal. La crise passée, il ne s'occupait plus que de diriger l'imprimerie et d'aider Jean Malgon dans l'administration du *Sémaphore*.

Tous deux venaient de terminer l'inventaire de fin d'année et apportaient à Paul le bilan définitif.

— Ça va, patron ! — dit Honoré en riant sous sa grosse moustache blanche, — ça va très bien ! Onze mille francs de bénéfices de plus que l'an passé !

Paul serra affectueusement la main des deux hommes.

— Merci, frère, merci, mon brave Honoré !

Il parcourut les feuilles chargées de chiffres. Oui, ça allait très bien, comme disait le prote. La progression des recettes s'accentuait, les dettes n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. On pourrait commencer à amortir le cautionnement. Paul entrevoyait que, dans un an ou deux, l'engagement d'un rédacteur commercial le débarrasserait de sa tâche insipide. Alors il reprendrait ses travaux littéraires. Il pensa en souriant au manuscrit ébauché qui dormait au fond d'un tiroir.

— Quel dommage que le père ne soit plus là ! — dit-il, les yeux humides. — Comme il serait fier de son journal !...

Honoré et Jean baissèrent la tête. Le pauvre Bonhomme n'avait connu que de rares victoires politiques, — vite transformées en défaites par les événements. Il avait toujours ignoré la sécurité matérielle résultant du succès acquis et durable. C'était son œuvre, pourtant, et celle de son père, qui, après plus de soixante ans de vaillant labeur, prenait enfin l'essor !...

Les trois hommes continuaient à parler du cher disparu. Ils rappelaient ses enthousiasmes, ses colères, ses haines toutes théoriques, sa gaîté, sa bonté toujours prête à soulager une infortune, à réparer une injustice, à défendre un persécuté.

On entendit le grondement lointain de la machine où s'imprimait le journal, — musique autrefois chère au père Malgon. L'Applegath and Cowper dont il était si fier avait maintenant un travail triple à remplir. Si l'augmentation du tirage continuait, il faudrait bientôt acheter une seconde presse...

Un bruit de rires... La porte du bureau s'ouvre et livre passage à madame Paul Malgon, qui vient chercher son mari pour rentrer avec lui à la maison, entourée d'un grand jardin, — où habite toute la famille. Elle tient la main d'une jolie fillette de quatre ans aux grands yeux éveillés et malicieux,

aux boucles brunes soyeuses et déjà longues. M. de Marvéjolle, — toujours jeune sous ses cheveux blancs, — les accompagne ainsi que Mathilde. Cette dernière est vêtue de noir, de ce noir qu'elle ne quittera plus et qu'elle adopta le jour où parvint à Nantes la nouvelle de la mort du commandant Robert Malgon, tué glorieusement à la bataille d'Inkermann. Les traits délicats sont empreints d'une mélancolie qui marque le deuil de ce cœur si injustement meurtri par le destin, mais Mathilde sait sourire encore. Elle a reporté sur sa nièce ses espérances détruites ; elle l'aime comme sa propre enfant et se promet de veiller plus tard à son bonheur.

La petite Marguerite se jette dans les bras de son père et de son oncle, puis tend gentiment au père Honoré une joue qu'il effleure de sa moustache blanche. Elle lui prend la main et tyrannique exige, pour la plus grande joie du brave homme, qu'il l'emmène « tout de suite » dans l'atelier pour y chercher « des papiers rouges et verts ». Ce sont les rognures d'affiches que le père Honoré ramasse avec soin, pour cet usage.

Très fier, il conduit l'enfant devant le « massicot » et fait couper par le travers les bandes multicolores. Marguerite assiste émerveillée à la chute lente du grand couteau qui guillotine sans effort les liasses épaisses. Elle s'amusera ensuite, pendant des heures, à la maison, à découper dans ces précieux papiers, réduits à un format commode, de minuscules poupées aux bras tendus en équerre.

— J'ai lu dans la *Gazette de France*, — conte pendant ce temps M. de Marvéjolle à Paul, — que la princesse Tcherneff a donné l'autre soir une grande réception « dans les magnifiques salons » de son nouvel hôtel des Champs-Élysées. Elle a bien voulu faire entendre à ses invités « sa voix merveilleuse ».

— Qu'est-ce que la princesse Tcherneff? — interroge distraitement madame Malgon.

— Une ancienne actrice du théâtre de Nantes, puis de l'Opéra. Au cours de représentations en Russie, elle sut faire la conquête d'un prince très authentique et très millionnaire, qui l'épousa, — répond M. de Marvéjolle.

Et il s'amuse à fixer Paul pour tenter de le faire rougir. Mais celui-ci ne garde de Clara Gavris qu'un aimable et loin-

tain souvenir. Les succès mondains de la princesse Tcherneff le laissent fort indifférent. Il proclame les beaux résultats de l'inventaire, puis se remet à évoquer la mémoire de son père.

— Quel bon et joyeux dîner, — dit M. de Marvéjolle devenu mélancolique à son tour, — le pauvre Bonhomme aurait fait ce soir avec nous !...

GIRAUD-MANGIN

LES ARTS ET LA VIE

Transformation de l'idéal d'un artiste d'aujourd'hui.
Fondation Blumenthal.

(CONCLUSION A UNE SÉRIE D'ARTICLES)

L'un des reproches le plus souvent faits à l'auteur de ces chroniques, et surtout à propos de celles dont se composent le *De David à Degas*, c'est, par exemple, que d'Édouard Manet il eût été dit que ce révolutionnaire ambitionnait les succès officiels et que son bonheur aurait été grand si le peintre du *Bon-Bock* avait reçu des commandes de portraits comme Chaplin, et connu le même genre de succès qu'un Wintehalter.

Celles d'entre les personnes que choquent, celles à qui déplaisent de tels traits, se sont peu à peu formé un idéal tout nouveau de l'artiste qui devient ainsi un monstre né des circonstances. Je ne crois pas ces braves gens moins naïfs que ne le furent leurs idoles, leurs maîtres préférés dans les écoles du XIXe siècle ; ils sont à leur façon aussi ingénus qu'un Édouard Manet ; mais leur candeur morale est d'une autre essence. Il en va de même pour les amateurs ; et il serait peu légitime que ceux-ci se crussent plus intelligents que ceux de naguère, même s'ils paraissent mieux « avertis ».

Les hommes du type « *Salon des Refusés* », les « méconnus », les « précurseurs », les « Avant-garde », demeuraient pour

la plupart ignorants de leurs dons, inconscients de leur génie ou de ce qui constituait leur originalité ; mais le plus certain, c'est que d'être jeune, résultait alors un désavantage — nous l'avons plusieurs fois marqué — et ce crime assez inévitable, comment les « Jeunes » de 1920 pourraient-ils en comprendre la noirceur?

Comment pourraient-ils, ces privilégiés, concevoir que les choses aient tellement et si vite changé d'aspect? La guerre vint enseigner à la jeunesse que la mort est aussi impitoyable et soudaine pour les vieux que pour les adolescents ; ceux-ci ne se laisseront plus leurrer, ayant compris qu'il était absurde d'attendre et que les grades les plus élevés pouvaient être aussi bien tenus par des conscrits.

Néanmoins ceci est de l'histoire : tous les honneurs, le succès, le prestige, la vie plus facile, c'est ce que le Destin réservait, comme récompense, pour son âge mûr à l'artiste qui appelait cela « le couronnement de sa carrière ». Mais nous y reviendrons bientôt, en parlant de la « Fondation américaine pour la Pensée et l'Art français » — conçue, dans son plan et règlement, par d'excellents amis de la France en Amérique, mais demeurés dans un sentiment qui fut celui du XIXe siècle, quand un homme jeune et de talent hardi, se trouvait en grand'peine d'attirer sur ses ouvrages l'attention du public et de la critique. Les Salons étaient alors la seule publicité laissée à un artiste, le seul moyen qu'il avait de gagner la gloire. Ce n'est pas si mal d'envier les lauréats, de briguer le succès, pourvu qu'on refuse en même temps de recourir aux procédés qui assurèrent ce succès à leurs contemporains et qu'on continue à faire du Manet ou du Cézanne, ainsi que ces deux maîtres firent.

***

Donc Édouard Manet, Cézanne, ambitionnaient les cimaises du Salon officiel, les diplômes et de vendre de la peinture, de plaire, enfin d'avoir un public ; n'est-ce pas ce qu'ambitionnent aujourd'hui les plus « avant-garde » de nos néo-maîtres? Quand un séraphiquement pur théoricien et un habile exécutant à la fois, comme M. André Lhôte, écrit de

gentilles lettres à des vieillards, même académiciens, et dispose d'un journal et d'un solide « rez-de-chaussée » où il invite le « mon cher maître » à tâcher de pénétrer les subtiles intentions d'un exposant et à constater ses progrès, qu'est cela d'autre que ce que Manet tentait auprès d'un Albert Wolff? Je dirais presque qu'un André Lhôte est bien ingénu dans sa démarche — à moins qu'il ne soit trop gourmand? — puisqu'il appert d'articles signés André Salmon et autres leaders de la pensée d'Art moderne, que les « injustes attaques », auxquelles nous nous sommes livré contre le Davidisme-cubique et le Néo-classicisme-post-cézannesque, ont assis la réputation d'André Lhote, centuplé la vente et le prix de ses toiles, tandis que notre attitude achevait de nous bouter hors du « *mouvement* » et nous vouait au mépris de la jeunesse dorée. (*Le cas de M. J.-É. Blanche*, par André Salmon, *l'Europe nouvelle*, 8 août 1920[1].)

Tout ceci est assez extérieur, car la nature humaine ne change pas ; et c'est si clair, que nous admirons qu'un jour-

1. . . . . .

M. Jacques-Émile Blanche est un prodige de curiosité et c'est dans sa curiosité que gît le secret de sa puissance de renouvellement. Nous allons voir de quelle nature est cette curiosité, en accordant tout de suite au plus élégant des maîtres, et bien qu'il semble çà et là se vouloir agressif, qu'une telle curiosité relève de la générosité du meilleur aloi. Quel critique mûri, blanchi (à Londres !), écouté de l'Institut, dont il n'est pas, à Windsor, où il a ses entrées, a cité au jour le jour plus de noms d'artistes de moins de quarante ans, lesquels, à ne considérer que les résultats matériels, lui devront de la reconnaissance?

J'ouvre bien vite une parenthèse : des peintres, tels que Wlaminck ou André Derain ont le droit d'être ingrats. M. Jacques-Émile Blanche, évidemment imparfaitement renseigné par quelques commensaux, les traite trop en jeunes gens.

C'est qu'il manque à la gentille curiosité — d'ailleurs tardive — de M. Jacques-Émile Blanche de ne pas se satisfaire dans la difficulté. Le peintre critique se croit sur un excellent terrain parce qu'à ses fameux dimanches M. André Michel, de l'Institut, dont la voix sonne sous les voûtes de l'École du Louvre, mêle sa redingote très 1875 au petit veston 1920 de M. Aragon, de *Dada*. Et pourtant ! C'est ainsi que M. Jacques-Émile Blanche accorde, en d'agréables pages, à M. Jean Cocteau, le bénéfice d'avoir, le premier, écrit des cubistes quand c'est Guillaume Apollinaire qui doit en être ou loué ou blâmé.

Qu'importe, ô jeunes gens ! Quand, lassés par la guerre, vous désespériez de rallumer cette fameuse *vie artistique* que vous feignez de maudire, parce que c'est la mode cette année (comme dit le soldat), quand vous avez toutes les bonnes raisons de la chérir, M. Jacques-Émile Blanche, tellement votre aîné, a su, seul recréer une activité qu'on n'espérait plus. Avec confiance ou fureur, qui de vous

naliste, fin comme M. André Salmon, ne se soit pas avisé que la différence entre la politique d'un débutant d'aujourd'hui et celle d'un « jeune » du temps des Impressionnistes est due à ce qu'on appelle « l'évolution » dans l'ignorance des riches acheteurs, leurs coutumes et leurs snobismes mondains. Les Chaplin, les Daubigny, les Cazin, les Meissonier de 1920, aux yeux des marchands et des critiques « à la page » comme M. Salmon, ce sont les Van Dongen, les Vlaminck, les Warroquié et Derain, le « Prince des peintres ».

Je choisis comme exemple le gracieux, charmant et modéré écrivain André Salmon, parce qu'il est d'une sincérité absolue, très ennemi des outrances, à mi-côte entre la littérature pure et le journalisme ; homme de cénacle, d'amitiés fidèles et de convictions solides, et le filleul de ce divin feu Guillaume Apollinaire qui, à la suite du comte de Lautréamont (Isidore Ducasse) et d'Arthur Rimbaud, empoigna les rênes du gouvernement sur l'esprit des éternels acolytes de l'Acropole,

ne se précipite pas chez le libraire, au kiosque le plus prochain, dès l'aube du mercredi, pour lire son Blanche?

Les attaques injustes et illogiques de l'homme illustre ont fait plus que n'importe quelle publicité pour grandir l'autorité du peintre André Lhôte, critique de la *Nouvelle Revue française*, et dont la curiosité est un peu moins mondaine. Lhôte possède ce qui manque à Blanche : une méthode.

C'est ce défaut de méthode qui fait que M. Jacques-Émile Blanche se laisse abuser de la façon que j'ai dit.

M. Jacques-Émile Blanche écrit depuis la guerre et il a écrit sur la guerre, avec émotion. Mais si un régiment venait au repos dans son village, il dînait avec le colonel et s'en tenait aux rapports des états-majors. Il lui manque, même s'il parle « peinture jeune », d'avoir parcouru quelques kilomètres dans les rangs des poilus. J'accorde pourtant que ses intentions sont pures, même s'il nous taquine, même s'il brouille les cartes d'un jeu dans lequel il n'a point de part.

Il n'est pas défendu de penser que M. Jacques-Émile Blanche connaîtra mieux ceux qu'il ne se pardonnerait plus d'ignorer. La surprise du critique de *Comœdia* ne fut pas mince à lire, dans *le Matin*, la réponse d'André Derain à mon enquête à l'occasion du quatrième centenaire de Raphaël. En se rencontrant sur deux ou trois points fondamentaux avec M. Blanche, consulté, lui aussi, Derain lui démontrait-il pas que les peintres qui naquirent à l'art aux environs de 1900 n'aspirent qu'au classicisme? Ils sont si peu révolutionnaires que M. Louis Vauxcelles, défenseur des disciples des amis de M. Jacques-Émile Blanche, les post-impressionnistes empiriques et anarchisants, put parler avec effroi d'un « retour offensif de l'école ».

. . . . . .

ANDRÉ SALMON

sacristains chargés d'entretenir d'huile la lampe du sanctuaire.

Apollinaire, ce cosmopolite étonnant qui mourut pour la France, fut un des plus beaux poètes et le « créateur » de presque tout le matériel de notre guerre esthétique, un inventeur, un rare visionnaire ; mais pour avoir anobli certains jeunes peintres, ses amis et camarades, en accolant à leurs noms des épithètes laudatives que nous répétons à satiété, devons-nous pour cela partager toujours le lyrisme de ses sentiments? Ses opinions sur les peintres semblent être devenues le seul critérium de ses zélateurs.

Que des peintres, que leur Prince élu par acclamations, que M. André Derain, le plus doué, achèvent donc un ouvrage de la tenue et de la beauté nouvelle et classique de *les Collines* ou du désordre savant d'*Océan de Terre*[1], et nous en serons bien aise. M. Salmon croit m'apprendre qu'Apollinaire fut le premier à écrire des Cubistes, et non pas M. Jean Cocteau. J'en loue la mémoire du lieutenant Apollinaire,

1. Un fragment de *les Collines*.

Jeunesse adieu jasmin du temps
J'ai respiré ton frais parfum
A Rome sur les chars fleuris
Chargés de masques de guirlandes
Et des grelots du carnaval

Adieu jeunesse blanc Noël
Quand la vie n'était qu'une étoile
Dont je contemplais le reflet
Dans la mer Méditerranée
Plus nacrée que les météores

Duvetée comme un nid d'archanges
Ou la guirlande des nuages
Et plus lustrée que les halos
Émanations et splendeurs
Unique douceur harmonies

Je m'arrête pour regarder
Sur la pelouse incandescente
Un serpent erre c'est moi-même
Qui suis la flûte dont je joue
Et le fouet qui châtie les autres

Il vient un temps pour la souffrance
Il vient un temps pour la bonté

mais cette référence me semblerait insuffisante pour l'école de ce nom.

Il est très frappant que des Parisiens de la qualité de l'auteur de *la Négresse du Sacré-Cœur*, cette coque de noix presque trop finement ciselée, quoique roman de mœurs et d'aventures montmartroises, ne se rendent point compte qu'en voulant faire de leurs peintres des artistes aussi bien achalandés, ils démentent leurs théories et méthodes; or nous savons que pour eux, il faut, avant tout, s'appuyer sur une méthode, comme Vinci, avantage suprême qu'a sur moi mon confrère Lhote, écrit Salmon ; de plus ils contredisent à l'expérience de la vie et à l'Histoire.

M. Roger Fry, qui sait par cœur son histoire de l'esthétique, vient encore de nous rappeler dans un article très réussi sur l'art bolcheviste, que Benozzo Gozzoli et Pinturicchio, ces décorateurs pour princes, ces artistes mondains et faciles, remportèrent tous les succès, reçurent toutes les commandes que d'incompréhensifs mécènes refusaient à Castagno et à Uccello, véritables ancêtres et pairs de Derain, de Matisse et

Jeunesse adieu voici le temps
Où l'on connaîtra l'avenir
Sans mourir de sa connaissance

OCÉAN DE TERRE

(A G. de Chirico.)

J'ai bâti une maison au milieu de l'océan
Ses fenêtres sont les fleuves qui s'écoulent de mes yeux
Des poulpes grouillent partout où se tiennent les murailles
Entendez battre leur triple cœur et leur bec cogner aux vitres
Maison humide
Maison ardente
Saison rapide
Saison qui chante
Les avions pondent des œufs
Attention on va jeter l'ancre
Attention à l'encre que l'on jette
Il serait bon que vous vinssiez du ciel
Le chèvre-feuille du ciel grimpe
Les poulpes terrestres palpitent
Et puis nous sommes tant et tant à être nos propres fossoyeurs
Pâles poulpes des vagues crayeuses ô poulpes aux becs pâles
Autour de la maison il y a cet océan que tu connais
Et qui ne se repose jamais

GUILLAUME APOLLINAIRE

de Modigliani ; M. Roger Fry nous rappelle que, même dans cette ère bienheureuse de la Renaissance italienne, les « mauvais artistes » étaient plus à la mode et mieux payés que les bons. Faut-il donc pas qu'un génie s'y résigne? Le Pur Simple, le Héros génial et naïf est voué à l'insuccès, à l'opprobre même, car un « novateur », un « Jeune » de génie, un « créateur » n'est jamais dans le même plan que le public de son temps ; il choque son entourage, est méconnu de lui. M. Roger Fry constate que le gouvernement bolchevik, depuis longtemps si paternel à l'égard de l'art d'avant-garde et si iconoclaste envers les retardataires, « accepte plus ou moins consciemment le style de M. Larionow et de Mme Gontcharova comme le type de l'art officiel ». Ainsi, à l'encontre des buts poursuivis, le Cubisme se voit sacré religion d'État et ses adeptes deviennent des fonctionnaires patentés.

« Le principe du mot *Beauté* — a écrit Francis Picabia — n'est qu'une convention automatique et visuelle. La vie n'a rien à faire avec ce que les grammairiens appellent la *Beauté* » ; et plus loin : « l'*Art* n'est et ne peut être que l'expression de notre vie contemporaine. La *Beauté*, institut, ressemble uniquement au *Musée Grévin* et ricoche facilement sur l'*âme* des marchands et connaisseurs de l'*Art*, gardien du musée-église des cristallisations du passé. Tralala, Tralala. »

Or, les musées Grévin, la carte postale, les gravures de modes et les magazines, les objets usuels, comme *Fémina* et le buvard de l'écolière, sont en train de se conformer à l'esthétique « néo », qui est une stylisation systématique, théorique, une « cristallisation du passé », une convention acceptée, d'ailleurs infiniment plus agréable que la convention académique et salonnière du temps des aquarellistes à la Vibert et à la Leloir, Madeleine Lemaire, Benjamin Constant. C'est dans cette proportion, et pour la pratique courante, que nous sommes plus que disposé à applaudir les mille objets d'art qui sortent chaque jour des ateliers chers à M. André Salmon, à la *N. R. F.* et à M. Vauxcelles. Un Derain, un Dufy, pleins d'invention, feraient des étoffes imprimées, des papiers de tenture, des meubles charmants, ils ont un goût délicieux ; le grand succès des formules de

cette École tient à ce qu'elles s'appliquent si souvent aux « articles » usuels, « sont l'expression de notre vie contemporaine ». Mais on nous tire de toute part des flèches dans le dos, si nous ne traitons pas ces aimables ornemanistes, ces ingénieux décorateurs de la « vie contemporaine » comme Ingres, Poussin, comme des maîtres de musée à la fois et comme les créateurs de quelque chose qu'on n'avait jamais vu auparavant !

L'importance attachée par toute une tribu aux ouvrages de cette École soi-disant classique, révolutionnaire et moderne à la fois, l'arrogance de ses séides, son système de battage, sa politique syndicaliste des arts réunis, bref ce qui est l'expression la plus directe de l'état d'esprit du génie d'après-guerre, nous reconnaissons là un Art, oui un Art puissant, robuste et que le philanthrope doit encourager, car cet Art nourrit bien ses prêtres ; mais que M. André Salmon ne nous les présente pas autrement que comme tels. Sans compter que ces artistes ne tarderont pas à être en dehors de ce que M. Salmon appelle « le *mouvement* », mouvement qui en dépit de M. Salmon n'est autre que la mode.

Ne poussons point trop loin les paradoxes de Beauté-Convention, mais retenons ce qu'il s'y cache de vérité. D'où cet autre paradoxe, non moins dépourvu de sens, à savoir que l'Art étant l'expression (incontestable) d'une civilisation, les artistes théoriciens, ceux qui cherchent à renouer une tradition classique, *ita est* : que les petits vieux de la « *Jeune peinture française* » d'aujourd'hui auraient choisi une direction au rebours de celle suivie par les peuples, tous semblant plus ou moins s'adonner à l'anarchie et s'y complaire.

Théories et méthodes, même les plus défendables et les plus saines, comment, pourquoi garderaient-elles leur valeur à un tournant de l'histoire, en une décade de destruction, de bouleversement, de revision mondiale? Pour tenir encore les points de vue d'un passé récent et conserver quelques points d'appui, certains parmi lesquels m'est assignée une place par les critiques « jeunes », certains « aînés » sont exclus de ce qu'on appelle « le mouvement ».

Comment les historiens d'art définiront-ils le « mouvement » esthétique de l'immédiat après-guerre? La caractéristique

de cet après-guerre, nous ne l'avons que trop vue, depuis un an et demi, dans les expositions, c'est l'incohérence des « directives » avec, au milieu d'un champ très peu clos où se livre le combat, un petit peloton d'hoplites qui s'affublent de l'ancien équipement classique. Moi qui, contrairement à ce qu'en croit M. Salmon, et hélas ! depuis beaucoup plus d'un quart de siècle, ai suivi avec trop de curiosité le « mouvement des Arts » et en ai écrit à un âge où m'était tant déniée cette autorité qu'il m'assurerait aujourd'hui, si je ne l'avais pas encore dépassé, je suis saisi d'admiration pour l'adresse pratique, le sens des réalités immédiates, des « affaires », en un mot, qu'ont su développer, dans ce hourvari « révolutionnaire » ou anarchique plutôt, les possesseurs de néo-méthodes d'Art. Leur arrivisme est plutôt énergique, au prix des ambitions qu'avouait le pauvre Édouard Manet !

***

Admirons surtout l'organisation de ce Trust, de cette Association très « limited » des Beaux-Arts, que j'ai vue naître et grandir, que je tiens pour un chef-d'œuvre de l'ordre social ; mais il est défendu d'en jamais parler, si bien qu'ayant, quant à moi, osé, dans un livre récent, établir à grands traits la chronologie de la « transformation » systématique des goûts et visions du public par de très experts entrepreneurs, un silence significatif entoura l'apparition de ce volume.

On comprendrait que ce gigantesque Trust se rebellât et frappât d'ostracisme un écrivain et un artiste, tant la sincérité, la franchise et les notions plus exactes causeraient du tort à cette sainte Jeunesse qui a enfin conquis des droits imprescriptibles au succès et à la considération des foules, comme prétend les monopoliser, en musique, l'aïeul Camille Saint-Saëns ; mais, au contraire, nous grandissons « l'autorité », paraît-il, de ceux-là mêmes qui feignent de croire que nous les « attaquons injustement ». Sans nous, qui donc saurait, dans le public extérieur au cirque où se donne la représentation, qui donc saurait qu'il existe une nombreuse production « jeune », méritant au même degré, sinon davantage, d'être suivie, que celle des vétérans ?

***

La position sociale si enviable, mais nouvelle, de cette jeunesse d'art, elle demeure ignorée des gens dits du monde et des personnages de la haute finance tant française qu'étrangère, comme le prouvent les statuts de cette *Fondation américaine pour la Pensée et l'Art français* qui excite, depuis deux mois, tant de convoitises et tant de ressentiments chez les candidats aux *bourses* qu'elle veut offrir. On a dû lire dans les journaux cette note :

« Un groupe d'Américains, à la tête duquel se trouve madame George Blumenthal, vient de créer une œuvre pour encourager la pensée et l'art français. Disposant d'une rente perpétuelle de 120 000 francs, la Fondation Blumenthal distribuera chaque année 10 bourses de 6 000 francs, valables deux ans à tous les jeunes écrivains, peintres, architectes, musiciens désignés par un jury.

» Il faut pour bénéficier de cette aide, être pauvre, n'avoir jamais eu de récompense officielle qui permette à un jeune de se faire connaître, et, cette année seulement, avoir fait la guerre et n'avoir pas plus de trente-cinq ans.

» Pour plus tard, la limite est fixée à trente-deux ans. Les premières bourses seront distribuées cette année fin septembre. Les concurrents n'ont qu'à se faire connaître aux membres du jury dont voici la composition :

» *Littérature et Poésie.* — Madame la comtesse de Noailles, MM. Barrès, Bergson, Boutroux, Gide, Boylesve, Proust, Valéry, de Flers.

» *Peinture.* — J.-P. Laurens, A. Besnard, E. Laurent, Aman-Jean, Vuillard, Desvallières, J.-É. Blanche, Lebasque, M. Denis, L. Simon.

» *Sculpture.* — Bourdelle, Bouchard, J. Boucher, Dampt, Desbois, Dardé, Lamourdedieu, Landowski, H. Lefebvre, Maillol.

» *Gravure.* — J. Beltrand, Dézarrois, Jonas, Gusman, Waltner.

» *Arts décoratifs.* — Decœur, Dunand, Dufrène, Follot, Wleffer, Metman, P. Witry, L. Bénédite, V. Prouvé, J.-L. Vaudoyer.

» *Musique*. — Joseph Bonnet, Florent Schmitt, Paul Dukas, G. Fauré, Guy Ropartz, V. d'Indy, P. Lalo, Rabaud, Ravel, Widor. »

Je fais donc partie de ce jury ; ce qui ne va pas sans m'inspirer une grande fierté ; mais je crains de ne pas pouvoir rendre de grands services à ce comité, ou du moins tant que le règlement sera ce qu'il est à présent.

Or à en croire les marchands de tableaux, il n'y a plus d'infortune. Il n'y a pas un peintre, quelque manière qu'il pratique, qui ne trouve à écouler sa production. Et nous savons qu'il n'existe à la fois que très peu d'artistes de génie ; ceux qui vivent, nous les connaissons bien vite. Les autres sont inutiles. L'aide de la magnanime philanthrope collectionneuse américaine serait donc une superfétation?

Au moment de prendre le métro pour monter vers l'avenue du Bois, où s'abritent les *meetings* du Comité Blumenthal, je rencontrai le comte de la Sizeranne, l'éminent critique d'art de la *Revue des Deux Mondes*. Posant la main avunculairement sur mon bras, il dit : « Vous allez chez cette chère, délicieuse femme? Eh bien ! dites-lui de ma part qu'elle ignore les périls de son magnifique et si chaud altruisme. Dites-lui qu'il faut les décourager. Oui, décourageons les barbouilleurs, rendons les étudiants-peintres à l'industrie et à tous les métiers qui ne soient pas d'art ! Que je vous conte, poursuivit-il, le cas d'un artiste, aujourd'hui âgé de quarante-cinq ans, et qui eut la sagesse jusqu'ici de ne peindre que des levers et des couchers de soleil, parce que le reste du jour, il était agent voyer ou piqueur des ponts et chaussées ; or, ce serviteur de l'État, une fois sa petite famille élevée, son pays servi fidèlement pendant un demi-siècle, le voici à la retraite, qui vend trois, quatre fois, comme un article de l'Exposition universelle, ses toiles au couteau, lesquelles il expose avec un succès prodigieux dans une galerie parisienne. Mon fonctionnaire, il aurait été perdu, s'il avait écouté les âmes qui, dans sa jeunesse, lui conseillaient de désobéir à son ingénieur de père. Il eût sans doute fait une peinture qui serait démodée déjà et il la vendrait mal. Que madame Blumenthal aille au Petit-Palais et elle comprendra ce que je veux dire, devant cette effarante collection de tout ce

que la Ville de Paris a acheté ou commandé par philanthropie. »

A cette séance du Comité, aucun des membres peintres n'apporta un nom de candidat : un jeune confrère nécessiteux, ou simplement gêné pour produire ce qu'il rêve, voilà le merle blanc... Chaque maître consulté répondit : « Je n'en connais pas ! » Et Mrs Blumenthal reçut une forte impression de cet aveu pourtant si réconfortant de nos camarades. M. Dézarrois, l'aviateur trésorier général de la splendide œuvre franco-américaine, en demeure stupide, comme les ex-ministres ou sous-secrétaires d'État et les gens du monde présents au goûter qui suivit la « tenue » de juillet.

Cette grande amie de la France désire découvrir des « jeune-classe ». Elle croit à la jeunesse, comme M. Vauxcelles. Que ne nous conseille-t-elle pas de nous intéresser aux vieillards ! Il y a des pays où on les fait rôtir, n'est-il pas vrai? J'en connais pourtant, et de considérables par le talent — des littérateurs, sinon des peintres ou des sculpteurs — illustres, mais trop dignes dans leur glorieuse retraite, fiers et ennemis du cabotinage où les peintres sont maîtres. Pour ces littérateurs, il y aurait, tout de même, quelque chose à faire ! Or leurs confrères, les auteurs à succès, sont timides avec les gens du monde ; ils n'osent pas toujours insister auprès de la donatrice, de peur de passer pour indiscret ou de sembler avoir de mauvaises manières.

Ce qui m'a déterminé a écrire à Mrs Blumenthal une lettre où je plaidais pour les vieillards et pour les littérateurs, et à laquelle il a été fait la réponse que voici :

« ... Comme vous, je voudrais compatir à toutes les misères, éviter aux artistes âgés l'affreuse détresse du talent méconnu. Mais, à mon immense regret, ce n'est pas possible ; l'œuvre qu'on vient de fonder a un programme *très spécial* dont je ne peux dévier, car il a été tracé avec mes collaborateurs d'Amérique. Ce but n'est pas de soulager la misère, mais d'aider de jeunes artistes à ne pas y tomber et surtout de favoriser le talent qui, entravé par le « struggle for life », pourrait ne jamais éclore. »

Lisez attentivement cette belle lettre et cherchez-y une des formes de cet humanitarisme supérieurement mystique

auquel les illustres messages présidentiels accoutumèrent un peu les peuples alliés d'Europe. Bénie entre toutes les femmes pour sa délicate, inépuisable charité, il n'est pas d'infortunes cachées que, les lui désignât-il un ami sûr (et elle en avait maints en France préposés à cet effet), cette grande gallophile New-Yorkaise anonymement ne soulageât ; et plus d'une situation périlleuse fut restaurée dans d'humbles ménages où telle veuve, telle orpheline crut à une intervention spirituelle, tant le geste était invisible, douce la main qui pansait.

Nous avons tous rencontré d'autre part des mystiques à qui le genre humain, pris dans son ensemble, n'inspire pas, ne semble même point devoir inspirer d'amour et pour qui l'individu compte seul ; je sais des hommes de cœur, des intelligences nobles, qui m'ont quelquefois déconcerté par leur particularisme et la partialité qu'ils étalaient comme un beau joyau dont on peut être fiers, dans le cas où leur intervention pouvait être utile à autrui : ceux-là exigent d'être informés, qu'on leur dise bien *qui est* la personne, et peut-être qu'ils aiment, à un certain degré, celle à laquelle ils se dévoueront, ou simplement pour laquelle ils « se dérangeront ». Ceci est loin du Tolstoïsme tel que nous nous le représentâmes, avant que Maxime Gorky ne publiât quelques notes prises par lui chez Léon Nicolaiévitch, avant le départ tragique de Yassnaya Polyana, quand cet apparent Goliath enfin connut que la mort ne l'épargnerait pas plus que les autres lutteurs.

Dans l'attitude de ceux de nos amis Yankees qui ont dicté les statuts de la Fondation *Pro Artibus et Mente Francorum*, nous verrions davantage une autre conception mystique, répandue chez nous aussi — bien à l'opposé du « dadaïsme » et de l'apathie nihiliste où se complaît une jeunesse raffinée, à l'exemple du Lafcadio de M. André Gide, et pour qui *les Caves du Vatican*, par ce maître écrivain, sont l'évangile du geste sans mobiles, psychologiquement désintéressé, donc noble, de l'acte sans but, de l'art pour l'art, jusque dans le crime !... Aux promoteurs de la Fondation Blumenthal, ne parlons plus d'humanité : il est au-dessus de celle-là une Divinité dont les fidèles doivent toujours

satisfaire l'appétit par de nouveaux sacrifices. « L'*Humanité* ? La Patrie? Ah ! ouiche ! disent ces penseurs ; l'Art, d'abord ! »

Nous qui devinerions encore assez agréable le séjour sur terre, si même ce qu'on appelle communément « Art », donc l'*œuvre* d'art, en disparaissait pour quelques générations, nous sommes particulièrement inquiétés par la ferveur de ces mystiques de la toile peinte, du marbre taillé ou du bronze coulé à la cire perdue ! Mais puisqu'il est tant d'esprits qui renonceraient à la vie, si l'exécution de l'« Objet d'art » cessait d'être le principal but d'une classe privilégiée, d'une aristocratie, prêtons donc une oreille bénévole aux incantations de nos amis transatlantiques, tâchons de servir leurs desseins le mieux qui se puisse, selon nos médiocres et terre à terre moyens.

L'entreprise est plus que malaisée. Au moment où nous croyons avoir mis la main sur le « sujet » rêvé, celui-ci refuse de sourire au doux visage qui se penche sur sa détresse ; il écrit à un membre du Comité une lettre comme celle-ci :

« *La pensée, l'art français ne se trouvent pas atteints par des secours aux individus, quand il s'agirait plutôt de créer les milieux où ceux-ci se formeraient.*

» *A y réfléchir, ce que, tous, nous devons de nos pensées, de nos techniques mêmes, à nos premières sympathies de jeunesse, on serait tenté de dire que l'entreprise d'un farceur, comme Rodolphe Salis, avec son «Chat Noir » et l'invention de la «Butte Sacrée », a mieux stimulé les artistes que les bourses de voyage de l'Académie !...*

... » *Il y a d'autres moyens encore, ne serait-ce que d'« industrialiser » une idée d'Henri Poincaré sur le hasard, exposant qu'il n'est pas absurde d'imaginer qu'une horde de singes jouant sur une quantité de machines à écrire pourraient produire un chef-d'œuvre de la littérature...*

... » *Si vous ne me prenez pas au sérieux, c'est simplement parce que vous m'avez rencontré au Louvre, en contemplation devant le* Charles Ier *de Van Dyck, et que j'ai dû vous dire, sans doute, que seules des qualités telles que celles-là, capables de transmettre à travers les siècles, avec les formes précises, tangibles*

pour ainsi dire, la spiritualité de la vie, la matière périssable arrêtée dans sa mutation, l'effort de l'art vers la perfection, ces qualités-là, seules, sont à encourager; mais aurez-vous beaucoup de candidats qui s'en soucieront avant que le goût de l'étude ne remplace la recherche du génie? »

La recherche du génie, voilà encore une des caractéristiques de cette période d'art, la moins propre d'ailleurs à favoriser la spontanéité dans la production. Stendhal raconte que dans sa jeunesse il n'écrivait pas, attendant d'avoir du génie, bien décidé à être un auteur comique « dans le genre de Molière » ; il semble avoir renoncé à cette attente stérile et aucun de nous ne songe à s'en plaindre.

Quand je dis que j'ai fait une enquête chez presque tous les marchands de tableaux, dans divers centres d'information et que partout il me fut répondu combien était rare un jeune artiste de talent qui ne fût ni connu, ni bien à son aise, les gens croient que je gouaille, ou que j'aime le paradoxe. Rien pourtant n'est plus exact. Il est beaucoup d'artistes jeunes aussi, à Paris et même en province, qui, même sans beaucoup de talent ou du plus quelconque, se tirent d'affaire, sans avoir recours ni à des complaisances indignes d'un artiste ni s'abaisser (aux yeux des niais) jusqu'aux métiers ressortissant aux Beaux-Arts, mais dits inférieurs, tels que la décoration d'appartements, devantures même de magasin, que je m'efforce de recommander, pour leurs fils et leurs demoiselles, aux familles affligées d'un artiste en herbe. Entre parenthèses, indiquerai-je aux habitués de ces chroniques, « l'Institut supérieur de Peinture de Bruxelles », dont les directeurs, monsieur et madame Alfred Van der Kelen, assurent, sans supplément, aux élèves qui leur sont confiés, une éducation morale, des distractions intellectuelles, et, aux jours de congé, une surveillance paternelle des mœurs, après l'« étude de la peinture d'imitation (bois, marbre, filage, lettre, attributs de la décoration élémentaire et artistique, etc., etc.) ».

Non ! Le plus honnête homme pourra certifier que je demeure au-dessous de la vérité : les artistes peintres sont presque indemnes du *struggle for life*, s'ils ont reçu du Ciel tant soit peu d'intelligence et d'adresse, *s'ils n'ont pas pris par*

trop au sérieux leur fonction dans la société. Bien entendu, il leur sera agréable de recevoir, comme tribut de la reconnaissance d'un amateur riche, une voiture automobile, une petite Ford, une Citroën, pour se rendre, si le peintre est paysagiste, aux lieux où se trouve le motif, ou chez ses clients, châtelains, s'il s'agit d'un portraitiste — car les peintres à la mode possèdent tous au moins une Rolls Royce. Aujourd'hui la fameuse légende de Forain : « Tiens ! t'es peintre ! » prendrait un sens différent, et la petite personne qui se réveille chez un rapin, épouvantée, craignant de n'avoir pas grand'chose au déjeuner, aurait une autre expression, dans le dessin qu'illustrent ces paroles. Il n'y aurait pas de limites à la joie de cette gentille enfant ; au peintre va droit l'amour d'un peuple de dilettantes, intellectuels, nouveaux riches, des millions de cœurs vibrants qui ont pour ce héros la passion reconnaissante, dont le général Joffre, après la Marne, fut l'objet, alors que, selon M. J. de Pierrefeu, des cadeaux de toute espèce étaient expédiés des confins de l'univers à l'adresse du G. Q. G.

On dit qu'après les guerres, vient la saison des artistes ; c'est entre 1871 et 1880 qu'en effet la plaine Monceau se hérissa de jolies constructions, avec une grande baie au Nord, inconnues à Paris auparavant, les petits hôtels commandés par les peintres à succès. De même, après 1918, les néo-maîtres règnent sur Paris, dans une société dont le goût vierge serait pliable et facile à diriger.

La Fondation Blumenthal, on le voit, vient à propos pour nous suggérer les réflexions qu'on vient de lire et qui valent bien les comptes rendus des Expositions dont nous avons été sevrés cet hiver.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

LA DÉFIANCE DES ÉTATS-UNIS A L'ÉGARD DE L'EUROPE

Les États-Unis sont nés avec un sentiment de défiance à l'égard de l'Europe : leur indépendance date de leur révolte contre un pouvoir européen; leur idéal, dès qu'ils sont émancipés, est d'organiser sur un continent neuf une société et un gouvernement tels que l'Europe d'alors n'en connaît pas.

A titre de conseil testamentaire, quand il abandonne sa charge, leur premier président, Washington, dans sa *Farewell Address* (1796) leur prêche l'isolement en des termes qui sont restés classiques : « Notre grande règle de conduite dans nos relations avec les nations étrangères est de développer nos relations commerciales et d'avoir avec elles aussi peu que possible de liens politiques... L'Europe a un système d'intérêts primordiaux sans relation avec les nôtres ou qui en sont très éloignés. Ainsi, comme elle doit être engagée dans de fréquents conflits dont les causes sont essentiellement étrangères à nos intérêts, serait-il peu sage de notre part de nous impliquer, par des liens artificiels, dans les vicissitudes ordinaires de ses amitiés ou de ses inimitiés. La distance et le détachement où nous nous trouvons nous invitent

à suivre une voie différente et nous le permettent. C'est notre vraie politique de nous abstenir d'alliances permanentes avec quelque partie que ce soit du monde extérieur. »

Depuis plus d'un siècle, les Américains ont toujours pris ce conseil à la lettre. Il était pourtant tempéré dans la même *Address* par la recommandation de rester fidèle à l'alliance défensive, alors en vigueur avec la France, et toute idée d'alliance pour l'avenir n'était pas complèrement rejetée : « Si nous prenons soin de rester toujours, grâce à des mesures convenables, sur une position défensive, de nature à imposer le respect, nous pouvons en toute sécurité nous reposer sur des alliances temporaires pour des cas extraordinaires. » Ces tempéraments, on ne les retrouve déjà plus, en 1801, dans la première *Address* inaugurale de Jefferson et dans une de ses lettres à Thomas Paine : « Nous devons éviter de nous lier aux Puissances de l'Europe, même pour soutenir les principes que nous avons résolu d'adopter. Elles ont tant d'autres intérêts différents des nôtres que nous devons éviter d'être engagés [1]. »

Dès 1808, cette doctrine de non-intervention dans les affaires d'Europe se renforce de la théorie que l'Amérique a des intérêts spéciaux dans l'hémisphère Ouest. Jefferson écrit que l'objet de la politique américaine « doit être d'exclure toute influence européenne de cet hémisphère », et douze années plus tard il célèbre les « avantages d'une fraternisation cordiale entre toutes les nations américaines et l'importance de leur réunion dans un système américain de politique tout à fait indépendant et sans relation avec le système européen ». Si donc l'Amérique veut faire triompher ses idées politiques dans l'hémisphère Ouest, c'est une raison nouvelle, en plus des raisons déjà données par Washington, pour qu'elle s'abstienne, par réciprocité, de se mêler des affaires d'Europe.

Aussi, en 1823, lors de l'intervention de la France en Espagne pour y rétablir la monarchie absolue des Bourbons au nom de la Sainte Alliance, quand le secrétaire anglais aux Affaires étrangères George Canning offre aux États-Unis la coopéra-

1. Cité par George L. Beer. *The English speaking peoples*, p. 75.

tion de la Grande-Bretagne afin de prévenir toute tentative européenne de replacer les colonies sud-américaines sous le joug de 'Espagne, le secrétaire d'État américain John Quincey Adams s'oppose à ce que cette collaboration soit acceptée, bien que le président Monroe, Jefferson et Madison y soient favorables. De même, Madison ayant émis le vœu que l'Amérique exprimât sa sympathie aux insurgés d'Espagne et aussi aux insurgés de Grèce qui dans le même temps se révoltaient contre la Turquie, John Quincey Adams n'y consent pas. Il est d'avis de protester « contre l'ingérence par la force des Puissances européennes dans l'Amérique du Sud, mais aussi de refuser toute ingérence de la part des Américains en Europe ». Ses vues prévalurent; deux passages du Message qu'avait préparé le président Monroe, l'un parlant « en termes de complète réprobation de l'invasion de l'Espagne par la France », l'autre reconnaissant l'indépendance de la Grèce, furent supprimés. Le Message du 2 décembre 1823, après avoir donné l'assurance que l'Amérique ne se mêlerait pas des affaires de l'Europe, annonça que les États-Unis étaient opposés à l'extension à l'Amérique du système politique de l'Europe et que le Nouveau Monde était désormais fermé à la colonisation de l'Ancien. Cette définition de l'Américanisme, John Quincey Adams avait compris qu'il importait que l'Amérique ne parût pas la tenir du bon vouloir de l'Angleterre. Il fallait qu'elle parût être faite par les États-Unis de leur propre mouvement et à leur seul risque. Au vrai, le risque était nul : l'acquiescement de la France était déjà connu et les États-Unis savaient que la flotte anglaise les aurait couverts au cas où l'Europe aurait relevé le gant.

Le fameux discours prononcé alors par Daniel Wesbter en faveur des insurgés grecs ne fut pas pris en considération ; plus tard, en 1848, les appels de Kossuth en faveur des révolutionnaires hongrois, en dépit de l'émotion qu'ils provoquèrent aux États-Unis, restèrent sans effet. La tradition était déjà établie que devait définir le secrétaire d'État Olney au temps de la dispute au sujet du Venezuela (1895-1896) : « La non-intervention de l'Amérique en Europe implique la non-intervention de l'Europe en Amérique. »

Et toutes les fois qu'avant la dernière guerre, les États-Unis ont pris part à une Conférence européenne, que ce fût à la Haye ou à Algésiras, leurs représentants eurent grand soin de marquer le caractère exceptionnel de leur participation et surtout qu'elle ne pourrait être invoquée, un jour, par l'Europe pour justifier son intervention dans les affaires de l'hémisphère Ouest.

***

Si la doctrine de Monroe représente la seule tradition diplomatique qui soit vraiment populaire aux États-Unis, c'est parce qu'elle exprime clairement leur défiance à l'égard de l'Europe, et leur volonté de vivre eux et tout leur hémisphère bien à part, sentimentalement aussi bien que géographiquement. Pour battre en brèche la Société des Nations, ses adversaires se sont beaucoup servis de l'attachement instinctif du peuple américain à cette doctrine. C'est en vain que pour apaiser les craintes ainsi éveillées le président fit insérer dans le Traité, à l'article XXI, la déclaration suivante : « Les engagements internationaux tels que les traités d'arbitrage et les ententes nationales, comme la doctrine de Monroe, qui assurent le maintien de la paix, ne sont considérés comme incompatibles avec aucune des dispositions du présent Pacte. »

Cette doctrine, demeurée depuis un siècle à l'état de simple déclaration unilatérale des États-Unis, c'était un succès de la faire ainsi reconnaître non seulement par tous les signataires du Traité, mais encore par tous les États, qui, ultérieurement, adhéreraient à la Société des Nations. Tel ne fut pas l'avis d'une grande partie de l'opinion : depuis un siècle, le peuple américain s'était trop enorgueilli que la doctrine de Monroe pût se passer de l'approbation du reste du monde pour qu'il se souciât que cette reconnaissance eût été obtenue. Ce qu'il retint, ce fut simplement que le Pacte et son article X en impliquant l'Amérique dans toutes les affaires d'Europe allaient dangereusement priver la doctrine de Monroe de la contrepartie qui depuis un siècle faisait sa force.

Quelles sont donc les causes de cette tenace défiance séculaire de l'Amérique à l'égard de l'Europe? Est-elle due à la distance ? Non : deux ans et demi avant le débarquement des premières troupes américaines, des bataillons néo-zélandais se battaient en France. Est-elle due à l'ignorance? Non plus. Le peuple américain est un peuple d'Européens venus de toutes les parties de l'Europe, représentant toutes les nations, toutes les races d'Europe, parlant toutes les langues européennes, présentant à tout moment un échantillonnage complet de toutes les traditions d'Europe. Est-elle due alors à l'oubli? Mais, comment auraient-ils perdu tout contact avec l'Europe, les seize millions d'individus qui y sont nés et qui vivent maintenant en Amérique où il ont donné le jour à plus de vingt millions d'enfants? Soit, sur le continent américain, trente-six millions d'habitants (presque la population de la France, le tiers de la population des États-Unis), Européens de naissance, ou Européens par leurs parents, ayant des frères, des cousins en Europe, parlant une langue qui n'est pas l'anglais, lisant les journaux de leurs pays d'origine, et qui par leur vie familiale sont en rapport plus intime avec l'Europe et ses problèmes que les neuf dixièmes des Anglais ! C'est en quarante-six langues différentes que, pendant la campagne de France, les soldats du corps expéditionnaire américain correspondirent avec leurs parents ou amis restés en Amérique, et c'est par dizaine de milliers que depuis l'armistice ces Européens immigrés sont repartis pour l'Europe à la recherche d'un des leurs ou pour revoir leur terre natale après ses heures de souffrances puis de gloire.

Toutefois, la seule idée commune à ces Européens si disparates qui, depuis un siècle surtout, ont par afflux successifs formé la nation américaine, c'est un sentiment de rancœur à l'égard de l'Europe. Ils l'ont quittée parce qu'ils y souffraient de ce qu'ils estimaient être une oppression : oppression religieuse dans les pays de religion d'État, oppression économique dans tous les pays de grande propriété où la terre manquait, oppression politique dans les pays où la souveraineté populaire était persécutée, oppression militaire enfin dans les pays à service obligatoire et à budgets

gonflés par des dettes de guerres et par l'entretien d'armées permanentes.

Les Américains ne sont donc pas ignorants ou oublieux d'une Europe trop lointaine ; ils sont devenus Américains parce qu'un jour ils ont jugé qu'ils la connaissaient trop et qu'ils en avaient assez. L'Europe, pour l'Américain du peuple, c'est un pays de luttes fratricides, religieuses ou nationales, luttes vaines puisque toutes ces croyances, toutes ces races vivent en bonne harmonie sur le continent américain. La politique de l'Europe orientale, c'est, pour l'Américain moyen, quelque chose d'analogue à ce que nous paraît être, vue d'Europe, la politique des États de l'Amérique centrale : un foyer d'intrigues et de meurtres artificiellement entretenus par des professionnels de la politique. Aussi l'Américain se détourne-t-il de l'Europe un peu comme, chez lui, il se détourne des politiciens. Mieux vaut, pense-t-il, les laisser faire leurs propres affaires que de perdre vainement son temps à s'en occuper. Une alliance avec l'Europe, ce serait se laisser glisser à nouveau vers ce dont on s'est émancipé.

Pourtant, il y a eu la guerre, il y a eu l'enthousiasme de la croisade en Europe...

Oui, mais cet enthousiasme survint trop près du dénouement et fut arrêté trop net par l'armistice, pour qu'il ait pu transformer profondément le caractère national. Ce fut alors un soudain désenchantement, une crise de lassitude. L'effort avait été énorme, car il faut tenir compte non seulement de l'effort réellement fourni pour amener à pied d'œuvre en Europe une armée de plus de deux millions d'hommes, mais encore de l'effort que le pays était décidé à faire puisque autant de soldats étaient alors tenus en réserve aux États-Unis, prêts à s'embarquer. Au surplus, des milliers d'hommes d'affaires, de *one dollar men*, avaient mis gratuitement leurs compétences au service de leur pays en guerre ; de formidables campagnes avaient été entreprises pour prêcher l'économie du blé, du sucre afin qu'on pût en envoyer davantage en France ; des *war loans drives* avaient secoué le pays en tous sens...

De la guerre, de la victoire, l'Amérique avait fait son affaire ; encore un peu de temps et l'on verrait... On n'a pas

eu le temps de voir... Juste au moment où, sûre après le bois Belleau et Saint-Mihiel que ses jeunes troupes étaient dignes de se battre aux côtés des soldats de Verdun, l'Amérique se mettait passionnément à la tâche de battre l'Allemagne, l'armistice la surprit alors que l'armée américaine avait à peine eu le temps de se servir de canons et d'avions construits aux États-Unis.

La déception populaire fut évidente lors de la première réponse du Président Wilson, le 8 octobre, à l'offre de paix de l'Allemagne : « Unconditionnal Surrender », « Leave it to Foch » furent les cris-réflexes de la masse, tels qu'ils s'exprimèrent spontanément sur les manchettes des journaux, dans les milliers de dépêches qui arrivèrent à la White House et dans les meetings pour le lancement de l'Emprunt alors en cours. Puis, le sentiment guerrier après s'être rebellé qu'on lui arrachât sa proie, très vite se désintéressa. Aussitôt après l'armistice, l'enthousiasme tomba, les *one dollar men* quittèrent en hâte Washington pour reprendre leurs affaires; les soldats encore stationnés dans les camps d'Amérique et qui n'avaient rien vu de la guerre ne songèrent qu'à retourner chez eux ; le corps expéditionnaire en France fut soudain saisi du mal du pays.

L'Américain ne fait pas une chose à demi : ou il ne la fait pas du tout, ou il la fait intensément. Aux beaux temps de la bicyclette, les routes en Amérique étaient noires d'athlètes; les abords des monuments publics se hérissaient de râteliers à machines; puis, brusquement, on ne vit plus personne de sensé sur une bicyclette, on pensa à toute autre chose, à l'automobile, au cinéma, jusqu'au jour où l'on s'en dégoûtera soudainement, sans appel. La guerre, pendant six mois, ç'avait été le plus neuf, le plus excitant des sports, une formidable improvisation sous les yeux de l'univers, et puis, tout à coup, la partie s'était terminée par défaut de l'équipe adverse, après que les autres joueurs alliés s'étaient couverts de gloire, avant que l'Amérique, le dernier joueur venu et qui comptait marquer le coup final, ait eu le temps de donner sa mesure. Telle un champion déçu, l'Amérique se coucha sur l'herbe et ne voulut plus rien entendre.

Chaque nation pendant la guerre, et surtout depuis la paix,

a senti profondément l'injustice que sa part de collaboration ait été méconnue par les autres. L'Amérique, elle aussi, a eu sa crise d'amour-propre. Alors que l'effort de chacun se chiffrait, les statistiques paraissaient évaluer injustement l'effort de l'Amérique. Que pesaient ses quelques dizaines de milliers de morts auprès des trois millions de morts français, britanniques, italiens? Que représentaient sur l'ensemble des navires perdus ses 2 p. 100 de pertes de navires de guerre de surface à côté des 70 p. 100 anglais et aussi ses 2 p. 100 de pertes de sous-marins à côté des 70 p. 100 anglais ? Et pourtant l'effort réalisé, l'effort voulu et de plein cœur avait été énorme.

Et puis l'idée même pour laquelle ils s'étaient battus leur valait des déboires. Ils étaient partis avec la conviction que le sort de la guerre et de la paix était dans leurs mains : ils allaient affranchir définitivement le monde de l'autocratie, du nationalisme, de la guerre ; ils allaient réorganiser une Europe nouvelle selon le plan américain d'une Société des Nations. Magnifiques espoirs qui ne pouvaient se réaliser avec le schématisme décisif dont rêvaient ces croisés ! Illusions peut-être mais illusions bénies puisque, entraînés par la provocation allemande dans une guerre dont ils ne voulaient pas, elle les aidèrent à faire de nécessité vouloir et que sans elles ils ne seraient pas venus en masse, avec leur tout.

Afin de pouvoir réformer l'Europe à l'américaine ils avaient maintenu jalousement leur indépendance diplomatique : ils étaient les associés, et non pas les alliés de l'Europe; pour garder leurs coudées franches, ils ne signèrent pas l'engagement de Londres contre toute paix séparée ; ils voulurent toujours ignorer les accords secrets sur l'Adriatique, le Proche-Orient, l'Extrême-Orient et le Pacifique; la déclaration que l'ambassadeur Wallace fit le 16 décembre 1919 devant le Conseil Suprême que son Gouvernement ne l'avait délégué que pour écouter et qu'il n'avait pas qualité pour intervenir dans les discussions, le représentant de l'Amérique l'avait faite également devant le Conseil Suprême au début de 1918.

Les journalistes américains, pendant la conférence de la Paix, déçus par le secret des discussions, et aussi parce que le plan

de rénovation américaine leur paraissait ne pas aller tout seul, prêtèrent libéralement aux Alliés des appétits sans limites, dénoncèrent inlassablement les impérialistes européens et, s'ils étaient républicains, peignirent de l'autre côté de l'Atlantique un Président Wilson, ahuri par toutes les intrigues d'Europe au milieu desquelles il se mouvait sans souplesse, ignorant la moitié du temps ce qui se tramait dans son dos, menant l'Amérique à une défaite diplomatique. Ainsi, bien vite, se trouva confirmée la peur instinctive qui avait saisi le pays quand il avait vu partir son président pour l'Europe et encore plus quand il l'avait vu repartir après un premier retour : l'Europe, au lieu de se prêter à être rénovée par l'Amérique, entraînait petit à petit l'Amérique dans ses affaires louches, dans ses désordres chroniques, dans ses guerres interminables, sentiment que le sénateur Harding, au cours de sa campagne présidentielle, a résumé ainsi : « Si les Démocrates l'emportaient et que la Ligue fût ratifiée, l'Amérique deviendrait partie aux vingt et une guerres qui, en ce moment, sévissent dans le monde. »

On entendit parler de frontières à protéger, aux quatre coins de la terre, d'un Conseil siégeant à Genève qui se mêlerait d'affaires américaines et aussi panaméricaines ; on entendit parler de solidarité financière interalliée, alors beaucoup d'Américains eurent le sentiment qu'ils allaient être les dupes d'une Europe âpre à prendre, alors que l'Amérique, elle, ne prenait rien [1] ; ils virent par l'imagination toutes les forces militaires des États-Unis dorénavant employées à garantir aux Alliés la possession de tout ce que leurs traités secrets leur avaient valu, toutes les ressources financières de l'Union servant désormais à renflouer les budgets d'Europe mis à la côte par un impérialisme qui ne désarmait pas. Alors les réalistes déclarèrent qu'on aurait dû laisser les Alliés prendre tout ce qu'ils voulaient, à condition bien entendu que l'Amérique, elle, reprît sa traditionnelle politique d'isolement vis-à-vis

1. « Les États-Unis sont le seul peuple qui n'ait pas participé par intérêt au combat contre l'autocratie. La Grande-Bretagne a réalisé son rêve d'un Empire allant du Cap au Caire. La France a repris ses provinces perdues et beaucoup d'autres choses avec ; l'Italie a arrondi ses domaines... » Sénateur Johnson. Discours prononcé le 29 avril.

de l'Europe, et les idéalistes déclarèrent que le Président n'aurait jamais dû laisser les Alliés prendre autant, et qu'en attendant qu'ils rendissent gorge, l'Amérique ne devait souscrire à aucun engagement avec l'Europe. Des deux côtés, la conclusion était la même au moins provisoirement : « Keep off », Garons-nous.

Ce fut la désillusion d'un être jeune, qui croit trop que les choses se font vite et absolument, et qui, déçu, passe soudain d'un grand enthousiasme à une extrême méfiance. Ils avaient mis leurs espoirs dans un grand plan américain de réconciliation entre toutes les nations dont les représentants s'étaient réconciliés aux États-Unis, et il n'aurait fallu rien moins que le succès immédiat, incontesté, de ce grand plan pour soutenir l'enthousiasme de l'Amérique à l'égard des affaires européennes et prévenir tout retour de la tradition profonde d'isolement. C'était évidemment impossible ; la déception était fatale, mais cette déception au lieu de l'interpréter comme naturelle, étant donnée la complexité de ces problèmes nationaux, qui nés de siècles d'histoire en Europe, ne peuvent être clarifiés, désenfiévrés qu'avec le temps, ils en rendirent responsable l'immoralité de l'Europe. Au lieu de « stick to the job », de tenir bon, ils lâchèrent tout et ils justifièrent leur lâchage par un jugement méprisant à l'adresse du continent où ils s'étaient fourvoyés. C'est presque en pénitents qu'ils revinrent au noble idéal traditionnel dont, sous la conduite d'un solitaire illuminé, ils s'étaient écartés ; les fondateurs du Commonwealth avaient raison ; tout le mal était venu de ce qu'on les avait délaissés pour des chimères ; l'Amérique avait péché contre sa tradition, d'où son malaise.

Car ce malaise est réel. Ce n'est pas sans une souffrance intime que l'Amérique a repris sa vie à part. Ses soldats s'étaient embarqués avec l'émotion de néophytes anxieux de savoir si à côté de chevaliers chevronnés ils feraient bonne contenance. La France des héros de la Marne et de Verdun, dans leurs imaginations, prenait figure de légende. C'était Jeanne d'Arc dans une armure immaculée. Trop de ces Américains sont revenus avec la profonde désillusion que la France qu'ils avaient vue ne ressemblait pas à la

France dont l'image les précédait, au départ, sur les eaux. Brusquement, ils passèrent d'un extrême à l'autre et dans leurs propos, dans leurs lettres, il ne fut plus question que de la France sous les traits d'une exploiteuse sordide, âpre à empocher les dollars, qu'il s'agît d'une douzaine d'œufs, de la prétendue location des tranchées de première ligne ou de la mauvaise volonté à laisser revenir aux États-Unis les corps des camarades enterrés dans l'ancienne zone des opérations. Car ce fut certainement un signe de la désaffection envers la France, envers l'Europe que la campagne de ces ligues pour ramener aux États-Unis ces glorieuses dépouilles. A côté du sentiment très légitime que la dernière pensée des morts avait dû être leur « home », se glissa l'insinuation que derrière la thèse française conseillant que ces morts américains fussent laissés au champ d'honneur, il y avait l'intérêt d'un syndicat d'hôtellerie et de tourisme à voir venir chez nous le plus possible de parents en deuil. De tels sentiments de méfiance ne sont pas dans la manière naturelle des Américains ; ils ne s'expliquent que par une profonde désillusion.

*
* *

Même dureté un peu cynique dans les commentaires qu'a naguère inspirés la proposition du Président que l'Amérique acceptât un mandat sur l'Arménie et aussi l'appel de M. H. P. Davison, pour une souscription américaine de 500 millions de dollars, en faveur de la Croix-Rouge.

A la question posée fréquemment aux Américains par les Anglais et les Français pendant la Conférence : « Qu'allez-vous faire, vous autres Américains, pour nous aider à assumer les charges nouvelles qui vont nous incomber dans un monde nouveau », ils répondaient toujours et d'abord : Arménie.

Le 24 mai 1920, sur une requête des Alliés, le Président demandait au Sénat qu'autorité lui fût donnée pour accepter le mandat sur ce pays. De cette offre des Alliés, le Président rapprochait le vœu émis le 14 mai par le Sénat qu'un croiseur et de l'infanterie de marine fussent envoyés pour protéger

Batoum et le chemin de fer jusqu'à Bakou, et il ajoutait : « Je ne peux pas ne pas regarder cette rencontre comme providentielle. »

Il rappelait que les responsabilités que les Alliés étaient obligés d'assumer en raison de la liquidation de l'Empire ottoman taxaient déjà à l'extrême leurs capacités : « Ils croient que l'apparition en ces régions d'une puissance émancipée des préjugés du vieux monde... offrira une plus ferme garantie de stabilité dans l'avenir que ne le ferait le choix de n'importe quelle puissance européenne. » Il indiquait que c'était vers le peuple des États-Unis que les Arméniens se tournaient au sortir de périls indescriptibles, et il concluait : « Je sais que je demande au Congrès de faire un choix très critique, mais je fais cette proposition en toute confiance que je parle selon l'esprit et en conformité avec les désirs du plus grand des peuples chrétiens. La sympathie pour l'Arménie parmi notre peuple a jailli... de notre pure foi chrétienne et du sérieux désir de voir les peuples chrétiens secourus partout où ils souffrent et de les rendre capables de se dresser sur leurs jambes et de prendre leur place parmi les libres nations du monde. »

C'est sur la pitié que l'Arménie et ses malheurs avaient toujours éveillée aux États-Unis et sur la popularité que ne manquerait pas d'y exciter l'idée d'un mandat que le Président comptait beaucoup pour rallier les cœurs américains à la Société des Nations. Une telle tâche humanitaire enthousiasmerait, croyait-il, le pays. Il n'en fut rien.

Le rapport écrit par le major général James G. Harbord et que le Président avait transmis au Sénat, résumait les arguments pour et contre l'acceptation du mandat.

Pour, c'était de la part du peuple promoteur de la Société des Nations une obligation morale d'accepter la responsabilité d'une tâche qui lui était unanimement proposée et par les Arméniens et par les Alliés ; la politique des États-Unis à Cuba, Porto-Rico, les Philippines, Hawaï, Panama, « cette politique altruiste qui les avait toujours poussés à développer les peuples et non pas exclusivement les ressources matérielles » qualifiait les Américains pour le mandat en Arménie ; de toutes façons ils auraient à ravitailler en vivres et

en capitaux cette terre où leurs missions et leurs collèges leur avaient créé d'importants intérêts spirituels ; leurs motifs y étaient au-dessus de tout soupçon ; leur intervention serait pour eux une bonne école en politique mondiale ; au bout de cinq années le mandat ne leur coûterait plus rien et offrirait à leur industrie et à leur commerce de belles occasions, spécialement dans les régions avoisinantes, Roumanie, et Russie.

Mais, sur ce « noblesse oblige », ce fut « charité bien ordonnée... » qui l'emporta. Mieux valait réserver les ressources de l'Amérique pour le bien-être des Américains et ses forces pour les affaires du continent américain et de l'Extrême-Orient. M. W. J. Bryan déclara : « Si nous acceptions le mandat sur l'Arménie, nous serions entraînés dans d'énormes dépenses à un moment où les taxes de guerre sont encore si lourdes que le Congrès éprouve une grande difficulté à trouver l'argent nécessaire pour rendre justice aux hommes qui ont servi pendant la guerre. » Et, au Président Wilson qui parlait d'Arménie, le Sénateur Lodge répondit [1] : Mexique. « Le moment est venu de mettre fin à la présente situation du Mexique qui est un déshonneur pour les États-Unis et un défi à la civilisation. Si nous devons contribuer à pacifier et à aider le monde, commençons ici, chez nous, au Mexique. » A ces arguments s'ajoutaient d'autres raisons que résumait impartialement le rapport Harbord : le mandat en Arménie affaiblirait la position des États-Unis relativement à la doctrine de Monroe. Après tout, ils n'étaient pas responsables des conditions politiques, sociales ou économiques qui existaient là-bas et leurs missions et collèges y seraient aussi bien protégés quel que fût le mandataire. Les dépenses seraient énormes, si l'Amérique recevait le mandat, car il faudrait qu'elle contrôlât également « les territoires contigus d'Asie-Mineure, d'Anatolie, de Constantinople avec l'hinterland de Roumélie » ; il faudrait, pendant cinq ans, avancer (déduction faite des sommes que les revenus turcs et transcaucasiens pourraient fournir) 756 millions de dollars ; il faudrait un corps d'occupation de 59 000 hommes environ la première

1. Discours prononcé devant la Convention républicaine de Chicago.

année, et, plus tard, comme minimum irréductible, une division entretenue à gros frais ; il faudrait une station navale dans chacun des ports suivants : Constantinople, Smyrne, Mersina, Batoum et Bakou. Mais, alors, « ce serait pour l'Amérique renoncer à l'avantage stratégique de l'Atlantique qui la sépare de ses ennemis probables ; sa ligne de communication jusqu'à Constantinople serait à la merci des autres pouvoirs maritimes et spécialement de la Grande-Bretagne, maîtresse de Gibraltar. »

Ici apparaît la défiance de l'Amérique à l'égard de l'Europe et en particulier à l'égard de ses associés, la Grande-Bretagne et la France. Le sénateur Borah disait : « Avant que l'Amérique envisage un mandat en Arménie, la France et l'Angleterre devraient restaurer les territoires et les ressources de l'Arménie, sans lesquels assumer un mandat en ce pays équivaudrait à se charger d'une maison de pauvre. » Et l'*American Committee for Armenian Independance* précisait cette accusation en mentionnant la Cilicie, « cette Californie arménienne, capable à elle seule de nourrir quinze millions d'habitants », et en affirmant qu' « une certaine Puissance était prête à vendre son âme au diable et au Turc afin d'entrer en possession de la plus riche province non seulement de l'Arménie, mais du monde entier ».

Le 27 mai, le Comité des Affaires extérieures du Sénat refusait d'approuver la proposition du Président Wilson par onze voix contre quatre. Le Sénat confirma ce refus. Ainsi fut repoussé ce mandat sur l'Arménie qui, s'il avait été offert aux États-Unis au lendemain de l'armistice, eût été accepté sans opposition par le Congrès et par le peuple tout entier. Mais en dix-huit mois le sentiment avait changé : sous la pression d'un puissant parti politique la majorité de l'opinion ne voulait plus désormais entendre parler d'altruisme en politique étrangère.

Le 17 mai 1920, devant la conférence générale des Méthodistes à Des Moines (Iowa), M. H. P. Davison, président du groupement international de la Croix-Rouge, adressait un appel au Congrès des États-Unis pour qu'il votât un fonds de 500 millions de dollars destinés à remédier « à l'une des

plus terribles tragédies de l'histoire de la race humaine qui est en train de se jouer dans la large zone territoriale qui s'étend entre la Baltique, l'Adriatique et la mer Noire ». « Pendant combien de temps, s'écriait-il, croyez-vous que l'épidémie de typhus qui est en train de prélever un hideux tribut de mort en Esthonie, en Pologne, eu Ukraine et le long des frontières de l'Allemagne et de la Tchéco-Slovaquie restera confinée sur ces terres éloignées? » Et il ajoutait : « L'autre menace, encore plus terrible, est la menace des mauvaises dispositions du monde à notre endroit. Être méprisés à jamais comme une nation avide et pharisaïque est un sort que nous ne devons pas risquer... L'Europe est un homme blessé sur le bord de la route, dépouillé de ses vêtements, à demi mort, et l'Amérique passe de l'autre côté. »

Beaucoup de journaux ont répliqué que l'Amérique était lasse du rôle du Bon Samaritain. Ils ont reconnu qu'un tel appel il y a deux ans ne serait pas resté sans écho, mais, ajoutaient-ils, « nos sensibilités se sont émoussées au spectacle des misères du monde », et dans certaines parties de l'Europe l'attente d'une aide américaine a fâcheusement détruit toute impulsion à s'aider soi-même. Lever 500 millions de dollars serait taxer chaque famille américaine d'une somme de 20 dollars, et le sénateur Borah s'écriait : « Avons-nous le droit de taxer l'homme qui meurt presque de faim en Amérique pour nourrir l'homme réellement affamé en Europe? »

L'heure est à l'égoïsme dans ce pays autrefois si généreux. Les appels de l'Europe l'impatientent. N'a-t-il pas fait assez pour elle? Pourtant, il était naguère encore accessible à la pitié et il sait bien qu'il est le seul aujourd'hui à pouvoir efficacement secourir les autres ; mais il paye l'enthousiasme de la guerre, cet enthousiasme qui pour un temps bouscula son instinct traditionnel de vie à part, et il est tout près d'accuser la guerre et la propagande d'avoir falsifié les relations de l'Amérique avec l'Europe, d'avoir fabriqué une fausse identité entre l'intérêt américain et les intérêts européens. L'excitation nationale dirigée il y a un an et demi contre les Allemands se tourne maintenant contre quiconque propose au pays des responsabilités désagréables et coûteuses.

*
* *

Ainsi la guerre, loin d'avoir rompu la tradition d'isolement, l'a, au contraire, exaltée. A propos de l'article X du Pacte, le Président Wilson a déclaré qu'il était surtout important vis-à-vis de l'Europe « de ne pas créer l'impression que l'Amérique essayait d'esquiver des obligations ». Et c'est pourquoi il s'est toujours montré irréductiblement hostile à toute réserve sur cet article. Mais, assumer une obligation internationale, voilà bien ce qui en ce moment répugne à l'Amérique, et c'est ce mouvement instinctif de retraite qui donne tout leur sens aux réserves de la majorité du Sénat [1].

Ces réserves, en elles-mêmes, n'ont pas grande importance, à condition qu'on suppose chez l'Amérique une entière bonne volonté de collaborer avec l'Europe, et l'esprit même de solidarité que le Pacte a tenté de mettre en formules. Il est sûr qu'une nation, où la souveraineté populaire est maîtresse, ne peut abdiquer tout droit pour ses représentants de décider dans chaque cas d'espèce s'il doit participer à une expédition militaire, à une guerre économique. Aucun pays signataire du Pacte n'a souscrit un tel engagement ; mais, en signant, il a tout de même eu conscience qu'il assumait une obligation internationale, l'obligation de respecter le mécanisme prévu aux articles XII-XVI pour prévenir les guerres, l'obligation de s'opposer à tout changement de frontières imposé à la suite d'une agression (article X), et, dans le cas de la violation par un tiers de toutes ces règles, l'obligation

1. Rappelons celles de ces réserves qui sont destinées à sauvegarder la Souveraineté pleine et entière des Etats-Unis.

Les États-Unis seront seuls juges quand il s'agira : 1° de décider si toutes les obligations qu'ils auront assumées en entrant dans la Ligue ont été remplies par eux, au cas où il leur plairait d'en sortir ; 2° de définir ce qui est affaire intérieure et ne regarde pas la Ligue ; 3° d'interpréter la doctrine de Monroe ; 4° d'augmenter les armements sans l'approbation de la Société des Nations ; 5° d'autoriser les nationaux d'un État ayant rompu le Pacte à continuer leurs relations financières et personnelles avec des sujets américains ; 6° d'interpréter les articles 296 et 297 du Traité (droits et intérêts privés).

Les États-Unis refusent : 1° leur assentiment aux articles 156-158 (Chantoung) ; 2° leur consentement à la XIIIe partie du Traité (Travail) (sauf décision expresse du Congrès) ; 3° leur acceptation d'un vote où un État, en plus de sa voix, disposera des voix de ses Dominions et colonies.

de joindre ses forces à celles des membres de la Société pour rétablir la paix et le respect de la loi internationale. Les pays qui ont adhéré au Pacte ont fait la balance entre les devoirs et les droits qu'il leur reconnaissait : ils l'ont signé parce qu'ils ont jugé que l'avantage que ces droits représentaient pour leur sécurité et leur dignité l'emportait sur le léger sacrifice de souveraineté théorique que représente l'acceptation des devoirs imposés. Cela ne signifie pas qu'ils abdiquent tout jugement et qu'ils promettent d'obéir passivement à un ordre extérieur. D'abord les grandes puissances sont représentées au Conseil, où leur vote sera nécessaire pour que les décisions les plus graves soient prises à l'unanimité, ensuite chaque peuple devra par ses représentants, conformément à sa constitution, approuver ou rejeter son entrée dans la guerre si elle est requise par la Société des Nations. En un temps où les guerres ne peuvent être que des guerres de peuples, on imagine difficilement la Société prétendant décider une guerre, même punitive, sans l'adhésion des peuples, ses adhérents. Mais les nations qui ont signé le Pacte reconnaissent qu'à moins de raisons majeures et acceptables par leurs coassociés, elles ne pourraient dans la pratique renier les obligations internationales auxquelles elles ont souscrit qu'au risque de perdre la confiance des nations civilisées.

Donc si l'on sentait que le peuple américain est prêt aux sacrifices qu'implique une collaboration continue avec les nations d'Europe, toutes réserves pourraient être acceptées, car plein crédit pourrait être fait à son jugement et à son esprit de justice, mais quand on constate que ce parti de collaborer n'existe plus depuis que les adversaires du Pacte ont tout fait pour raviver la tradition qui détourne l'Amérique de l'Europe, alors la moindre réserve trahit un esprit distant, méfiant.

Si la masse de l'opinion aux États-Unis ne se sentait pas fondamentalement « unconcerned » par tout ce qui se passe en Europe, nous n'aurions pas assisté aux protestations des légistes (si influents sur la politique américaine) contre les limitations qu'impose le Pacte à l'idée de souveraineté et contre toutes les atteintes qu'il est accusé de porter à la Constitution et à la doctrine de Monroe ; nous n'aurions

pas observé une tendance générale à grossir les dangers qui menaceraient la paix intérieure de l'Amérique, si par sa participation active aux affaires d'Europe, elle risquait de raviver chez elle parmi les Européens non encore assimilés tous les conflits du vieux continent ; nous n'aurions pas vu se réveiller la crainte séculaire que l'Europe ne se mêle des affaires intérieures de l'Amérique, et, chez tant d'esprits chagrins, une disposition à ne voir dans l'article X qu'une obligation de défendre au profit de l'étranger des frontières injustes, à ne voir dans le Pacte lui-même que la plus dangereuse des alliances parce qu'elle est dissimulée, indéterminée, indéfinie ; nous n'aurions pas enfin trouvé si répandue la conviction qu'il est possible pour l'Amérique de multiplier ses relations économiques et financières avec le monde entier, tout en restreignant son intérêt politique à l'hémisphère Ouest et à l'Extrême-Orient et enfin que c'est s'acquitter largement de toutes ses obligations envers l'Europe de déclarer simplement qu'elle accepte de faire partie d'une cour internationale de justice.

Mais, à la suite de la campagne menée contre le Traité, l'opinion de la masse aux États-Unis fait plus que de se sentir « unconcerned » par les affaires d'Europe : elle s'en détourne avec une nuance de dégoût ; alors, la moindre obligation internationale de collaborer au rétablissement de la paix, dans les cas définis par l'article X apparaît comme une atteinte intolérable à l'idée de souveraineté absolue ; les articles X et XVI du Pacte paraissent être de provocantes violations de la Constitution ; la doctrine de Monroe semble dangereusement menacée si elle n'a plus comme contre-partie la stricte abstention dans les affaires d'Europe ; le fait que, en matière de politique extérieure aux États-Unis, il n'y ait pas de tradition vraiment populaire sauf en ce qui concerne les Amériques, et que le danger existe que le Président et le Sénat, s'ils sont de partis différents, ayant des pouvoirs égaux, se neutralisent, paraît être un obstacle insurmontable à l'établissement d'une politique stable à l'égard de l'Europe, et l'on s'écrie au surplus que c'est assez d'une Irlande dans la politique intérieure des États-Unis, assez d'une question allemande telle qu'on l'a connue au temps de l'ambassade du

comte Bernstorff, sans y ajouter encore une question italienne à propos de l'Adriatique [1], que c'est la sagesse pour un pays peuplé d'Européens de fuir toute participation aux conflits d'Europe, qu'après tout il se pourrait bien un jour que l'Europe, complice du Japon, prétendît, sous le couvert de la Société des Nations, s'immiscer dans la question de l'immigration des Jaunes, problème qui au jugement de l'Amérique est une affaire intérieure [2] ; il se pourrait bien un jour que par ordre de la Société toutes les ressources des États-Unis dussent être mobilisées pour garantir le Chantoung au Japon, l'Égypte, l'Irlande et l'Inde à l'Angleterre [3], et l'on voit déjà l'Amérique, pieds et poings liés par une alliance dont les fils seraient tenus et tirés à l'étranger [4].....

Et c'est bien cette défiance un peu sauvage qui inspire à l'opposition républicaine la politique extérieure qu'elle entend substituer à la politique du Président : satisfaction complète donnée au sentiment d'indépendance, au concept d'absolue souveraineté, au respect de la Constitution, à la dévotion dont est entourée la dernière recommandation de Washington, « d'avoir aussi peu que possible de liens politiques avec les nations étrangères ». Ce que les Républicains proposent

1. En mai 1920, le *Progresso*, journal quotidien publié en italien à New-York, a rompu avec le parti démocrate que jusqu'alors il soutenait et il a recommandé aux Italiens de voter contre le parti de Wilson « dont la politique néfaste est la cause directe des malheurs de l'Italie ».

2. Il y a aussi la crainte, d'une part, du côté des patrons, que l'organisation internationale du Travail prévue à la partie XIII du Traité ne serve à introduire aux États-Unis le socialisme bolchevisant d'Europe, d'autre part, du côté des ouvriers, qu'elle ne serve, sous prétexte d'égaliser les conditions de production et d'existence des travailleurs dans les divers pays, à abaisser moralement et matériellement leur *standard of living* qui est le plus haut du monde.

3. Nous dirons aux peuples d'Europe. « Très bien !... Prenez vos territoires ; mais nous n'enverrons pas nos fils défendre l'intégrité de la Grande-Bretagne et du Japon. » Sénateur Johnson. Discours du 29 avril 1920.

En réalité l'article X du Pacte ne garantit les frontières des pays adhérents que contre une agression extérieure. Il pose ce principe de morale internationale qu'une guerre d'agression ne doit pas rapporter d'avantages territoriaux. Mais des frontières peuvent changer « du dedans » par la volonté des populations. Contre un tel changement l'article X n'offre naturellement aucune garantie.

4. « Nous ne voulons pas de dictature étrangère. Quand l'appel de la civilisation se fera entendre, l'Amérique répondra, mais c'est vous et moi qui déciderons ce que devra faire l'Amérique et non un conclave secret de nations étrangères siégeant à Genève. » Sénateur Johnson. Discours du 29 avril 1920.

aujourd'hui pour remédier, dans les affaires internationales, à l'emploi de la force, c'est l'application aux relations entre nations de la tradition qui, au temps de Madison, fit attribuer une nature juridique aux différends entre les États américains qui composaient l'Union et porter ces différends devant la Cour Suprême des États-Unis. L'Amérique s'est bien trouvée de la confiance que les pères de la Constitution avaient mise dans les décisions judiciaires. Sur les quarante-huit États qui forment actuellement l'Union américaine près des trois quarts ont été tour à tour demandeurs et défendeurs dans les différends qu'ils ont soumis à la Cour Suprême. Pourquoi le monde ne se trouverait-il pas bien aussi de cette tradition américaine? Ce fut l'idée développée par Roosevelt dans son discours d'acceptation du prix Nobel; ce fut l'idée recommandée jadis par M. Root à la Haye, reprise par lui naguère quand il rédigea le passage de la Plate-forme de Chicago où il est question d'un Tribunal international, soutenue enfin devant la Commission de Juristes chargée par la Société des Nations de préparer le statut de la Cour permanente de justice internationale. Ainsi tomberaient toutes les obligations internationales d'ordre politique et économique prévues dans le Pacte et ne subsisterait qu'une obligation d'accepter en cas de conflit le même tribunal, ce qui représente vraiment le minimum des relations qu'on puisse avoir avec des voisins agités et qu'on n'a pas choisis.

*
* *

Il s'est trouvé aussi après l'armistice que les raisons n'ont pas manqué, en matière économique et financière, pour justifier cette politique d'isolement. La guerre durant, les Américains, ayant constaté l'accroissement de leurs exportations de produits naturels ou fabriqués et l'augmentation de leurs importations d'or qui les faisaient détenteurs du tiers du stock d'or visible, eurent l'idée que New-York, déplaçant Londres, allait devenir le centre financier du monde. De leur côté les Alliés qui, en 1917 et 1918, avaient réglé leurs énormes achats aux États-Unis, grâce aux avances constantes de la

Trésorerie américaine, s'étaient accoutumés à l'idée qu'ils n'auraient qu'à reprendre le chemin de New-York pour trouver tous les capitaux nécessaires à leur remise en marche.

Dès 1919, la désillusion est venue, cette année surtout; les déclarations officielles des secrétaires de la Trésorerie Carter Glass et Houston et des financiers américains ont laissé peu d'espoirs. Selon eux, ce fut une erreur de prétendre que l'Amérique allait devenir un grand marché de capitaux pour l'étranger. Elle n'est pas équipée pour cette tâche.

L'Amérique est riche, mais elle manque présentement de disponibilités. Les prêts bancaires dans le pays entier ont atteint à peu près la limite de ce que les réserves de numéraire des banques peuvent supporter, étant donné le régime monétaire en vigueur.

Ce développement exagéré du crédit tient d'abord aux méthodes qui ont été employées pour placer tous les emprunts de guerre. Les banques américaines ont dû avancer une partie et parfois même la totalité de la somme souscrite par leurs clients, et au même taux d'intérêt que le titre souscrit. Comme les remboursements s'effectuaient trop lentement et que tous ces emprunts de guerre avaient assez vite perdu plusieurs points, les banques durent élever leur taux d'avance. Malgré cette mesure, beaucoup de ces titres pèsent encore sur les banques qui ne sont pas faites pour porter ainsi du papier à long terme. Au surplus, elles ont fait des avances au gouvernement sous forme de bons de quatre à six mois pour une somme dépassant 2 milliards de dollars. C'est autant de crédit retiré aux particuliers. On calcule que les Banques commerciales, entre bons à court terme et souscriptions aux emprunts de guerre pour leur propre compte et pour les comptes d'avances de leurs clients, ont environ 6 milliards de dollars de leur argent placés directement ou indirectement en titres du gouvernement. Aussi l'argent est-il cher : les bons du Trésor à un an rapportent 6 p. 100, intérêt le plus élevé qui ait été offert pour ces valeurs depuis la Guerre civile; les meilleures obligations de chemins de fer ne peuvent être vendues moins de 7 1/2 à 8 p. 100. Les « Liberty bonds » qui rapportent nominalement de 3 1/2 à 4 3/4 p. 100 ont décliné jusqu'à ce que

leur revenu sur le prix d'achat ait représenté à un moment de 7 à 8 p. 100.

L'expansion trop grande du crédit tient encore à la spéculation sans frein. Pendant la guerre, les avances et les paiements que recevaient les producteurs américains pour les produits qu'ils exportaient à l'étranger provenaient des emprunts levés par le gouvernement. C'est ainsi que grâce aux 21 milliards de « Liberty bonds » et de « Victory notes » placés en deux ans, le gouvernement américain a pu ouvrir des crédits aux gouvernements étrangers pour une somme qui atteint actuellement environ 9 milliards et demi de dollars. Cette somme a été prélevée directement sur le public, sans ouverture de crédits par les banques, Aujourd'hui, au contraire, les crédits d'État à État sont supprimés ; le gouvernement américain n'emprunte plus au public pour son propre compte ni pour le compte des Alliés, et c'est le crédit privé qui seul est mis à contribution pour mobiliser aussi bien les produits consommés sur place que les marchandises exportées. Après la guerre, le public américain a cru que le crédit serait sans limites, que producteurs et marchands pouvaient acheter à n'importe quel prix et que les banques fourniraient toujours les crédits demandés. On a pensé que la continuation du crédit à bon marché (qui avait été indispensable à la Trésorerie emprunteuse pendant la guerre) stimulerait la production après la guerre et contribuerait ainsi à faire baisser le coût de la vie. En fait la production a diminué ; la consommation, en raison d'une vive concurrence entre acheteurs, a énormément augmenté ; le prix des marchandises et des valeurs a monté entraînant une nouvelle expansion du crédit. Quinze mois après l'armistice, les prêts des banques de réserve étaient de 800 millions de dollars plus élevés qu'au cours de l'année précédente, et les banques commerciales avaient développé leur crédit pour plusieurs fois cette somme. Les billets émis par les banques fédérales de réserve doivent toujours avoir pour couverture une encaisse or égale au moins à 40 p. 100 de leur montant; depuis la fin de 1919 elles ont presque atteint cette limite légale. Il a fallu que, brutalement, elles resserrassent les crédits.

Or, c'est le moment où la plupart des belligérants et des

neutres essayent de se faire renouveler d'anciens crédits ou de se faire ouvrir des crédits nouveaux sur le marché américain. Le placement de valeurs européennes au moyen des institutions qu'a prévues l'Edge Bill (formation d'un groupe qui s'interposerait entre l'emprunteur européen et le souscripteur américain, pour émettre des titres américains sur nantissement de titres européens) est rendu très difficile par la législation fiscale née de la guerre. Avec des taux d'impôt de 39 000 dollars pour 100 000 dollars de revenu et de 700 000 dollars par million de revenu, les grosses fortunes qui jusqu'ici ont représenté aux États-Unis les principaux capitaux de placement, ont plus d'avantage à prendre des obligations fédérales ou des obligations de villes et d'États donnant de 4 à 6 p. 100, mais exemptes de l'impôt progressif sur le revenu, que des titres industriels rapportant 14 p. 100 et au-dessus. Les titres étrangers, auxquels ne sont pas du tout habitués les Américains, doivent donc payer de hauts taux d'intérêt. Le récent emprunt belge, si on prend à leur maximum les avantages qu'il peut offrir aux plus heureux des souscripteurs, peut représenter un placement de 14 p. 100. La Suisse vient de placer 25 millions de dollars à 8 p. 100 au pair avec droit de rachat avant vingt ans à 105 p. 100. La France n'a pu trouver 100 millions de dollars qu'à 8 p. 100 au pair avec droit de rachat avant vingt-cinq ans à 110 p. 100.

Aucune opération qui soit à l'échelle des besoins de l'Europe, ne peut donc se faire en Amérique sans l'intervention du gouvernement. Mais comment faire des avances de Trésorerie, alors que le sentiment envers l'Europe est un sentiment de défiance? Il faudrait avoir l'opinion avec soi, au Congrès, d'une part, pour obtenir un vote favorable, dans le public, d'autre part, pour placer les titres. Et puis la situation financière de l'Europe n'est pas encore éclaircie. La Conférence de Spa ne s'est pas occupée des réparations. Avant l'établissement de ce compte, il ne faut certainement pas attendre que la Trésorerie facilite aux Européens l'obtention de crédits sur le marché. Tout ce qu'elle a pu faire a été de ne pas réclamer temporairement les intérêts sur les sommes qui lui étaient dues.

La politique de la Trésorerie n'est pas en faveur d'une nouvelle expansion du crédit ; au contraire. Elle n'entend même pas rester neutre et laisser la crise se dénouer; elle veut en hâter le dénoûment en la précipitant. Comme pour elle, il importe avant tout de faire céder les prix, il n'y a donc pas intérêt à faciliter les exportations, car une augmentation de l'exportation raréfie les produits tout comme un accaparement de stocks. C'est par milliers que la Trésorerie a reçu des demandes américaines pour qu'elle s'employât à faire baisser le change, si lourd aux acheteurs étrangers et souvent préjudiciable aux exportateurs américains; mais la Trésorerie ne veut pas faire retomber sur tous les contribuables américains les avances destinées à faciliter les exportations d'un groupe, qu'il s'agisse de viande, de coton ou de cuivre. Tous ces exportateurs de produits indispensables à l'Europe ont eu pendant la guerre des affaires extrêmement faciles et profitables : ils comptaient sur les avances de la Trésorerie aux gouvernements étrangers ; ils pouvaient donc exporter à plein et à de bons prix, être payés comptant, n'avoir jamais à s'occuper de consentir des crédits. La Trésorerie veut que le pays revienne complètement et le plus vite possible à un régime de finances privées où les exportateurs sont obligés de se débrouiller. Tant mieux si les achats de l'étranger se ralentissent : une première pression s'exercera ainsi sur les hauts prix. Tant mieux si les Alliés et aussi l'Allemagne entrent en concurrence aux États-Unis pour y payer leurs dettes à l'aide de produits manufacturés ; les prix céderont davantage.

La situation présente est analogue à celle du deuxième semestre de 1916, quand les financiers américains s'avisèrent que les Alliés prenaient trop d'acier, trop de cuivre, trop de céréales, trop de crédits, au grand dommage du consommateur indigène qui souffrait des hauts prix. Alors le *Federal Reserve Board* déconseilla au public les valeurs étrangères, et Wall Street commença à seconder les projets de médiation entre les deux groupes de belligérants. Aujourd'hui, le gouvernement vient d'interdire momentanément toute exportation de charbon en Europe ; avant la guerre cette exportation ne dépassait pas un million de tonnes annuellement ; en 1919, elle a été de près de 20 millions, dont

13 millions environ vers l'Europe. De même, on commence de prévoir une disette de pétrole : l'écart entre la production de l'Amérique et sa consommation (deux fois supérieure à celle de tous les autres pays réunis du monde entier) s'accroît au point qu'on redoute un déficit annuel de 100 millions de barils. Les exigences du marché intérieur comptent beaucoup plus pour l'agriculture et l'industrie américaines que toutes les exportations sur les marchés extérieurs, et le financier américain plutôt hardi et confiant à propos d'affaires américaines s'est révélé timide et défiant depuis l'armistice quand il s'est agi d'avances à l'Europe. Le pays est grand et encore neuf en beaucoup de ses parties. Son équipement déjà en service a besoin d'être renouvelé. Récemment le président du grand réseau « Baltimore et Ohio » estimait qu'il faudrait de 500 millions à un milliard de dollars pour remettre au point les chemins de fer. Le gouvernement fédéral, les États, les Comtés ont déjà voté un milliard de dollars pour la construction de routes. Mais les bras manquent, surtout pour les terrassements. Les soldats américains démobilisés refusent ce gros travail. Il manque aux États-Unis de 4 à 5 millions de travailleurs qui normalement y seraient venus si la guerre n'avait interrompu l'immigration. Source de toutes les autres richesses cet afflux d'hommes venant d'Europe a été tari par la guerre : en trois ans, de 1917 à 1919, le gain net des entrées sur les sorties n'a été que de 80 000. Ces immigrants sont irremplaçables dans les industries textiles et métallurgiques, la construction des chemins de fer et des routes. L'immigration commence à reprendre, mais les départs ne se sont pas arrêtés. Tous ces déplacements de population ne favorisent pas la production.

Et c'est ainsi que le mouvement sentimental et politique de repli sur soi se trouve renforcé par certains aspects temporaires de la situation économique et financière.

***

D'ailleurs, beaucoup d'Américains ont la conviction que leur brutalité à refuser tout concours économique et politique est bienfaisante pour l'Europe.

Pendant la Guerre civile, au temps des revers du Nord dans sa lutte contre le Sud, le papier (*green back*) des États-Unis ne valait que 40 cents au dollar or. Était-il alors question en Europe d'aider l'Amérique à rétablir son change? Elle s'est aidée et le ciel l'a aidée. Le Président Wilson, dit-on, n'a rallié l'Europe à son utopie d'une Société des Nations qu'en lui donnant à penser que l'assistance financière des États-Unis lui serait acquise. En fermant ses guichets aux gouvernements alliés, et en ne leur offrant pas de prendre à sa charge une partie de la dette qu'ils ont contractée chez elle, l'Amérique croit avoir rendu service à leurs peuples. Elle les a aidés à voir clair dans leurs finances ; elle a donné du courage fiscal aux gouvernements qui en manquaient. En avril 1920, M. Houston, secrétaire de la Trésorerie, a reproché à la France de n'avoir pas en cinq ans levé autant d'impôts que la Grande-Bretagne ou l'Amérique en une seule année. La plupart des Américains sont persuadés que, s'ils avaient continué leurs prêts à l'Europe, l'argent n'aurait servi qu'à boucler les budgets de la marine et de la guerre, à maintenir de grandes armées, à entretenir des expéditions un peu partout, à encourager l'impérialisme [1].

Il serait donc inexact de ne voir qu'égoïsme, dureté et négation dans cette politique. Il y a toute une partie du peuple américain qui estime que pour l'Amérique se laisser reprendre maintenant par l'Europe serait manquer à sa « manifeste destinée ».

Quelle est donc cette destinée? Dans l'Ouest, les gens sont convaincus que la vie de frontière les a élevés à la conception d'une très haute forme de vie sociale et politique, fondée sur les idées de réconciliation, d'entr'aide et de paix, et que c'est leur mission d'abord de maintenir chez eux cette conception dans sa pureté, puis de la faire connaître au monde. Il faut donc sauvegarder cette idée dans l'intérêt même de

1. La *Nation* du 27 mars 1920 va jusqu'à déclarer : « Si la France emploie les intérêts qu'elle ne nous paie pas à financer de nouvelles expéditions coloniales contre les indigènes de Syrie, à poursuivre les rêves napoléoniens dans l'Europe orientale et à soutenir des mouvements contre-révolutionnaires presque partout, elle ne peut guère compter que nous lui consentirons d'autres emprunts sans intérêts et que nous serons particulièrement généreux pour les précédents. »

l'Europe, dont ce serait le salut, jusqu'au jour où elle sera en état de la comprendre et de la pratiquer. Seule, cette foi en une mission est assez forte aux États-Unis pour l'emporter sur le sentiment de défiance à l'égard de l'Europe. On l'a bien vu, de reste, la guerre durant. D'abord, les Américains, en majorité, surtout dans l'Ouest, furent neutres et soutinrent le Président Wilson ; mais dès qu'il leur eut proposé une croisade en faveur de la Société des Nations qui devait développer l'esprit de « companionship » parmi les hommes et organiser la paix dans le monde, ils furent d'enthousiasme pour une guerre libératrice. Puis, quand il leur fut affirmé plus tard que, au lieu de libérer l'Europe, l'Amérique risquait de se laisser asservir, ils retombèrent dans leur défiance, mais leur vocation subsiste.

Cette foi en leur pacifisme organisateur est chez ces hommes de l'Ouest un sentiment simple, absolu, religieux. Il est né de l'esprit « non conformiste » et de sa disposition à n'adopter comme critérium des actes sociaux, nationaux ou internationaux que le jugement de la seule conscience, car la conscience individuelle, le sentiment de « self reliance » s'est exalté au cours de la vie de frontière qui modèle encore les pensées des hommes de l'Ouest, — vie d'isolement où s'est développée une intrépidité candide à croire que l'on détient la vérité et que le reste du monde est dans l'erreur.

Telle est l'attitude d'esprit initiale ; mettons autour de l'espace, un immense espace protecteur, des plaines, des montagnes et puis des océans permettant à ce sentiment de se développer en toute impunité à l'abri des folies anachroniques de l'Europe, logiquement jusqu'au bout de ses conséquences, sans avoir à rien sacrifier du principe, — un espace assez grand pour qu'il y ait place pour tous, assez riche pour que tout le monde ait sa chance, et que la vie vraiment digne d'être vécue apparaisse sous la forme d'un groupement de toutes les volontés contre les forces de la nature à dompter, l'espace énorme à asservir, les puissances du mal à mater, et comme résultat de cet esprit se développant dans un milieu aussi favorable, le sentiment que le voisin, quelle que soit son origine, sa nationalité, est moins un rival qu'un frère, que

l'entr'aide a une immense valeur sociale, que le seul combat digne d'être mené, c'est celui de la vertu contre le vice, que pour les volontés humaines s'employer à s'entre-détruire en raison de divergences de races, qui en Europe paraissent irréductibles, qui, en Amérique, se sont réconciliées si aisément, c'est non seulement une absurdité économique, un gâchage, mais un crime de conscience, un péché.

Si l'Europe pouvait comprendre la leçon de l'Amérique ! Si l'esprit démocratique et pacifique était plus répandu outre-mer ! Si les hommes, au lieu d'y remettre leurs intérêts à des rois, à des diplomates, à des généraux, à des financiers, osaient prendre en main leurs propres affaires, il n'y aurait plus de guerres, il n'y aurait plus de misère.

Alors que l'Amérique restait neutre, l'Ouest disait : à quoi bon chercher quel belligérant a tort ou a raison dans cette guerre provoquée par toutes les traditions de la vieille Europe? Tous sont également victimes du vieux péché originel qu'il ne tient qu'à eux d'extirper.

Vint la guerre forcée, alors un grand mouvement d'idéalisme fit de nécessité vouloir : on voulait profiter de cette guerre pour que ce fût la dernière ; on partit pour la croisade, on marchait contre les tyrans et aussi pour la Société des Nations.

Mais vint aussi la désillusion ; l'Amérique n'avait pas été écoutée ; elle s'était laissé entraîner, reprendre à son tour par l'incorrigible Europe à qui on prétendait l'allier. Alors la réaction fut violente, et ce fut le repli sur soi en attendant une occasion meilleure. L'Ouest, jadis, inventait la vraie démocratie alors que l'Europe l'ignorait; l'Ouest, aujourd'hui, est en avance sur l'Europe par son pacifisme constructeur. Quel est son devoir? Ne pas abaisser le vrai Américanisme au temporel d'une alliance ; réserver sa spiritualité pour une autre croisade. Garder pure la frêle flamme qui illuminera l'avenir, la garder contre tout souffle d'Europe, jusqu'au jour où, grandie, tous les yeux abusés ne pourront pas ne pas la voir[1]...

1. D'un article publié dans la *New Republic*, du 25 février sur *Johnson for President*, où l'auteur, William Hard, oppose l'idéal de l'Ouest représenté par le sénateur Johnson au Pacte actuel de la Société des Nations, même amendé par les réserves des sénateurs de l'Est, extrayons le passage suivant : « Présen-

Si les sénateurs hostiles à la personne et aux méthodes du Président Wilson n'avaient pas réussi à inquiéter cet Américanisme généreux, mais soupçonneux, et si le Président Wilson qui avait été l'interprète de cet Américanisme de l'Ouest, aux temps de la neutralité et de la croisade pour la Société des Nations, n'avait pas été empêché par la maladie de défendre lui-même son œuvre, la campagne violente contre le Traité et le Pacte aurait probablement fait long feu, car elle n'aurait pas réussi à grouper dans la même opposition et les défenseurs des vieilles traditions et les partisans des idées neuves, les uns pensant à maintenir à la lettre la politique de Washington, de Monroe et à prêcher l'isolement fondé sur une défiance irréductible à l'égard de l'Europe, les autres partisans de réserver la collaboration de l'Amérique jusqu'au jour où elle pourrait mieux mettre sa marque sur le Traité et sur la Ligue ; les uns partisans d'un divorce complet avec l'Europe ; les autres partisans d'un divorce temporaire et sous conditions.

*
* *

Momentanément, on peut inquiéter l'altruisme du peuple américain, force candide, primitive, mais saine ; on peut ralentir son zèle messianique en lui donnant à penser qu'il est de l'intérêt du monde qu'il se réserve. Mais une telle force d'idéalisme ne se renie pas définitivement du jour au lende-

tement, alors que les forces d'idéalisme arguent en faveur de l'internationalisme (l'auteur prend ici le mot dans le sens de réconciliation entre les nations) et que les forces de proie agissent à l'encontre, il y a plus de sécurité, pour la mission mondiale que doivent finalement remplir les États-Unis, dans le provincialisme du sénateur Johnson que dans tous les prêches qui encouragent notre peuple à traverser les océans pour imposer ses idées provinciales à d'autres peuples par la force des armes et par la force plus repoussante du blocus économique, et qui en pratique les encourageront surtout à franchir le Rio Grande (frontière du Mexique). — Dans le même article, il est question du « missionary effort by America for blessing the world with liberty and democracy », de l'effort de missionnaire à accomplir par l'Amérique pour que le monde connaisse les bienfaits de la liberté et de la démocratie, et du « saving message America may have to deliver to mankind », du message d'émancipation que l'Amérique peut avoir à apporter à l'humanité.

main. Au vrai, les pires ennemis du Traité et de la Ligue, les prédicateurs de l'égoïsme sacré, eux-mêmes, ont cru sage de réserver à la générosité américaine la possibilité de prêter l'oreille à l'appel de l'humanité. Le sénateur Johnson l'a dit et la Plate-forme de Chicago l'a redit. Mais le problème qui domine la politique américaine est de savoir s'il est conforme au sentiment américain, à l'intérêt américain, que les États-Unis déclarent à une Europe affaiblie, appauvrie et divisée par la guerre, qu'ils n'entendent s'intéresser à ses affaires que de leur propre mouvement, à leur guise, à leur heure, sans que personne ait le droit de rien réclamer d'eux, ou au contraire si cette attitude de grande dame riche et charitable qui se penche parfois le dimanche vers les infortunes pour les réconforter d'une parole, d'un geste ou d'une offrande ne devrait pas être abandonnée pour une plus démocratique collaboration de tous les jours et de plain-pied entre nations, grandes et petites, inspirée par la seule idée de justice ?

Voilà toute la question et elle domine la politique internationale. L'arrivée des troupes américaines en France a été le principal événement de la dernière phase de la guerre ; c'est sur un programme américain que les préliminaires de l'armisitice ont été négociés, que la paix a été discutée. Si la collaboration de l'Amérique avec l'Europe, par l'intermédiaire de la Société des Nations et la collaboration de l'Amérique avec la France et la Grande-Bretagne, conformément au Traité de garantie, n'avaient pas été promises, si l'Amérique avait déclaré à l'Europe, comme le sénateur Lodge aurait souhaité qu'elle le fît : « Vos affaires ne nous concernent pas ; arrangez-vous ; nous reconnaîtrons vos accords, mais sans les garantir », le Traité eût été tout autre.

Et de fait, la plupart des difficultés d'application du Traité aussi bien entre Alliés qu'avec les ex-puissances ennemies sont les conséquences de l'abstention américaine, n'en déplaise aux adversaires du Traité en Amérique qui ne veulent y voir qu'une justification après coup de leur politique d'abstention.

Entre la politique extérieure actuelle des États-Unis et ce que sera cette politique dans un an, il y aura peut-être le même écart qu'entre la neutralité pacifiste de l'Amérique

en 1916, et son enthousiasme guerrier de 1917-1918. Car les faits se chargeront de démontrer l'anachronisme de la politique d'isolement, et l'Europe, de même qu'elle eut à convaincre les États-Unis qu'elle menait une guerre de libération, saura peut-être les convaincre de nouveau qu'elle travaille à une paix de libération.

Le peuple américain a trop le respect du fait, trop le goût de l'entr'aide et du geste désintéressé pour trouver une satisfaction définitive dans l'égoïsme sacré. Il n'est pas de ceux qui s'environnent d'hymnes de haine et qui se complaisent à l'idée d'être honni.

LOUIS-F. AUBERT

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

GILBERT TIENNOT
par **Marguerite Henri-Rosier.**

Madame Marguerite Henri-Rosier nous raconte l'histoire d'un enfant sensible, rêveur, imaginatif, ses ambitions, ses chagrins et ses joies, la plupart chimériques. C'est une jolie étude de la psychologie d'un être à mi-chemin entre la puérilité et l'adolescence. On trouvera dans ce livre une notation fort juste et des observations délicates.

LES MÉTIERS D'ART
par **Henri Clouzot.**

Faut-il condamner nos métiers d'art à la stagnation et au dépérissement, ou les mettre en état de soutenir la concurrence étrangère sur les marchés du monde? La réponse n'est pas douteuse ; or la réussite dépend de l'originalité des modèles et du bon marché des articles. Trop longtemps nous avons vécu de copies et de redites. Admirons les œuvres de nos devanciers, et faisons autrement. Quant à la fabrication à bon marché, elle implique le développement du machinisme, mais elle n'exige pas la laideur de l'objet fabriqué. Si nous faisons laid, c'est le malheur de la machine, ce n'est pas sa faute. Telles sont à peu près les idées principales de ce livre consciencieux, où le lecteur trouvera également un essai de solution de l'angoissant problème de la main-d'œuvre depuis l'apprentissage jusqu'à l'enseignement technique supérieur.

AU CIEL DE VERDUN
par **Bernard Lafont.**

Ces notes d'un aviateur, prises pendant une des périodes les plus héroïques de la guerre ont un accent de vérité particulièrement sensible. L'auteur procède par touches rapides et multipliées : chaque page reflète un des aspects de la grande lutte aérienne. En achevant le livre, on a la sensation de l'avoir soi-même un peu vécue, et c'est le meilleur éloge qui puisse être fait d'un récit de guerre.

ABRAHAM LINCOLN
par **Brand Whitlock.**

C'est la traduction française d'un petit livre anglais écrit et publié en 1908 pour le centenaire de Lincoln. Félicitons-nous de la noble pensée qui a inspiré l'auteur et le traducteur, quand il a songé à procurer au public français la leçon d'une telle vie, le commerce d'un si grand cœur. Tous ceux qui aiment la liberté par la loi y puiseront plaisir et réconfort : car il y a là, sinon autant de bonhomie que chez Franklin, plus de générosité en revanche, une plus haute tenue d'âme.

LES AMANTS ENCHAINÉS
par **Gabriel Faure.**

Tous ceux qui ont aimé les *Heures d'Italie* où M. Gabriel Faure a si bien dit l'enchantement de la terre merveilleuse, et qui apprécient en lui les dons réunis de l'observateur et de l'anlmateur, verront avec plaisir que même dans le roman, il reste le pèlerin passionné de l'Ombrie et son peintre. L'histoire d'amour émouvante et simple qu'il nous conte se déroule sur la terrasse de Pérouse, en face des admirables paysages ombriens. Le charme du site et le pathétique de l'aventure se complètent et se pénètrent réciproquement.

L'ÉVOLUTION DE LA BOURGEOISIE ALLEMANDE
par **Gustave Huard.**

Voici un sujet auquel n'avait encore été consacré, ni en France, ni en Allemagne, aucun travail d'ensemble. L'auteur ne s'est pas borné à étudier la bourgeoisie allemande à notre époque ; il a voulu exposer les phases diverses par lesquelles elle a passé depuis ses origines. Il montre comment, après s'être formée à la fin du XIe siècle, elle traverse, jusqu'au milieu du XVIIe, une période de grandeur, puis de décadence, se relève ensuite de 1648 à 1848, et lutte jusqu'au moment présent pour la prééminence. Dans une introduction destinée à éclairer cette évolution, on trouvera des notions succinctes sur le milieu géographique qui forme l'habitat des Allemands, sur le peuplement de leur territoire, sur les influences qu'ils ont subies au début de leur histoire, enfin sur leur psychologie. Bien que ce livre soit un ouvrage de science, la synthèse qu'il contient est présentée sous une forme telle qu'il est accessible à tous ceux qui intéressent les études germaniques.

LES AVIS DE L'ONCLE BERTRAND
par **Franc-Nohain.**

M. Franc-Nohain s'est tiré avec l'aisance la plus spirituelle et le plus complet bonheur d'une tâche fort difficile : émettre quotidiennement sur les choses et les gens qui passent un avis inspiré toujours par le ferme bon sens et formulé cependant avec la grâce de la fantaisie. Ceci ne surprendra pas ceux qui savent de reste que l'auteur des charmants poèmes amorphes est en même temps un moraliste aussi sage qu'indulgent. On trouvera tout à la fois dans *les Avis de l'oncle Bertrand* le maître à penser et le délicieux humoriste.

LA REVUE DE PARIS.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.